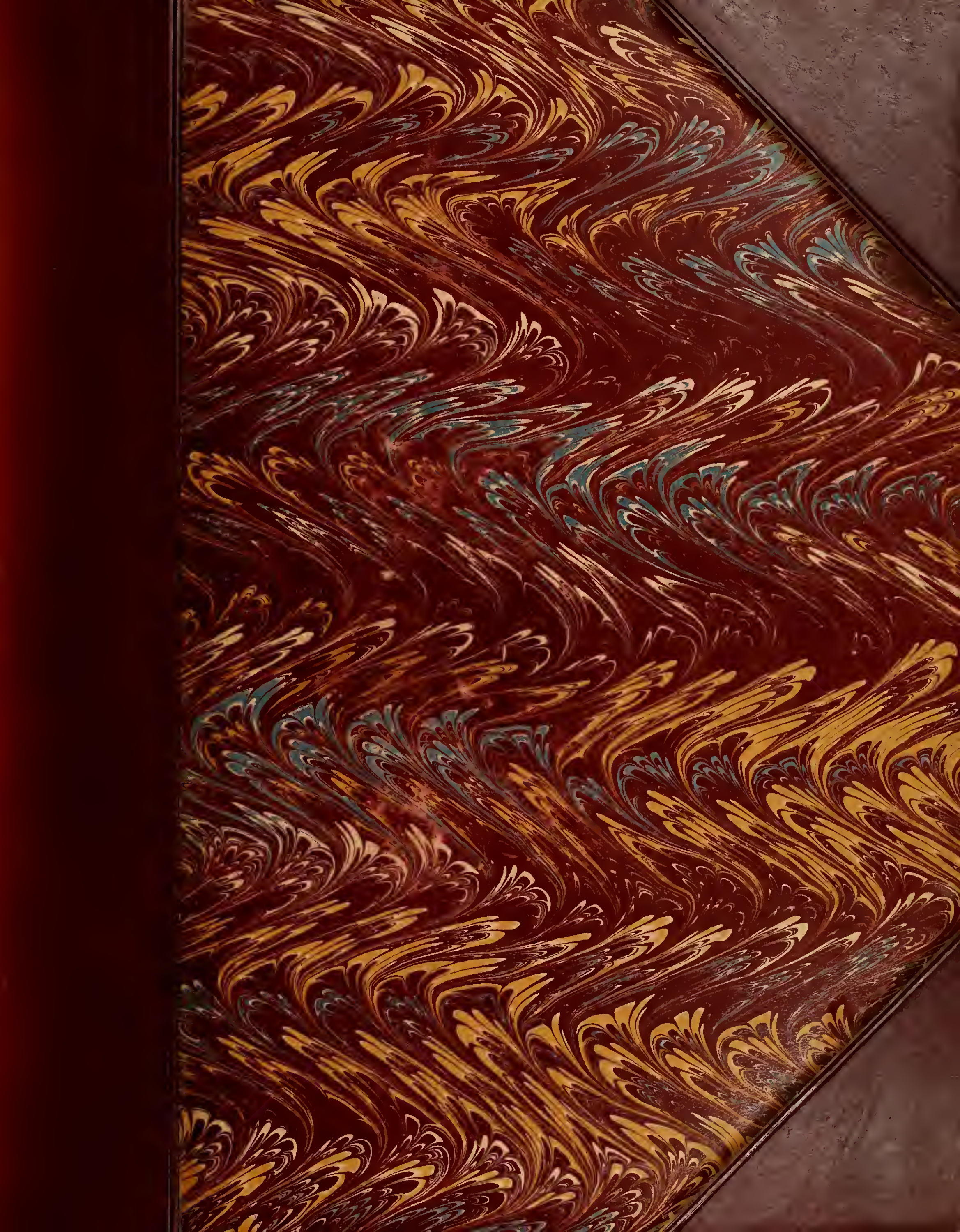


# VOYAGE
# AU CUMINÁ

## OUVRAGES D'HENRI COUDREAU

---

La France équinoxiale, 2 vol. in-8 et Atlas; Challamel, Paris.

Vocabulaire Méthodique des langues Ouayana, Aparaï, Oyampi, Emerillon, 1 vol. in-8, Maisonneuve, Paris.

Chez nos Indiens, 1 fort vol. in-8, carte et 98 gravures; Hachette, Paris.

Atlas du Nord. Amazone, de Pará à Cayenne, 1/250 000e, 1 vol. in-folio, 18 cartes; Auteur.

Voyage au Tapajoz, 1 vol. in-4, illustré de 57 vignettes et d'une carte; Lahure, Paris.

Voyage au Xingú, 1 vol. in-4, illustré de 68 vignettes et d'une carte; Lahure, Paris.

Voyage au Tocantins-Araguaya, 1 vol. in-4, illustré de 87 vignettes et d'une carte; Lahure, Paris.

Voyage a Itaboca et a l'Itacayuna, 1 vol. in-4, illustré de 76 vignettes et de 40 cartes; Lahure, Paris.

Voyage entre Tocantins et Xingú, 1 vol. in-4, illustré de 78 vignettes et de 15 cartes; Lahure, Paris.

Voyage au Yamunda, 1 vol. in-4, illustré de 87 vignettes et de 17 cartes; Lahure, Paris.

---

## OUVRAGE DE O. COUDREAU

---

Voyage au Trombetas, 1 vol. in-4, illustré de 68 vignettes et de 4 cartes; Lahure, Paris.

11845. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, Paris.

O. COUDREAU

# VOYAGE
# AU CUMINÁ

20 Avril 1900 — 7 Septembre 1900

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 68 VIGNETTES ET DE 1 CARTE DU RIO CUMINÁ

PARIS
A. LAHURE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
9, RUE DE FLEURUS, 9

1901

A SUA EXCELLENCIA

Illustrissimo Senhor Doutor PAES DE CARVALHO,

Governador do Estado do Pará,

GRATIDAÔ DE

O. COUDREAU.

# AVIS

Cette première page n'est ni une préface, ni une introduction. Je désire simplement dire, avant de commencer le récit de mon voyage au Cuminá, pourquoi je fais de l'exploration dans les forêts vierges, dans l'intérieur désert de l'État de Pará.

Si je suis explorateur, — ce mot ne supporte pas d'être féminisé, — ce n'est point par amour de la Gloire, la Gloire est une déesse bien trop inconstante et encore plus aveugle que la Fortune, ce n'est point, me pardonne mon ami Elisée Reclus, pour l'amour de la Géographie : je crois que j'aimerai énormément la Géographie quand je n'en ferai plus.

Si je fais de l'exploration, c'est pour me permettre de ramener les restes de mon mari auprès de ses vieux parents, c'est pour qu'Henri Coudreau ne demeure pas éternellement sous une terre étrangère bien qu'amie, c'est aussi pour terminer l'œuvre commencée depuis cinq ans, œuvre utile entre toutes puisqu'elle consiste surtout à faire connaître des contrées encore ignorées par les masses.

Je crois d'ailleurs pouvoir mener à bien l'entreprise qu'on me confie car Henri Coudreau, dont j'ai l'honneur de porter le nom, m'a laissé, avec sa belle indifférence pour les questions d'argent, le savoir nécessaire pour faire consciencieusement un levé géographique.

Je remercie ici, une fois de plus, son Excellence le Docteur Paes de Carvalho qui, ayant foi en moi, a bien voulu me donner le moyen de pouvoir accomplir un devoir sacré, une tâche que je me suis imposée.

O. Coudreau.

# VOYAGE AU CUMINÁ

## CHAPITRE PREMIER

Départ du Pará. — Tristesse du départ. — La bahia de Marajo. — Ce qu'il y a à faire à bord. — Quelques bons moments. — Le Père Tobie. — Les curés en promenade. — Arrivée à Oriximiná. — Préparatifs. — Sépulture de Charles. — Départ d'Oriximiná. — Bénédicto et Callisto. — Bouche du Cuminá. — Départ pour la sépulture d'Henri Coudreau. — A sa sépulture. — Retour. — Maladie de Martinho. — Mauvaise chance.

Le 20 avril 1900, je pars de Pará avec l'intention d'explorer le Rio Cuminá, seul affluent important de la rive gauche du Rio Trombetas.

J'ai avec moi toujours le même équipage, ce qui me laisse complètement libre. Je n'ai à m'occuper de rien, ils sont tellement habitués à mes voyages, mes bons matelots ! Quand j'arrive à bord, tout est prêt.

Je puis causer plus longuement avec la seule personne qui ait songé à m'accompagner, la seule qui, avant chaque voyage, n'a jamais oublié de venir serrer la main de mon mari. Son ami mort, il a pensé que sa veuve serait bien seule au moment d'un départ, il est venu me faire toutes sortes de recommandations, et il termine ainsi : « Vous allez être bien isolée, les premiers jours seront très durs, je compte sur votre vaillance pour ne pas faiblir. »

Merci, mon cher Monsieur Girard, merci de vos bonnes paroles. Je ne me laisserai point aller au découragement, mais je veux rester avec ma douleur : c'est encore un peu de Lui.

J'ai beaucoup désiré ce départ et maintenant que me voilà au milieu de cette vaste rivière des Amazones, je me sens seule, désolée, presque désespérée. J'ai un besoin intense de recueillement, je ferme les yeux pour voir plus clair en moi-même, pour ne pas être distraite par le va-et-vient des passagers, et les souvenirs me reviennent en foule : Oh! mes espérances et mes illusions, où



Barracão de Pedras.

êtes-vous? Vie qui me paraissait si pleine de promesses, qui est devenue si misérable et si douloureuse, pourquoi m'as-tu menti?

Et nous allons sur les eaux jaunes de l'estuaire de la rivière du Pará. Notre petit vapeur est fortement secoué par quelques coups de roulis : c'est l'habitude dans ces parages, cela permet souvent à quelques colis récalcitrants de passer par dessus bord, offrandes involontaires aussitôt englouties par les eaux terreuses de la rivière.

Personne ne s'émeut de cette perte. Quand le propriétaire des dits colis se

présentera, on lui répondra sur un ton bourru : « Vos marchandises! Elles sont dans la bahia de Marajó! »

Il serait très facile d'obvier à cet inconvénient, il n'y aurait qu'à veiller à



Barracão de Pedras.

l'arrimage, qu'à exiger des manœuvres que celui-ci soit fait de façon a prévenir tout déplacement, tout écart des objets embarqués. Mais non, ce n'est pas dans les habitudes. En tous les pays, la routine est la grande maîtresse de toutes les choses.

Qu'y a-t-il à faire à bord? Lire, mais on ne peut pas toujours lire. Examiner les gens? Mais la clientèle mélangée et hétéroclite des passagers est presque toujours la même.

Une figure sympathique attire mon regard. Je cherche à savoir quel est celui qui appelle ainsi mon attention. J'apprends son nom : le Père Tobie.

Le Père Tobie est un vieillard d'une figure très avenante et très agréable avec un charmant sourire plein de bonté et des yeux très malicieux. Ses yeux trahissent sa nature, ils disent que rien ne lui échappent à bord, ils laissent deviner le piquant de ses réflexions intérieures. Je sens que j'aurais du plaisir à causer avec lui, mais il n'y a pas de présentation, alors....

Les bons moments à bord, mais hélas trop courts! sont ceux du déjeuner et du diner. Oh! n'allez pas croire des choses desquelles je suis incapable. Ce n'est point pour le plaisir de manger un peu de *carne secca* très coriace, ou celui d'avoir en face de moi une personne qui ignore à quoi servent les cuillers et les fourchettes, ou bien encore pour voir des messieurs en veston ou en jaquette prendre, avec leur propre fourchette dans le plat qui est au milieu de la table, le morceau de viande qui leur convient, que j'escompte l'heure des repas; non, toutes ces choses délicates ne me tentent pas, elles ne font pas mes délices. Si j'aime l'instant du déjeuner et du diner, c'est que, n'allant jamais à la table commune, — mon cuisinier me sert à part, — je suis seule, éloignée de tout bruit, comme en exil; alors je puis penser et rêver à mon aise, ce qui m'est de toute impossibilité le reste de la journée.

« Madame, au déjeuner, on n'a parlé que de vous. »

Cette phrase m'est dite par le Père Tobie à son retour de la table commune. Nous nous présentons réciproquement et, connaissance faite, nous causons.

J'aurais vraiment perdu, si je n'avais pas connu cet excellent homme. Ses yeux malicieux ne parviennent pas à dissimuler un cœur bon et compatissant. Nous avons eu d'excellentes causeries où j'ai du apprécier toute la finesse de son esprit cultivé.

Il s'arrête à Santarem où il vient une dernière fois visiter ses paroissiens. Il doit aussitôt retourner à Pará et y prendre le plus prochain vapeur pour la France : une maladie l'oblige à aller se faire soigner au pays natal. Après son

départ, je me trouve encore plus seule. Dans la nuit, une baie lumineuse ouverte et brusquement refermée fait paraître l'obscurité plus épaisse.

Mais voilà bien autre chose. Nous laissons un curé à Santarem et le même jour, à Alemquer, nous en embarquons un autre, quelques heures après encore un autre à Obidas. Tous les curés de l'Amazone seraient-ils en fuite ou en ballade? Cela devient inquiétant. Pauvres vieilles femmes! Qui va les confesser maintenant?

Des deux curés embarqués, l'un est français, l'autre italien. Tous deux sont gras, tous deux ont le teint très coloré, parlent haut et rudement, et commandent à tous. Enseigner la morale du Christ c'est bien, mais avoir son humilité et son ineffable douceur est encore mieux.

Je suis tout épouvantée et me fais bien petite dans mon coin, j'ai bien envie de m'aller cacher dans ma cabine, mais il fait si chaud!

Le 26, à 1 heure du matin, nous arrivons à Oriximiná. Le commandant me propose gracieusement d'attendre qu'il fasse jour pour que je puisse débarquer plus commodément. Je le remercie de son attention et je vais de suite chez M. Carlos-Marie Teixeira qui a toujours eu beaucoup d'égards pour moi.

Voici le moment de secouer la torpeur qui m'envahit de plus en plus : c'est la vie active qui commence.

Je retrouve ici mes deux canots, ils ont besoin d'un nouveau calfatage.

Dès le matin, tout le monde est à l'ouvrage. Les uns sont partis dans la forêt couper des perches et des bois pour faire les *estivas*[1]. Chico et Estève calfatent les canots. João fait, défait et refait chaque colis, afin de mettre le plus de vivres possible sous un minimum de volume : le canot est petit et le voyage sera long.

Je n'ai pas besoin de me tracasser, je sais que le travail sera bien fait : c'est la coutume. Seulement, de temps en temps, j'encourage mes travailleurs d'un mot. Cet arrêt à Oriximiná m'est pénible. Je suis dans la même maison, je couche dans la même chambre où nous étions deux lors du voyage au Trombetas. Je me replie davantage sur moi-même, mon âme douloureuse est accablée de sa solitude.

1. Treillis de bois mis à une certaine distance du fond du canot pour éviter que l'eau ne mouille les vivres.

J'ai à accomplir ici un devoir qui n'est point de nature à changer le cours de mes idées sombres.

Charles Marquois, qui avait fait avec nous la moitié du voyage au Trombetas, est mort là au mois de novembre dernier.

Je vais visiter sa sépulture, je la fais nettoyer et je place au lieu où



Cachoeira Tronco.

furent ensevelis ses restes une croix de bois sur laquelle j'écris son nom.

D'après les renseignements que je recueille à Oriximiná sur le Cuminá, il ressort qu'il aurait des sauts de plusieurs mètres de hauteur : cela me décide à acheter une *montaria*[1]. C'est que je connais le poids respectable d'*Andorinha* et de *Bentevi* : pour la charge et pour la marche ce sont d'excellents canots, mais pour les hisser par terre au-dessus d'un saut à pic, c'est un travail que ne pourrait faire ma petite troupe. Ma montaria reçoit le nom de *Joaninha*.

1. La *montaria* est un petit canot.

Le 30 avril, je quitte Oriximiná. Avec *Joaninha* en plus, j'ai dû emmener deux hommes d'ici. Un aurait probablement suffi, mais, prévoyant des périls, ils croient pouvoir à deux les affronter plus facilement.

Ces deux hommes sont le vieux Bénédicto et un plus jeune du nom de Callisto.



Mon guide Guilhermo.

Bénédicto ne rame pas beaucoup, parce qu'il est vieux et Callisto rame encore moins, parce qu'il est gris. Heureusement que je ne les ai que pour quelques jours. Il paraît que chez le mucambeiro Santa-Anna, je trouverai un très bon guide.

Et me voilà voguant dans ce rio Trombetas qui me fut si néfaste. De tristes

souvenirs m'assaillent. Pour m'en distraire, je me mets à refaire le levé d'Oriximiná à la bouche du Cuminá. Mais ce n'est qu'une machine qui marche, qui prend des directions, qui mesure les angles et les inscrit. Peut-être connais-je trop bien cette partie de la rivière, et ne puis-je alors chasser mes douloureux souvenirs. Je pense, je suis presque certaine qu'en arrivant dans le Cuminá, je reprendrai mon moi avec toute mon énergie.

Mes gens me paraissent être également une machine bien réglée. Nous arrivons à l'heure du déjeuner exactement au même emplacement où nous nous étions arrêtés au voyage précédent. La table est mise sous le même arbre, le décor est le même, mes matelots sont les mêmes, et me voilà incapable de surmonter mon émotion. Je fais immédiatement enlever la table et je me contente d'une cigarette.

Mais à l'heure de camper, c'est bien pis. Nous voici dans la même maison, chez le même caboclo, avec les mêmes figures, les mêmes enfants géophages, les chiens toujours aussi maigres, la réception également mauvaise; mon hamac est attaché aux mêmes poteaux. Je ne suis pas, par bonheur, superstitieuse, autrement je verrais dans cette répétition singulière des mêmes choses quelque mauvais présage.

Nous partons de très bonne heure et nous allons passer dans le furo do Aruman. Ce furo est étroit et peu profond, de 3 à 4 mètres de largeur avec souvent pas plus de 0 m. 25 d'eau. L'été, le furo se dessèche complètement. C'est avec beaucoup de peine que mon grand canot a pu passer.

Nous arrivons à la bouche du Cuminá, à 9 heures et demie, nous sommes à la casa de Bernardo. Depuis mon passage, Bernardo est mort; il ne reste plus que la femme qu'il a eue comme compagne pendant vingt-deux ans et que l'on va jeter dehors sans lui rien laisser. Les doctrines humanitaires sont de belles choses, malheureusement elles n'ont cours que dans les livres de morale.

Je pars dans *Joaninha* pour aller visiter la sépulture de mon mari. Il reste trois hommes avec le grand canot et les vivres : Chico, Martinho et le vieux Bénédicto. Les autres viennent avec moi et ils rament si bien, que le soir nous arrivons chez Amaral.

La maison est en deuil, un de ses fils, un grand garçon, déjà un homme, vient de mourir.

Je suis très bien reçue par Amaral et par ses deux filles, deux belles jeunes filles qui montrent une fois de plus que le métissage du blanc et de l'indienne donnent des produits de toute beauté.

Le lendemain matin, Amaral ne me laisse pas partir avant que les vaches soient tirées, il veut absolument que j'emporte du lait frais.

Et nous allons toute la journée, par une chaleur suffocante, sans air; nous sommes dans une fournaise.

Le 3 mai, à 1 heure de l'après-midi, nous arrivons au lieu où repose celui de qui je porterai un deuil éternel.

Pas un brin d'herbe, pas une plante sur la modeste tombe qui est aussi propre que lorsque je la quittai il y a six mois[1].

Je suis là regardant cette croix de bois portant sur l'un de ses bras son Nom gravé au couteau, la terre nue, le pays désert, et je me demande s'il est bien vrai que tout ce que j'aime est là! Je voudrais pouvoir pleurer; les larmes, cette rosée de l'âme qui guérit toujours quelque chose, me soulageraient en ce moment; mais je ne trouve en moi que révolte et ma douleur est une colère sourde contre le destin.

Encore un regard sur cette colline où je laisse tout mon cœur et toute mon âme et en route pour la bouche du Cuminá où le devoir m'appelle.

Le 5 mai, après une marche forcée, nous voici de retour chez Bernardo. Une désagréable surprise m'y attendait.

Martinho est au plus mal. Depuis mon départ, il ne prend qu'un peu d'eau qu'il vomit aussitôt. La nuit dernière, comme il ne respirait qu'avec beaucoup de difficulté et avait les extrémités froides, Chico et le vieux Bénédicto, aidés de la veuve de Bernardo, lui firent un lit par terre avec des couvertures. La veuve de Bernardo disait : « C'est comme cela qu'était Bernardo quand il était près de mourir. » Le vieux Bénédicto se lamentait : « Jamais nous ne pourrons le mettre en terre tous les trois seuls, nous ne sommes pas assez forts. » Et Chico préparait des bougies. Tout cela devant le malheureux Martinho qui était bien persuadé que son dernier jour était arrivé. Il se contentait de demander à chaque instant : « Camarade, Madame vient-elle? »

1. J'en ai eu l'explication plus tard. M. Pentojá, sous-préfet de police pour le Haut-Trombetas, qui a envoyé deux hommes pour nettoyer, a droit à mes respectueux remerciements.

Quand notre canot fut en vue, Chico lui dit : « Martinho, voilà Madame ; » et le pauvre garçon de s'écrier : « Ah! maintenant, je ne mourrai pas. »



Cachoeira do Jandia, rivè droite.

Hélas! comment peuvent-ils avoir tant de confiance en moi qui n'ai pas pu sauver celui que j'aimais le plus au monde? Je lui fais prendre des pilules de



Cachoeira do Jandia, rive gauche.

bromhydrate de quinine pour arrêter les vomissements, ma médecine réussit très bien. Je passe la nuit à côté de lui, lui faisant prendre du bouillon de

volaille. Le lendemain matin, il était déjà mieux. Une journée de repos et de bons soins lui sont absolument nécessaires, nous ne partirons que demain.

J'envoie Bénédicto pêcher, Chico et Estève chasser, avec l'espoir d'avoir quelque chose de frais pour dîner. Ils reviennent *panem*, c'est-à-dire qu'ils ne rapportent rien ni les uns ni les autres. Bien entendu, ce n'est pas de leur faute. La rive, me disent-ils, n'est point de la terre ferme, c'est un marais où l'on enfonce quelquefois jusqu'aux genoux, on ne peut avancer qu'avec la plus grande prudence, puis après ce marais il y a un lac, de l'autre côté du lac c'est un autre marais, si bien qu'ils n'ont vu ni gibier ni trace de gibier.

Je ne suis point surprise de leur mauvaise chance, le contraire m'eût étonné. Dans ces bas de rivières tout est hostile au voyageur. L'eau y est empoisonnée par le timbo ou l'assacou, l'air y est empesté par les émanations provenant des eaux stagnantes des rives, le gibier a fui bien loin des habitants et les habitants vous traitent en ennemi.

# CHAPITRE II

Dans le Cuminá. — Nouvelle manière de faire de la géographie. — Bouche du Cuminá mirim. — Furo do Jaruacá. — Les poules et leurs propriétaires. — Le campo de Manoel Garça. — Premier campement dans la forêt. — Martinho est maître dans le canot. — Chez Santa-Anna. — Mme Santa-Anna. — Un guide. — Guilhermo le neveu. — Bénédicto et Callisto retournent à Oriximiná. — Une nuit chez Santa-Anna. — Adieux de la famille de Guilhermo à Guilhermo. — Ma mauvaise réputation. — Barracão de Pedras. — La cachoeira. — João malade. — Guilhermo bavarde. — Visite intéressante. — Deux alertes de nuit. — João toujours malade.

*Lundi, 7 mai.* — Les préparatifs sont terminés de très bonne heure. Une place est réservée à Martinho sous le *toldo*, il n'aura pas de soleil et j'ai fait faire de très bon bouillon. Dieu aidant, il s'en tirera encore pour cette fois.

Le Cuminá, à son confluent avec le Trombetas, mesure environ un kilomètre. Presque immédiatement il se rétrécit à 500 mètres et garde cette largeur jusqu'au-dessus de l'île Moçambique. Nous prenons la rive gauche de l'île. « C'est plus court, me dit Bénédicto, par Moçambique, que par Terra-preta. » Je ne comprends pas et le fais s'expliquer.

Ici la rivière change de nom à chaque île et elle n'a pas le même nom dans le canal rive droite que dans le canal rive gauche. Je suis dans la rivière Moçambique, rive gauche, mais de l'autre côté de l'île, rive droite, c'est la rivière Terra-preta. Quand nous allons être un peu plus haut, nous verrons une autre grande île; d'un côté ce sera la rivière Jaruacá, de l'autre la rivière Arapécurú.

« Mais, tout cela, c'est le Cuminá, Bénédicto.

— Non, Madame. Le Cuminá, je ne le connais pas.

— Nous sommes, mon ami, dans le Cuminá. Alors, plus haut, aux cachoeiras, comment appelez-vous la rivière?

— Aux cachoeiras ce sont les cachoeiras, la rivière n'a pas de nom.

— Ah! très bien. Mais comme mes prédécesseurs ont nommé cette rivière Cuminá, je l'appelle du même nom. Bénédicto, vous êtes dans le Cuminá.

— Oui, madame, je suis dans le Cuminá. » « Nous sommes dans la rivière Moçambique », dit-il tout bas, en se tournant vers un camarade.

Je le laisse dire, n'en continuant pas moins à nommer la rivière Cuminá, n'appréciant pas du tout le savoir de Bénédicto en fait de géographie.

Les deux rives sont basses et marécageuses, quelques monticules émergent çà et là. Rive gauche, à six kilomètres environ de l'embouchure, deux très larges ouvertures laissent apercevoir dans les lointains, des horizons de collines que l'éloignement fait ressembler à de légers nuages d'un gris bleuté : c'est la bouche du furo du Cuminá mirim, je me propose d'en relever le plan en descendant.

En amont de l'île Moçambique, la rivière passe toute dans un seul canal, canal profond gardant la même largeur de 500 mètres.

Rive droite est l'embouchure du furo do Jaruacá, dans lequel débouche le lac du même nom. Ce lac Jaruacá est alimenté par la rivière Acapú. Dans les hauts de l'Acapú, près des sources, il y aurait des Indiens, ces Indiens seraient des Pauxis.

Laissant le furo Jaruacá, je prends le canal rive gauche, canal étroit et de peu de courant.

Nous nous arrêtons, pour déjeuner, à une barraca située sur la rive gauche de la rivière. Je n'aime pas, d'ordinaire, à m'arrêter chez les habitants ; d'habitude, je fuis les maisons, car il arrive généralement que le maître de céans, riche ou pauvre, mendie toujours. Malgré soi, il faut laisser quelque chose qui plus tard fera faute.

Si je fais, cette fois, exception à ma règle de conduite, c'est que j'ai vu une grande quantité de poules et que je désirerais en acheter quelques-unes pour Martinho, qui, dans l'état où il est, ne peut pas manger de la *carne secca*. Hélas! mon désir n'a pas été satisfait. La *dona da casa* ne veut rien vendre, et elle me donne comme explication que toutes les poules ici présentes ont des propriétaires différents : l'une est à sa fille aînée, l'autre à son garçon le plus jeune, une autre à sa grand'mère, une quatrième à sa tante, etc.... C'est par-

tout la même chose; quand ils ne veulent pas vendre, ils déclarent qu'ils sont gardiens et non propriétaires. Peut-être, plus haut, trouverais-je des gens plus serviables!

Rive droite, je rencontre une maison autour de laquelle il y a un défrichement assez grand, où poussent de mauvaises herbes : c'est ce que Manoel Garça appelle prétentieusement : *Mon Campo.* Il ne lui viendra jamais à



Cachoeira do Patinho.

l'idée d'améliorer ce commencement de campo, en y semant de bonnes herbes.

Laissons, rive droite, la bouche d'amont du furo Jaruacá, et allons dormir un peu plus haut. L'emplacement du campement est nettoyé et les tentes sont montées en moins d'une demi-heure; il n'y a plus qu'à se reposer d'une dure journée de travail passée sous le soleil de l'équateur.

C'est le premier campement que je fais dans la forêt depuis la mort de mon mari, et mes matelots sont, comme je le suis moi-même, fort émotionnés en

regardant la place vide, là où d'habitude ils attachaient le hamac du docteur. Il me semble, à chaque instant, que je vais le voir surgir. Je dors d'un sommeil agité, je me réveille souvent, et, chaque fois, je vois son cher visage se dresser vivant au milieu des ténèbres : l'illusion est si forte que, les yeux ouverts, je crois encore le voir.

*Mardi* 8. — Levée à 5 heures et demie, après cette nuit d'insomnie, je



Cachoeira do Inferno, vue de la Cachoeira Pindobal

donne immédiatement le signal du départ. Martinho est toujours sous le toldo, il est mieux, oh! beaucoup mieux, si j'en puis juger par le bruit qu'il fait : il gronde, il commande, à chaque instant il appelle un camarade, il faut lui donner à boire, lui arranger un oreiller, lui mettre une couverture, baisser les rideaux, etc. Ces nègres sont étonnants! tous les mêmes. Bien que je sois habituée à leur manège, j'ai toujours une curiosité nouvelle à les étudier : traitez-les avec douceur, ils deviennent arrogants, menez-les rudement, ils se rendent serviles.

Rive droite, une petite bouche d'une trentaine de mètres forme l'entrée du furo du Cuminá mirim, qui, en aval, à sa sortie dans le Cuminá grande, mesure plus d'un kilomètre de largeur.

Enfin, voici la barraca du très fameux Santa-Anna, le plus vieux des Mucambeiros du Cuminá, le Santa-Anna indispensable, le Santa-Anna qui sait tout faire, le Santa-Anna qui fut le guide du Père Nicolino dans ses deux expéditions, le Santa-Anna qui dirigea l'expédition du docteur Tocantins, le Santa-Anna qui a bien voulu aider M. Couto dans son voyage, le Santa-Anna sans la permission de qui une excursion dans le Cuminá est impossible, le Santa-Anna à qui vous devez parler chapeau bas, et qui vous répondra que votre tête lui va ou ne lui va pas, le Santa-Anna qui a commandé le massacre des Indiens Piánocotós de la Poanna, le Santa-Anna qui déteste par dessus tout le blanc, mais auquel il ne fera aucun mal, ouvertement du moins, parce qu'il en a peur. Ce Santa-Anna extraordinaire n'est pas chez lui, il est allé ouvrir un chemin pour *Damiano*, dans le Cuminá mirim. Chez lui, je ne trouve que sa femme et l'un de ses neveux.

Autre mésaventure : à Oriximiná, Santa-Anna passe pour avoir du bétail, et je comptais lui acheter un bœuf. Il y a bien un campo en face de chez lui, mais on n'y voit pas une seule bête à cornes; comme basse-cour, quelques poules et quatre ou cinq négrillons qui se roulent dans la boue, de la même manière que le font les porcs dans nos campagnes. Les poules ne sont pas à vendre, et les négrillons ne peuvent servir à la nourriture de mes gens.

Mme Santa-Anna ferait bonne figure dans la Société des 100 kilos : avec sa tête et sa voix d'homme, des mains et des pieds monstrueusement développés, très grande et très grosse, excessivement forte, elle ferait à la foire, à Neuilly, une concurrence désastreuse pour *Marseille*.

Enfin, cette toute gracieuse Mme Santa-Anna veut bien envoyer chercher son neveu, un nommé Guilhermo, qui connaît la rivière aussi bien que Santa-Anna lui-même.

Guilhermo, qu'on était allé quérir depuis midi, arrive tranquillement à 7 heures du soir. J'avais besoin de lui, donc, je devais l'attendre. Il me paraît être d'une suffisance sans égale. C'est un mulâtre de couleur foncée, avec des cheveux bouclés. Il avoue cinquante-quatre ans. Il lui manque les dents d'un

côté, à la mâchoire supérieure, celles de la mâchoire inférieure ont poussé d'autant, ce qui lui fait paraître la bouche de travers. Il m'est indifférent qu'elle soit droite ou oblique, ce qui importe, c'est ce qui sort de cette bouche, et ce n'est qu'une flatterie ou une méchanceté, ou et surtout un mensonge. L'homme ne me plaît guère, mais que faire? Il est le seul que j'aie sous la main, je dois l'employer.

En sa qualité de guide quasi officiel, il est d'une excessive exigence. Il veut bien me faire remarquer qu'il n'a été le guide de M. Valente Couto que parce que ce dernier lui avait signé un papier lui promettant 3.000 $ 000 pour le voyage; il ne me demande pas de signer un écrit, mais il exige la moitié d'avance. Je m'exécute, Guilhermo va chez lui pour faire ses préparatifs, nous le prendrons demain matin en passant.

C'est d'ici que Bénédicto et Callisto doivent partir pour retourner à Oriximiná. Ils regrettent de nous laisser, l'un, parce que le tafia est bon, l'autre parce qu'il y a de la graisse parmi nos provisions. Le vieux Bénédicto boit le tafia comme si c'était de l'eau, et Callisto, tout en aimant énormément le tafia, a un goût plus prononcé encore pour la graisse, qu'il mange à pleines cuillerées, quand il croit ne pas être vu. Voilà pourquoi trois boîtes de graisse, de cinq livres anglaises chacune, ont disparu en six jours de voyage.

Nous dormons dans la casa de Santa-Anna. Quelle nuit je passe! Les négrillons pleurent; pour les faire taire, on les bat, et j'entends tomber d'énormes claques sur ces pauvres gamins. Dans un coin, une poule et ses poussins, un peu plus loin, une autre poule couve; cinq chiens, d'une maigreur affreuse, se promènent toute la nuit et passent sous mon hamac; ils viennent gratter leurs puces près de moi, c'est presque la maloca indienne.

De chez Santa-Anna à chez Guilhermo, il y a à peine trois kilomètres, aussi, nous y arrivons de très bonne heure.

Guilhermo est prêt, et nous pourrions partir sur-le-champ, s'il n'y avait pas les adieux.

Toute la famille, les voisins et les amis, sont là au grand complet; ils sont bien, en tout, une vingtaine de personnes à mine renfrognée. Cette scène des adieux est curieuse et menace de s'éterniser. Il faut brusquer, sans cela je suis capable d'éclater de rire au nez de tous ces gens. Ils sont véritablement

grotesques; chacun à son tour prend Guilhermo dans ses bras, le serre tendrement sur son cœur et lui chuchote quelque chose à l'oreille.

« Embarquez! embarquez! »

A ces mots, la vieille Marie, mère de Guilhermo, s'approche de moi et me dit : « Madame, vous ne me le tuerez pas, mon fils? »

Voilà donc la cause de ces grises mines. Ma réputation est arrivée jusqu'ici.



Canal do Inferno.

Comme on est mal renseigné sur mon compte. Parce que j'ai fait donner la *bastonnade* à un nègre du Trombetas qui avait été insolent, on me suppose capable de tuer un homme sans aucun motif, pour le plaisir de faire du mal.

« Non, n'ayez pas peur, ma brave femme, je ne le tuerai pas, votre fils, je me contenterai seulement, s'il n'est pas raisonnable, de lui faire donner quelques coups de corde. »

Et la pauvre vieille devient joyeuse. La corde! Cela ne tue pas, elle le sait

bien; elle qui a reçu si souvent la bastonnade et le fouet, n'en est pas moins bien portante.

Enfin, nous partons. La rivière change d'aspect; elle devient riante, elle a une largeur moyenne de 700 mètres, avec des collines sur les deux rives. Sur ces collines, les castanheiras abondent : ce n'est pas la castanha qui manque, ce sont les travailleurs. Quelques barracas, rive gauche, juchées sur des talus,



Joanninha hissée sur le pédral.

barracas très petites, ressemblant à des poulaillers. La rive droite est marécageuse jusqu'aux pieds des collines. Rive gauche, deux lacs, très poissonneux, paraît-il : le lac Tucunaré et le lac Tucunarésinho.

Le *Barracão de Pedras* est un rocher d'une quinzaine de mètres de hauteur, formant une grotte immense au devant, et par-dessus laquelle il surplombe. Périodiquement, cette grotte devient une véritable caserne : c'est là le lieu de réunion des Mucambeiros du Cuminá. Dans cette grotte, ils viennent faire la *pagode*, c'est-à-dire danser et s'enivrer tant qu'il y a à boire et à manger.

La *pagode* dure ordinairement neuf jours, quelquefois davantage. Mêlant le sacré au profane, ils chantent devant le saint du jour, en l'honneur duquel la fête est soi-disant donnée. Le saint est là dans sa niche, témoin muet de l'orgie. De ces pagodes-neuvaines, les jeunes filles et les jeunes femmes restent incommodées pendant neuf mois.

En amont du barração de Pedras la rivière se rétrécit, les collines qui bordent les rives sont un peu plus élevées qu'en aval, le courant commence à se faire sentir; c'est en travaillant beaucoup que nous arrivons avant la nuit à la cachoeira Tronco, sous une pluie battante.

C'est ici, à la cachoeira Tronco, que je vais laisser la plus grande partie des vivres et mon grand canot *Bentevi.* Je fais faire le campement plus grand que d'habitude, la tente qui doit rester est montée avec plus de soins, je fais faire un petit échafaudage pour mettre les vivres que je laisse à l'abri de la voracité des cupims et des saubas.

João a une forte fièvre depuis hier au soir, il me dit que, étant allé se baigner, les frissons l'ont pris en sortant de l'eau. J'espère que cela ne sera rien. Je vais attendre un jour ou deux, la fièvre ne résistera certainement pas à la quinine. Je le laisserais bien ici, mais pour passer les cachoeiras je n'ai confiance qu'en lui; il est le seul bon pilote de mon canot. Il est à mon service depuis plus de quatre ans, j'ai apprécié son travail qui est des plus satisfaisants.

Guilhermo profite de ce qu'il n'a rien à faire pour commencer son rôle de cicérone. Il est très bavard, il me raconte les explorations de mes deux prédécesseurs. Je l'écoute attentivement, il en montre son contentement, un sourire de béatitude s'épanouit sur ses lèvres. Ayant fini sa narration, il attend des éloges; comme je reste silencieuse, il a une mine déconfite.

C'est qu'il médit de telle façon de mes prédécesseurs que cela me donne à réfléchir. Ils étaient Brésiliens et Paraenses comme lui. En ma qualité d'étrangère, je dois alors m'attendre aux pires calomnies.

Me sachant campée au pied de la cachoeira, plusieurs Mucambeiros, hommes et femmes, viennent me rendre visite à... 9 heures du soir.

Ils s'installent comme s'ils étaient chez eux, demandent à manger, puis désirent du café, du tabac, du tafia, du savon. Tout leur est bon. Ils ramassent

de vieilles cuillers et des boîtes vides qu'ils aimeraient mieux si elles étaient pleines. Ils s'éloignent un peu et parlent à voix basse en regardant de mon côté. Je vois leur intention, ils veulent me dévaliser pendant la nuit.

Ils sont onze et nous sommes cinq, car il ne faut compter ni sur Martinho ni sur João qui sont malades. Nous allons voir. J'appelle mes gens et leur dis : « Mes enfants, vos rifles sont chargés, gardez-les à portée de votre main et dormez tranquilles cette nuit, c'est moi qui suis de garde. » Ils ont compris et commencent à regarder les Mucambeiros de travers.

Les deux malades et les vivres sont sous ma tente, je me mets dans mon hamac et j'attends.

Pendant la première heure rien ne bouge : le campement silencieux semble être plongé dans un profond sommeil. Je crus m'être trompée sur le compte de ces Mucambeiros, lorsque j'entendis un bruit presque imperceptible près du dépôt des vivres. En regardant attentivement, je vois une ombre se mouvoir. J'arme mon Winchester.

Au bruit sec de l'arme, l'ombre se sauve en criant. C'était Guilhermo qui se voyait déjà mort.

« Qu'est-ce que vous faisiez là, Guilhermo?

— Madame, je cherchais ce remède que vous avez mis sur la dent de ma tante Figéna, son mal aux dents est revenu.

— Mais vous savez bien que personne n'a le droit d'ouvrir la boîte de pharmacie. Je n'ai aucune envie de voir un de mes matelots s'empoisonner. »

Guilhermo va se coucher dans son hamac pendant que je me décide à aller me promener sur la plage.

Bientôt deux personnes se dirigent de mon côté. Je reconnais le frère de Guilhermo, Raymond, et sa femme. J'éteins ma cigarette, je me place derrière un buisson et je surveille. La femme commence à s'emparer de tout ce qu'elle peut : cuillers, assiettes, bols, etc. Raymond regarde du côté du campement. Ils sont tellement absorbés que j'arrive près d'eux et sur eux sans qu'ils m'entendent.

« Que faites-vous ici? »

Ils me prennent pour *una visão* (revenant), et fuient.

Ces deux alertes passées, le reste de la nuit est calme. Le lendemain de

très bonne heure, j'expédie tout ce joli monde qui probablement ne reviendra plus me visiter.

João ne va pas bien, le mieux sur lequel je comptais ne se produit pas. La fièvre est coupée, mais il a une forte dysenterie. Je lui donne du bismuth, il le rend aussitôt. Je ne sais plus que lui faire prendre. Après huit jours de bons



Joanninha se promène dans la forêt.

soins il n'a plus ni dysenterie ni fièvre, mais il est incapable, tellement il est faible, de se tenir debout tout seul.

Je me décide à le laisser ainsi que Martinho qui est toujours malade, de plus Antonio restera avec eux pour les soigner.

Ce voyage commence sous de mauvais auspices : Martinho malade, João malade, la population hostile, un guide suspect. Tous ces tristes présages ne seraient-ils pas suffisants à décourager les plus vaillants?

Mais bah! allons de l'avant. La volonté de l'homme est plus forte que le destin qui l'accable.

# CHAPITRE III

Cachoeira Tronco. — Cachoeira da Lage grande. — Cachoeira do Jandiá. — Cachoeira do Colderão. — Cachoeira do Patinho. — Travail de matelot et travail d'explorateur. — Cachoeira do Martinho. — Cachoeira do Pindobal. — Émotion. — Cachoeira do Inferno. — Chemin par terre. — Raymond, frère de Guilhermo. — Le serpent de Raymond. — Le muet. — Heures d'ennui. — Rivière élargie. — Guilhermo malade. — Cachoeira do Cajual. — Pictographie. — Nature hostile. — Furo do Pindobal. — Tapéras Macaco et Urucuri. — Rio Pénécura. — Taperas Formigal, Jawary, Livramento et S. Antonio. — Igarapé Agua Fria. — Cachoeira do Mel. — Cachoeira do S. Nicolaú. — Pierres dessinées. — Cachoeira do Belliscão. — Cachoeira do Varadourosinho. — Cachoeira do Retiro. — Cachoeira do Prato. — Cachoeira da Pirarara. — Guilhermo mordu. — Cachoeira da Torre. — Cachoeira da Casinha de Pedras. — Cachoeira do Bréo Branco. — Cachoeira da Tracuá. — Cachoeira do Séverino. — Cachoeira do Armazem. — Cachoeira da Rampa. — Cactus. — Cachoeira do Torino.

*Jeudi 17 mai.* — Mon petit canot *Joaninha* est chargé depuis hier; tout est prêt, hommes et vivres. J'emporte ce qu'il faut pour un mois et demi, mais je compte être de retour en cet endroit dans un mois au plus tard.

Guilhermo est pilote. J'ai en plus trois hommes : Estève, Chico et José. Ils sont forts et courageux. Le canot est léger, nous allons donc aller très vite.

La *cachoeira Tronco* a cinq travessões. Le premier travessão excessivement sec n'a pas de canal, nous cherchons un chemin rive gauche et nous passons avec difficulté. Au second travessão, nous sommes obligés de décharger le canot et de le faire glisser complètement vide dans un petit canal rive droite. Les trois autres travessões, également secs, nous obligent à chercher notre chemin tantôt sur une rive tantôt sur l'autre, et, malgré toute leur bonne volonté, mes gens n'arrivent pas à trouver un canal. L'ensemble de ces cinq travessões donne un dénivellement de plus de 3 mètres.

Sur les rives, des petites collines de 80 à 100 mètres d'altitude, s'estompent du vert métallique, passant par le bleu pour arriver au cendré selon leur éloignement. Ces collines forment une gamme de couleurs qui repose l'œil fatigué par le blanc neigeux des eaux bondissantes de la cachoeira.

*Cachoeira da Lage grande*, six travessões tous très forts, le canot ne peut passer que vide. Le déchargement se fait en longeant sur la lage accostée à la grande île. C'est une étape d'environ 4 kilomètres, avec un soleil de feu sur la tête et des pierres brûlantes sous les pieds. J'admire mes matelots qui font chacun plusieurs fois le voyage sans se plaindre. Le soir, nous campons en amont de la cachoeira. La journée a été très fatigante et nous n'avons fait que peu de chemin.

18 *mai*. — Il fait à peine jour, une musique que nous trouvons peu harmonieuse nous fait sortir de nos hamacs, nous regardons de tous côtés, il nous arrive une bande de porcs sur le campement, une cinquantaine environ. Estève en tue deux. Je déclare que cela suffit au grand chagrin de mes hommes qui voudraient s'emparer de toute la bande. Mais je n'ai pas de sel à gaspiller et je ne puis écouter leurs supplications. Nous restons jusqu'à midi pour nettoyer, ouvrir, couper et saler les deux porcs. Puis nous déjeunons et nous nous mettons en route.

Nous passons les forts courants de l'île de Milho et nous arrivons à la cachoeira do Jandiá.

*Cachoeira do Jandiá*. Deux forts courants, puis un peu en amont un barrage de grosses pierres rondes paraissant simplement posées sur un pédral. La force de ces deux courants, même lorsque les eaux sont grosses, n'a pu ni les déplacer, ni les entrainer. L'eau passe entre les pierres ou sous les pierres, partout où elle trouve une issue. Nous faisons de même pour nous frayer notre route. Le canot est traîné sur les pierres ou sur la terre ferme pendant la moitié du temps. Nous arrivons presque à la nuit à l'île do Inglez où nous allons coucher.

19 *mai*. — Aujourd'hui, la journée sera rude, je désire arriver à la fameuse cachoeira do Inferno et Guilhermo me dit que c'est très loin.

*Cachoeira do Calderao*. Un seul travessão longitudinal, mais avant d'y arriver d'énormes remous forment entonnoir. Ces remous menacent à chaque

instant d'engloutir notre *Joaninha*. Nous passons par un étroit canal, rive gauche, entre d'énormes rochers.

*Cachoeira do Patinho*. Deux dénivellements d'environ 75 centimètres chacun. Le canal est rive droite. Nous ne pouvons avancer qu'à vide, il nous faut encore décharger le canot.

C'est un travail bien spécial que celui d'être *barqueiro* dans les cachoeiras : marcher sur le sable brûlant des plages, sauter d'une pierre à l'autre ; ces pierres, souvent à angles aigus, coupent les pieds des hommes qui ont 40 à 50 kilogrammes sur le dos ou sur la tête. Le canot déchargé, il faut immédiatement se mettre au milieu de la cachoeira pour le diriger pendant que d'autres le remorquent avec un gros câble. Tous sont joyeux, malgré la peine pas un ne boude à la besogne.

Si le travail du matelot est fatigant, celui de l'explorateur l'est tout autant. Que l'on se figure un dallage gigantesque de 600 à 700 mètres de longueur, quelquefois de plusieurs kilomètres, un véritable dallage sans un arbrisseau, sans une herbe, rien : chaussée géante chauffée toute la journée par le soleil de l'équateur. Les pierres atteignent une température telle que mes chaussures en caoutchouc sont brûlées et que mes pieds ont des ampoules. Arrivée en amont du pédral, je mets bien vite mes jambes dans l'eau.

En amont de la cachoeira do Patinho, une île assez grande et de terre haute. Nous prenons le canal rive gauche de l'île et nous voilà à la cachoeira do Martinho.

La *cachoeira do Martinho* a deux travessões, pas très forts, mais ils sont secs. L'eau court sur un lit de galets et nous perdons plus de temps à passer cette petite cachoeira que si nous avions déchargé le canot pour traverser le petit saut accosté à l'île.

Nous voici dans un étroit canal bordé de murs géants. Toute l'eau de la rivière s'écoule par là.

Rive gauche, Guilhermo me montre l'entrée du chemin où circulent les canots pendant les grosses eaux. A ce moment, le courant est d'une telle violence qu'il est impossible d'aller jusqu'à la cachoeira do Inferno.

La *cachoeira do Pindobal* est à la sortie du furo du même nom. Elle a deux travessões. Encore un déchargement.

Au moment où les hommes sont en train de transporter, par le pédral, le contenu du canot, un peu en amont, nous entendons deux coups de fusil. Nous répondons immédiatement et nous voilà tous émus. Comme nous avons laissé deux malades au campement-dépôt de la cachoeira Tronco, nous pensons qu'il est certainement arrivé un malheur, que l'un des deux est au plus mal ou est mort, qu'on vient me chercher.

Dans la précipitation que mes hommes mettent à passer le canot en amont



Pierres dites *sernambi.*

de la cachoeira, ils l'emplissent à moitié d'eau. Les sacs où sont les vêtements de rechange et nos hamacs sont mouillés, mais qu'importe. Il faut se dépêcher.

Enfin, j'aperçois José Antonio. Très émotionnée, je lui demande ce qui est arrivé. Très tranquillement, il me répond que rien d'anormal n'est survenu, qu'il est venu par le chemin avec Raymond, frère de Guilhermo, et le muet, fils de la vieille Figéna, pour nous aider à monter le canot au-dessus de la cachoeira do Inferno.

*Cachoeira do Inferno*. Devant nous, à environ 1400 mètres de distance, dans une rigole étroite, une *angostura*, entre deux murailles cyclopéennes d'un noir d'encre d'une hauteur de 30 mètres environ, l'eau de la rivière se laisse tomber avec un énorme bruit sourd, sautant, bondissant, se heurtant de roche en roche. Nous ne voyons qu'une écume d'un blanc de neige sur laquelle les rayons du soleil donnent des reflets de lumière d'un inattendu et d'une beauté



Serra Caruamba, vue d'amont du furo de Pindobal.

extraordinaires. Le tableau est splendide, les yeux charmés ne peuvent s'en détacher. Je cours à l'appareil photographique, je souris déjà à l'effet superbe de ma vue. Mon enthousiasme de photographe est soudain calmé. Le plaisir de reproduire l'enfer m'est refusé. La cachoeira tient ses admirateurs à une très grande distance, la force du courant nous empêche d'approcher. Je dois me résoudre à abandonner ce lieu.

Mes matelots hissent le canot en amont de ce saut. Ils abordent une énorme muraille, puis ensuite, pendant plus de 2 kilomètres, ils traînent notre petite

embarcation dans un étroit chemin qu'ils ont préalablement préparé : des rondins de bois ont été placés sur tout le parcours du canot pour qu'il glisse plus facilement. Malgré cela, *Joaninha* proteste. Les canots ne sont pas habitués à aller se promener à l'ombre des grands arbres dans la forêt vierge ; une planche du fond du canot est brisée et la proue s'est ouverte.

Il faut donc réparer *Joaninha*. Raymond me dit qu'il est maître-charpentier et s'offre pour remettre l'embarcation en état dans un temps très court. Guilhermo m'assure que son frère est un habile constructeur, le meilleur qu'il connaisse. Je me décide à lui confier le travail.

Ce soir, Raymond et son aide le muet sont gris, mais demain ils travailleront.

20 *mai*. — Il a plu une partie de la nuit, aussi le vent est-il d'une douceur infinie. La teinte bleu azur vigoureusement accentuée, que présente d'ordinaire le ciel de l'équateur, est remplacée par un bleu laiteux avec de légers nuages dont les contours sont dorés par les rayons du soleil, c'est presque un ciel des zones tempérées.

J'ai envoyé mon fameux guide Guilhermo au campement d'en bas, d'où il rapportera le brai dont nous avons besoin. J'ai mal fait de l'écouter. Je ne sais pas encore si son frère sait travailler. Hier ce dernier était ivre, aujourd'hui il l'est davantage.

Comment a-t-il pu se griser? La dame-jeanne de tafia est sous ma tente, près de mon hamac, et personne n'a la permission d'y aller. Je lui demande qui lui a donné à boire. « Personne », me dit-il, il n'a point bu. Même, si je veux lui donner un verre de tafia, il sera content. Véritablement, c'est trop d'audace.

Enfin, j'arrive à savoir par José, mon cuisinier, que lorsque je suis allée me laver les mains à la rivière, Raymond a profité de ma courte absence pour voler un bol de tafia. Nos bols ont en moyenne une contenance d'un litre et demi. Voleur et menteur, Raymond est bien fils de Mucambeiros.

Aussi, quand il me déclare qu'il ne peut travailler qu'avec ses outils et qu'il va les chercher, j'éprouve un réel plaisir à le voir partir.

Guilhermo revient vers 2 heures de l'après-midi. Il me raconte que Raymond est arrivé au campement d'en bas dans un fort mauvais état. Il

prétend qu'il a été mordu par un serpent en travaillant à réparer le canot. Je lui déclare que cela n'est pas, que son frère s'est grisé avec du tafia qu'il m'a volé, qu'il n'était point blessé quand il est parti ; que, s'il avait été mordu par un serpent, je l'aurais soigné, car j'avais avec moi une seringue Pravaz, du chlorure d'or et du permanganate.

Guilhermo me raconte l'arrivée de son frère au campement. Raymond pleurait, criait, se jetait par terre, en tenant sa main blessée. « Que personne ne me parle, dit-il en arrivant, et que les femmes ici présentes ne me regardent pas. » Et, très sérieusement, il demande à chacun de cracher. — C'est moi-même, paraît-il, qui lui aurais recommandé de faire cracher tout le monde avant de causer. — Je ne suis point la seule probablement à trouver son remède aussi singulier que bizarre.

Lorsque tous se furent exécutés, Raymond leur conta son histoire de serpent. Le plus amusant, le plus fort devrais-je dire, c'est que le muet aidait le menteur à mentir. Avec force gestes, il montra que le serpent s'était élancé dans l'air pour venir mordre Raymond, et que moi je les avais renvoyés sans même les payer. Un muet qui ment est un comble. Mais celui-ci est également un fils de Mucambeiro : bon chien chasse de race.

21 *mai.* — Mes gens vont abattre un arbre pour se procurer une planche indispensable à la réparation du canot. Chico et Estève se chargent du travail. Ils vont aussi vite que possible.

Les moments les plus ennuyeux du voyage sont ceux pendant lesquels on ne voyage pas. Ces arrêts forcés sont toujours d'une grande tristesse.

Toute suspension de notre vie active produit en nous le même effet physiologique que si un de nos organes cessait de fonctionner.

Quand on a d'un côté un horizon borné par des rochers noirs affreusement déchiquetés, de l'autre la forêt vierge avec sa végétation luxuriante, qui vous étouffe sans laisser passer le moindre souffle de vent, l'arrêt forcé ressemble à une mort anticipée.

Si avec cela l'âme est triste et le cerveau hanté d'idées noires, un grand dégoût de la vie envahit tout l'être, on ne peut plus diriger ses pensées, en remonter le courant, et tout dans l'existence n'est que désespérance. Un mirage affreux nous fait apparaître toutes les choses sous un lamentable aspect. On se

persuade qu'il n'y a ici-bas qu'ennuis, amertumes, cruelles désillusions. Plus de désirs, plus d'espoirs. On en arrive à souhaiter la mort avec la conviction qu'elle est l'unique remède à cette horrible souffrance. — Qui sait d'ailleurs si le mépris de la vie et l'amour de la mort ne sont pas le commencement de la



Figéna mucambeira.

sagesse? Vienne la reprise du travail, le signal de la marche en avant, ces tristes pensées sont balayées en un clin d'œil, le mirage a disparu, la vie renaît.

22 *mai*. — Le canot est à peu près en état de voyager. Après le déjeuner nous partons. Il nous reste encore sept petits sauts de 0 m. 75 à 2 mètres pour en finir avec la cachoeira do Inferno. Nous avons la bonne chance de ne plus avoir à décharger que trois fois le canot.

Au-dessus du dernier saut do Inferno, la rivière s'élargit brusquement, à près d'un kilomètre. L'effet est magique ; en sortant de ces canaux étroits et sombres, on est heureux de respirer tant d'air et de voir tant de lumière.

De grandes îles sont parsemées au milieu de la rivière devenue libre. Nous aurions pu faire un bon voyage, si subitement Guilhermo n'était pris par une fièvre qui nous oblige à camper à l'île do Molongo.

Mais il est superbe, Guilhermo, avec sa fièvre. Ses gémissements attendri-



Pictographie (Cachoeira do S. Nicolaú).

raient un cœur crédule. Le malheur est pour lui que je ne crois pas à sa maladie. La fièvre de Guilhermo n'est que de la paresse. Il se croit un personnage important. Je vois, d'après sa manière d'agir, qu'il pense diriger mon exploration à sa guise et je vais le détromper. Je m'approche de son hamac et je lui tiens ce petit discours qui lui servira de quinine.

« Guilhermo, je vois que vous êtes très malade; vous ne pouvez faire le voyage avec moi. Demain matin, je vous déposerai sur la rive gauche avec votre

sac, votre hamac et un sabre d'abatis. Puis vous vous en irez chez vous, vous n'en êtes pas encore bien éloigné. Un homme comme vous ne peut pas se perdre dans la forêt.

— Mais, Madame, répond-il, je ne suis pas bien souffrant, je n'ai qu'une petite fièvre de rien, demain je serai probablement mieux. »

Je savais bien qu'il n'aurait pas besoin de quinine, cette douche suffit.

23 *mai*. — Guilhermo est le premier levé, il aide même José à faire le café. Je l'entends dire à son compagnon : « Senhor José, ces blancs n'ont pas de cœur. »

Nous passons le travessão do Molongo à la perche, le canal est rive gauche, nous arrivons de très bonne heure à la cachoeira do Cajual.

*Cachoeira do Cajual*, quatre travessões, tous très fort. Nous déchargeons *Joaninha* et prenons un sentier déjà tracé rive gauche. Ce sentier a environ un kilomètre, d'après mon podomètre. Le canal est également rive gauche; sur la rive droite de petites îles, quantité de pierres et peu d'eau.

Beaucoup de castanhas sur la rive gauche. Jamais personne n'est venu jusqu'ici pour la castanha. Je le comprends, car il n'y a pas assez de bras pour la ramasser en bas des cachoeiras. Personne ne voudrait essayer de venir de loin pour en faire la récolte, ce serait une grande fatigue.

A 1 heure de l'après-midi, nous voici devant d'énormes pierres revêtues de dessins indiens. Je ne sais pas si une pictographie aussi rudimentaire servira un jour à quelque chose. Je noterai pourtant avec soin toutes les pierres dessinées que je verrai dans la rivière. Peut-être contribueront-elles plus tard *à constater d'anciens rapports entre des groupes humains parfois fort éloignés*[1].

Cette pictographie est loin, oh ! bien loin, des belles inscriptions de Palanqué, mais enfin elle démontre qu'autrefois il y a eu des Indiens dans cette rivière aujourd'hui déserte. C'est le seul vestige qui en reste, car la forêt vierge envahit tout, la belle forêt vierge pleine d'une odeur humide de végétaux pourris, odeur que le vent nous apporte avec une persistance insolente. Ici toute la nature est hostile au voyageur fatigué : la faune, la flore, les éléments.

1. M. de Quatrefages. — *L'Espèce humaine*.

Sur la rive gauche deux îles : l'île das Pombas et l'île do Tatu. Ce sont deux petites îles de végétation rabougrie, des sarranzals, des pierres et du sable. Il est à remarquer que les Mucambeiros en fuite n'ont donné une dénomination qu'aux très petites îles, celles où ils campaient provisoirement, où ils ne pouvaient être surpris ni en aval ni en amont.

Rive droite, l'entrée du furo do Pindobal avec très peu d'eau. La similitude qui existe entre le Trombetas et le Cuminá est frappante. Au Trombetas un très grand saut, le Jacicury[1], ici un saut très haut, l'Inferno ; au Trombetas le furo do Damiano allant d'aval en amont du Jacicury, furo sec et impraticable, ici au Cuminá, le furo do Pindobal allant d'aval en amont do Inferno : comme le furo do Damiano, il est tellement sec qu'il n'est pas navigable. Le même soulèvement géologique doit avoir produit ces deux cachoeiras qui se trouvent être identiques dans deux rivières voisines.

En amont, rive gauche, voici la bouche de l'igarapé Samahuma. C'est de cet igarapé que le Padre Nicolino[2] est parti dans le centre de la forêt vierge pour faire un sentier de la bouche de l'igarapé Samahuma jusqu'à la bouche de l'igarapé des Roucouyennes où il espérait rencontrer des Indiens et les campos gerães, d'après les fausses indications que les Mucambeiros lui avaient données.

En amont de l'igarapé Samahuma, rive gauche également, nous rencontrons la première tapéra[3] des Mucambeiros. Elle appartient à la vieille Figéna, la forêt vierge a à peu près tout repris. Cette tapéra s'appelle Macaco. Le nom vient-il d'un singe qu'un chasseur aurait tué en cet endroit ou de ce que la vieille Figéna a une figure anthropoïde ? (*Voir photographie.*) Toujours est-il que nous sommes en plein dans les macaques : tapéra do Macaco, igarapé do Macaco, serra do Macaco, île do Macaco où nous campons et où nous ne voyons aucun macaco.

24 *mai*. — Une pluie fine, imperceptible, formant une épaisse nuée froide qui nous glace, nous oblige à attendre un peu : il me serait impossible de prendre une direction avec cet épais brouillard.

1. Voir *Voyage au Trombetas*.

2. Voir *Campos gerães*, chapitre X, pages 141 et suivantes.

3. *Tapéra*, ancienne habitation abandonnée.

Le bon soleil de l'equateur le dissipe en un instant.

Le lit de la rivière est sablonneux, déjà de belles plages apparaissent. Guilhermo me dit que l'été elles vont presque d'une rive à l'autre, il n'y a qu'un étroit canal où tout au plus peut passer une montaria. De plus, c'est un endroit de prédilection des tracajas[1]. Malheureusement, ce n'est pas encore la



Cachoeira do Varadourosinho.

saison de la ponte. Rive droite, la tapéra d'Urucuri appartenant à Lothario, beau-père de mon guide.

Sur la même rive, un peu en amont, voici la bouche du Rio Pénécura, la rivière où il y aurait des Indiens Panais. Presque à son embouchure, la Pénécura reçoit l'igarapé de Santa Luzia qui prend sa source à la montagne du même nom que l'on aperçoit à une dizaine de kilomètres dans l'intérieur. De la montagne de Santa Luzia jusqu'à la Pénécura le pays est plat, sans incident.

1. *Tracajá*, tortue d'eau.

C'est à cette montagne que Lothario a conduit le Père Nicolino pour lui montrer des Indiens qui n'y avaient jamais habité. Il fit faire à ce très crédule Père, trop bon pour soupçonner la fausseté de son guide, un long voyage dans la Pénécura, voyage pendant lequel le Père Nicolino souffrit cruellement de la faim, sans parvenir à voir ces fameux Indiens qui, d'après les dires des Mucambeiros, étaient en relations journalières avec ces derniers.



Un canal dans la cachoeira Varadourosinho.

Guilhermo est très offusqué de constater que je connais l'histoire du Cuminá, et de me trouver incrédule aux mensonges qu'il me débite à la douzaine.

Nous passons successivement quatre tapéras. Ce sont : rive gauche, Formigal et Jawary appartenant à Santa-Anna et à sa femme, Livramento au vieux Taró ; rive droite, S. Antonio à Coletta, sœur de Figéna.

Il est à remarquer que toutes ces tapéras sont placées de manière à ne pouvoir être surprises. La vue s'étend très loin, en amont et en aval. Il est impossible à un canot de s'approcher sans être aperçu.

Rive droite, je remarque les deux bouches de l'igarapé Agua Fria, un igarapé très grand. Guilhermo l'a remonté pendant dix jours avec Horace qui était venu au Cuminá pour chercher de l'or. Guilhermo n'a pas vu d'Indiens, ni rencontré des vestiges de leur séjour en ces lieux, mais il sait tout de même qu'il y en a à la source de l'igarapé. Je me contente de hausser les épaules.

Aujourd'hui est notre meilleure journée de marche depuis le commencement du voyage. La raison bien simple est facile à dire : la rivière n'a presque pas de fond, nous avons toujours marché à la perche. Nous arrivons à 6 heures à l'île do Mel, il fait presque nuit.

Le soleil de l'équateur me joue de jolis tours. Mon nez, mes joues et mes bras sont d'une magnifique couleur écarlate. Si j'avais quelque coquetterie, je pourrais souffrir de ce petit accident. Mais qui donc s'aviserait d'avoir de la coquetterie ici?

25 *mai*. — *Cachoeira do Mel*, un très grand élargissement de la rivière, une grande île, d'autres plus petites, des pierres, avec de l'eau partout sans un seul canal praticable.

Le déchargement du canot se fait au milieu de la rivière, la charge est déposée dans la dernière île de la cachoeira en amont. C'est deux kilomètres à faire en passant d'une pierre à l'autre, avec parfois de l'eau jusqu'à la cheville, souvent jusqu'à la ceinture.

Les huit travessões do Mel sont lestement parcourus; avant déjeuner nous sommes à la cachoeira do S. Nicolaú.

*Cachoeira do S. Nicolaú*. Un grand pédral, rive droite, barre la rivière et oblige l'eau à s'échapper par un étroit canal, rive gauche. Un seul dénivellement de 75 centimètres, mais le courant est si rapide qu'il faut passer le canot à sec sur le pédral.

A la cachoeira do S. Nicolaú, je compte quatorze pierres dessinées[1]. Je prends des photographies de ces dessins, j'étudie chacun d'eux, comme si, par la seule force de ma volonté, j'allais décider ces rébus indéchiffrables à s'expliquer eux-mêmes.

Mais, ce qui ne fut pas du tout de ma volonté, c'est un petit accident qui

1. Voir la planche de pictographie indienne à la fin du volume, avant-dernière gravure.

m'arriva. Je photographiais, j'avais le voile noir sur la tête, avançant, reculant, oubliant complètement où j'étais grimpée, gesticulant si bien que je tombai dans le vide d'une hauteur de 1 m. 50.

L'appareil s'en alla de son côté, le verre dépoli se brisa. Après un sérieux examen, je constatai avec plaisir que j'avais encore mes bras, mes jambes, ma tête. Seule, ma colonne vertébrale se plaignait un peu, oh! très peu. Il y a des grâces d'état pour les photographes ambulants.

La *cachoeira do Belliscão* entre le pédral et la plage du même nom a deux travessões que nous passons à la corde sans décharger.

La *cachoeira do Varadourosinho* est une des plus ennuyeuses du Cuminá. Nous parcourons quatorze travessões formant tous des sauts. Il y a un chemin par terre, un varadouro, rive droite, mais mon excellent Guilhermo n'en a parlé qu'en descendant. En montant, il nous racontait que le canal était rive gauche.

*Joaninha* passe à vide et à sec sur des pierres à angles aigus. Mes gens font un travail de Titans. A chaque instant, ils sont tenus de soulever le canot sur leurs épaules. A cette besogne, ils ne sont que trois, Guilhermo, comme la mouche du coche, parlant beaucoup, conseillant sans cesse, et ne faisant jamais rien.

Au déjeuner José ne peut manger, il crache le sang. Cela est la conséquence d'un effort qu'il a dû faire en soulevant tout seul la proue du canot, tandis que les deux autres le poussaient pour le faire avancer.

Au dîner Estève ne peut que remuer difficilement la jambe droite qui s'est trouvée prise entre une pierre et le canot. Chico n'en peut plus. Il va se coucher sans dîner : c'est d'un mauvais signe, car Chiquienho est toujours de bon appétit. Guilhermo n'est pas fatigué et pour cause : vilain bonhomme!

Le 27, nous sommes en amont de la cachoeira de Varadourosinho qui nous a coûté deux jours de travail et cinq déchargements.

Rive gauche, l'igarapé do Retiro et le sentier de l'Anglais. Un Anglais vint jusqu'ici il y a environ six mois; il cherchait de l'or, il fit faire ce sentier qui va de la cachoeira do Retiro dans le centre. On peut marcher, parait-il, pendant trois jours dans ce sentier qui va jusqu'à la rive droite de l'igarapé do Retiro. L'Anglais, ayant pris les fièvres, est reparti.

La *cachoeira do Retiro* comprend d'étroits canaux avec six sauts, nous y pénétrons.

Guilhermo a la triste idée de choisir le pédral le plus long pour transporter les bagages en amont de la cachoeira : c'est le seul chemin, assure-t-il. Cette longue trotte, avec le soleil brûlant et les pierres chaudes, fatigue énormément



Varadourosinho cachoeira

mes matelots. Je ne veux plus de pareille manœuvre, je vois arriver le moment où les pauvres garçons tomberont malades. Désormais, nous ferons un sentier sous bois sur une des rives, ainsi que nous en avions l'habitude dans les autres voyages.

Guilhermo n'aime pas le bois. Il tient à nous faire décharger sur les pierres et dormir dans les très petites îles. En voici la raison : les Mucambeiros, fuyant leurs maîtres, étaient dans l'obligation de se tenir toujours sur le qui-vive. Afin de ne laisser aucune trace après eux, pour être plus difficilement surpris, ils

déchargeaient, à la mode de mon guide, leurs provisions sur les pierres, ils dormaient dans les petites îles.

Du moment que je ne suis pas en fuite, que je n'ai ni le besoin ni la coutume de me cacher, cette façon de voyager ne fait pas mon affaire.

Les vivres sont partie en amont partie en aval de la cachoeira; une forte averse nous ayant retardés, nous sommes surpris par la nuit. Nous voilà au milieu de la cachoeira do Retiro, sans vivres, sans hamacs, sans vêtements de rechange! Nous sommes tous fumeurs, donc nous avons tous des allumettes. Je



Passage du canot sur les pierres.

fais faire un bon feu, puis nous nous séchons; après quoi chacun s'étend sur une pierre et s'endort.

Je me suis mise très près du feu, couchée sur une grande pierre plate, une pierre plus petite me sert de mol oreiller. Le lendemain je suis moulue, j'ai les membres brisés. Pour dormir, les pierres sont loin de valoir un lit de plume.

28 *mai.* — Nous arrivons pour déjeuner en amont de la cachoeira do Retiro. Il était temps : vingt-quatre heures sans manger en travaillant beaucoup, c'est excessif.

*Cachoeira do Prato.* — Rive droite, un seul saut de 1 m. 50. Rive gauche, plusieurs travessões. Il n'y a point de canal. Par endroits, l'eau coule sous les pierres : nous devons alors complètement décharger le canot.

Nous campons dans une petite île, en aval de la périlleuse cachoeira da Pirarara.

29 *mai. — La cachoeira da Pirarara* est un vaste champ de pierres : des pierres et toujours des pierres, puis trois petits canaux étroits dans lesquels l'eau s'engouffre avec impétuosité.

Guilhermo veut encore faire décharger sur un immense pédral. Cette fois-ci je me fâche pour tout de bon et je vais avec Estève chercher le meilleur canal, nous aviserons ensuite pour le déchargement s'il y a lieu de l'effectuer. Guilhermo connaît certainement le chemin; il est payé pour nous le montrer, il le fait sans conscience. Parfois, on supposerait qu'une mauvaise raison ou un intérêt quelconque le pousse à me nuire, à fatiguer inutilement ma troupe.

Hier soir, en pêchant, il a trouvé le moyen de se faire mordre au pied par une trahira. Aujourd'hui, il est incapable de mettre le pied dans l'eau, il regarde travailler ses camarades : cela fait son affaire.

Un bon canal nous comblerait de joie et diminuerait la fatigue de mon équipage. Il n'y en a point dans cette cachoeira où une fois de plus nous jouons de malheur. Le moins mauvais est celui de la rive gauche. Nous déchargeons également sur la rive gauche.

Nous passons sept travessões avant le déjeuner et six dans l'après-midi pour arriver jusqu'à l'île das Gallinhas où finit la cachoeira da Pirarara. Je ne sais pour quelle raison cette cachoeira se termine là : le même pédral et les travessões continuent sans interruption jusqu'en amont de la Casinha de Pedras.

Nous nous arrêtons à l'île das Gallinhas bien qu'il ne soit que 3 heures, mais notre canot a besoin d'un nouveau calfatage, les pierres des cachoeiras ont enlevé brai et étoupe.

Je regarde tristement le désolant paysage qui s'étend devant moi, en aval, aussi en amont : ce ne sont que des pierres séparées les unes des autres par des cloaques et je suis à me demander comment ces vastes espaces couverts d'une eau croupissante, sous un soleil tropical, ne nous rendent pas tous malades à en mourir.

30 *mai. —* Guilhermo se réveille en gémissant : son pied lui fait mal; de plus, hier soir, une piranha l'a mordu à la main droite, tout s'acharne après nous, le voilà hors d'état de me rendre le plus léger service.

Chico calfate le canot, nous sommes prêts de bonne heure et nous partons bien vite pour de nouvelles cachoeiras qui vont le décalfater à nouveau.

*La cachoeira da Torre* est une suite de petits travessões et de rapides que nous passons à la corde sans décharger; le canal est rive droite.

Ce nom de Torre lui vient d'un amas de grosses pierres, amas que nous avons déjà souvent rencontrés et qui n'éveillent nullement l'idée d'une tour.

*La cachoeira da Casinha de Pedras* doit son nom à une grosse pierre suspendue et soutenue par trois autres plus petites : elle forme un petit abri.

Quatre petits canaux et trois travessões, le canot est déchargé par la rive droite et passé par le second canal de la rive gauche. Je trouve une pierre avec de la pictographie à côté de la *Casinha de Pedras.*

Nous arrivons pour déjeuner à la pointe du *Bréo Branco.* Je vais avec Guilhermo et deux matelots à la recherche de brai, nous avons la chance d'en trouver immédiatement plus que nous ne voulons en emporter. L'arbre à cire vit ici en famille, j'en compte une dizaine de pieds autour de moi, et Guilhermo me dit que si nous allions plus au centre nous en trouverions davantage. Je fais emplir deux seaux, cela nous suffira pour brayer notre canot.

Notre *Joaninha* est toute parfumée par la douce et agréable odeur de cette cire végétale.

*La cachoeira do Bréo Branco* a deux travessões que nous parcourons à la corde sans difficulté.

La grande île da Tracuá est transversale au milieu de la rivière. Nous avons, en passant par la rive droite, quatre kilomètres de rivière libre de la cachoeira do Bréo Branco à la cachoeira da Tracuá.

*La cachoeira da Tracuá* a trois canaux. Celui de la rive gauche est très sec, celui du centre est périlleux; il nous reste celui de la rive droite qui a peu d'eau, mais où nous passons sans danger les cinq travessões dont se compose la cachoeira.

Rive droite, trois petites îles au milieu du pédral où, sans terre végétale, des sarranzals, des araças et des génipas sont d'une belle venue. Les rayons du soleil et l'humidité ambiante sont la cause de ces phénomènes vitaux.

Au-dessus de la cachoeira la rivière devient libre, l'eau tranquille ne paraît pas avoir de courant, c'est avec plaisir que mes matelots rament dans ces eaux

calmes qui font contraste avec les terribles cataractes que nous venons de traverser. Il n'y a plus à s'occuper du meilleur canal, nous avançons sans peine au bruit cadencé des rames.

Nous n'avons qu'à regarder le ciel toujours brouillé de nuages, qu'à supporter aisément un climat brûlant et humide qui donne la vie luxuriante à de magnifiques frondaisons, tout en restant méchamment ironique



Cachoeira do Retiro. Travessão d'aval.

envers le voyageur auquel il ne permet aucune illusion, aucun mirage.

Au milieu de toutes ces poussées vers la vie, pas une plante qui puisse vous nourrir : c'est beau, mais c'est inutile. Il est vrai que cela n'est peut-être d'autant plus beau qu'à cause de sa complète inutilité.

31 *mai.* — Le plaisir de voyager sur des eaux paisibles a été d'une durée très limitée.

Après avoir dormi à la pointe d'amont d'une petite île, dans une direction ouest-est, dès 7 heures du matin nous sommes à la *cachoeira do Séverino.*

Il est inutile de chercher le meilleur chemin, car il n'y a qu'un étroit canal avec très peu d'eau. La plus grande partie de l'eau de la rivière s'engouffre en amont sous d'énormes pierres et vient sortir en aval avec fracas, faisant des remous qui menacent à chaque instant d'engloutir notre *Joaninha*. Les deux dénivellements de cette *angastoura* nous obligent à débarquer.



Cachoeira do Retiro. Canal central.

En amont, c'est de nouveau la rivière calme, l'eau dévalant doucement entre des plages de sable. La rivière élargie a peu de fond : sur les rives, de petites collines avec des castanhas en abondance.

*Cachoeira do Armazem*. — Une roche creuse formant une petite grotte où cinq à six personnes pourraient s'asseoir, mais non se tenir debout. Cette roche est appelée le *Magasin* par les Mucambeiros et elle a donné son nom à la cachoeira.

Pour déjeuner, nous nous installons dans le *Magasin*, où nous jouissons

d'une agréable fraîcheur, fraîcheur d'autant plus appréciée que nous ne sommes point habitués à un pareil sybaritisme.

Nous passons rive droite quatre travessões. Le premier est très fort. Mes matelots ne sont que trois pour travailler, aussi se fatiguent-ils beaucoup. Guilhermo est resté dans le *Magasin* ; il prétend qu'il ne peut aller au soleil, les deux morsures de trahiras lui donnant la fièvre. C'est une fièvre extraordinaire que celle de Guilhermo, une fièvre ennemie de tout travail qui n'empêche point notre homme de très bien manger.

*Cachoeira da Rampa.* — Une superbe rampe en pente douce, rive gauche. Au-dessus de cette rampe de gigantesques cactus (des jamacarus), d'énormes pieds de croas, plante dont les fibres servent à faire de la corde d'une belle couleur blanche, des ananas sauvages; de loin, ces plantes font un effet magnifique et leur ensemble donne l'illusion d'un splendide jardin d'agrément.

Mais contentez-vous d'admirer de loin, ces belles plantes ne sont point sociables, elles sont couvertes de dures épines; si vous avez la hardiesse de les toucher, vous payez un peu cher votre témérité.

Je veux prendre une photographie de ce tableau de nature. Un homme près d'une plante sera un terme de comparaison. J'envoie Estève auprès d'une cactée. Il en revient littéralement criblé d'épines imperceptibles, le soir il a les mains et les pieds tuméfiés.

Nous ne pouvons passer rive gauche où pourtant le canal est très bon, car la rampe se continue dans le lit de la rivière et les pierres sont si glissantes qu'il est impossible de se tenir sur les pieds pour remorquer le canot avec la corde. Rive droite, quatre travessões que le canot passe à vide.

Nous nous arrêtons à l'île da *Pedra Preta*. Ce nom lui vient d'une énorme pierre granitique noire, mesurant 25 mètres de longueur sur 12 de largeur et 9 de hauteur. Ce bloc géant est posé en amont de l'île.

Il est 4 heures, nous sommes déjà dans la pénombre tant le ciel est bas, surbaissé encore par de gros nuages noirs. L'orage avance sur nous avec rapidité. Voici l'averse, nous n'avons pas eu le temps d'élever la tente. Assise sur une pierre, avec mon caoutchouc et mon parapluie, j'attends patiemment que la pluie s'arrête.

Il est des jours d'une tristesse infinie, ils sont nombreux pour moi ces temps gris de deuil. Plus en harmonie avec mon âme que les temps clairs et gais, ils n'en pèsent néanmoins que plus lourdement sur moi, ils me rappellent les heures douloureuses de mon existence, ils me donnent presque le dégoût de la vie.

1[er] *juin.* — Chaque matin, en me réveillant, le jour qui commence me semble plus pénible à passer que le précédent, l'ennui qui est mon inséparable compagnon m'enserre de plus en plus. Il me faut absolument marcher, prendre des directions, inscrire des angles, passer des cachoeiras. Mon ardeur au travail n'est soutenue que par la tâche sacrée que je me suis imposée et que je poursuis sans relâche.

*La cachoeira do Torino* est très forte. Nous avons d'abord de forts courants rive gauche ; puis, au milieu de la cachoeira, nous traversons par un étroit canal et nous allons chercher un chemin rive droite. Les travessões d'amont de la rive gauche étant très forts, notre canot ne résisterait pas à l'impétuosité du courant. Nous mettons toute la matinée à vaincre les six travessões de la cataracte; ils forment ensemble un dénivellement de plus de 8 mètres.

Avec la cachoeira do Torino, nous finissons la première partie des cachoeiras héroïques. Pendant 145 kilomètres en amont jusqu'à la cachoeira da Paciencia, nous n'avons plus que de petites cataractes que nous pourrons franchir sans décharger le canot. Mes gens seront moins fatigués et nous ferons chaque jour davantage de chemin.

# CHAPITRE IV

En amont do Torino. — Un jacaré. — Tapéra do Nazareth. — Igarapé do Remedia. — Ile et Serra do Turiman. — Tapéra de Santa-Anna. — Rives en formation. — Tapir, espérance déçue. — Point de gibier. — Les balatas. — Matelot ennuyé. — Cachoeira do Tapin. — Cachoeira do Taxi. — Cachoeira do Cajual. — Métier d'explorateur. — Les Indiens de Guilhermo. — Un tapir blessé et pris. — Correction à José. — Cachoeira da Poanna. — Viande de tapir. — La forêt vierge. — Sentier des Indiens Piánocotós. — Tapéra de S. José. — La fièvre. — Tristesse de l'isolement. — Moyen stupide de se guérir de la fièvre.

Il n'est pas facile de rendre intéressante la lecture d'une relation de voyage lorsque ce voyage se fait dans un pays inhabité où les mêmes paysages se répètent à l'infini et quand surtout la principale qualité du récit doit être la vérité exacte des faits, des accidents. D'ailleurs, un explorateur n'est pas payé pour faire de belles phrases. Il n'a pour mission que de faire connaître le pays qu'il visite, il trace le chemin que le colonisateur devra ensuite peupler et cultiver.

Le récit que je fais de ce voyage au Cuminá est une série de faits techniques que j'énumère sans trop soigner mon style; il me faut marcher, toujours marcher, le temps me presse.

En amont de la cataracte do Torino, la rivière a peu de fond; nous allons souvent à la perche en cherchant notre chemin entre des plages ou des pierres, en faisant des zigzags d'une rive à l'autre.

Un jacaré trop sociable vient en reconnaissance à une très petite distance de notre canot. Je lui envoie une balle pour lui mettre du plomb dans la tête, il en est très incommodé. Il se laisse emporter par le courant, le ventre en l'air : manière de voyager des jacarés morts.

Rive gauche, l'igarapé de la *Praia Branca* a, à son embouchure, une plage haute formée de sable blanc.

Rive droite, la tapéra do Nazareth, appartenant à Santa-Anna. La forêt vierge a toujours repris, les nouvelles pousses sont à la même hauteur que le bois environnant, il est utile d'apprendre pour le savoir, car rien ne le ferait supposer, qu'il y a eu autrefois un défrichement en cet endroit.



Cachoeira do Retiro, rive gauche.

Cette tapéra est à l'embouchure de l'igarapé do Remedio, un igarapé assez grand où les Mucambeiros allaient chercher de la salsepareille.

De l'île de Taruman, en face de la serra du même nom, jusqu'à la tapéra Santa-Anna, la rivière est encombrée par des pierres, la navigation devient difficile.

A la tapéra Santa-Anna, sur la rive gauche, les arbres de la capuera sont un peu plus bas que la forêt environnante. Santa-Anna est moins vieille que Nazareth.

Nous marchons jusqu'à la nuit parce que nous ne rencontrons que des rives en formation, rives composées de limon et de détritus végétaux, rives sans consistance où l'on ne peut marcher sans s'enfoncer dans une boue nauséabonde.

Nous trouvons enfin un chemin de tapir. La terre, ayant été battue, est plus dure. Nous en profitons pour aller camper dans la forêt à une cinquantaine de mètres de la rive.

Si le tapir avait eu la bonne idée de venir boire pendant la nuit ou le matin de très bonne heure, cela nous aurait fait plaisir. Il y a longtemps que nous n'avons mangé de viande, chacun s'endort avec la perspective riante d'être le premier à voir le tapir et avec le désir de le tuer.

2 *juin.* — Le tapir n'a point paru. Il a plu une partie de la nuit. La tente, ayant été mise à la chute du jour, n'a pas été bien étirée et nous nous sommes mouillés. Être le jour inondé par la pluie n'est en somme qu'une bagatelle, tandis que la nuit c'est désagréable. Le lendemain on s'éveille maussade et courbaturé.

Malgré l'attention soutenue avec laquelle mes gens fouillent des yeux la rive, ils ne voient rien, pas une pièce de gibier ne se présente. Ils sifflent les macaques, imitent à la perfection le hocco et l'agami, appellent le tapir à s'y méprendre, mais rien n'apparaît. Nous n'avons pas de chance.

Nous voyons bien un ménage de jacarés, une famille composée de cinq loutres, une maman capioura allaitant ses deux petits ; toutes ses bêtes nous laissent approcher très près d'elles, pas une n'éprouve de frayeur, elles semblent deviner qu'elles ne sont pas comestibles, leur instinct les guide assez pour leur faire comprendre qu'elles n'ont rien à craindre.

A l'Ilha da Barreira Branca, nous voyons du gypse à la pointe d'amont.

Depuis l'île da Sauba, nous avons sur les deux rives une grande quantité de ces beaux arbres bien connus dans les Guyanes : des balatas. Il y a trois variétés de balatas : le balata rouge ou balata de montagne, le balata indien et le balata blanc ou à gutta-percha. Le balata donne un petit fruit gros comme une prune, d'un goût fort agréable.

Quand un matelot se réveille ABORRECIDO, c'est-à-dire agacé, notre voyage en souffre d'autant. Il rame peu et mal, sa figure est renfrognée, il

gronde, ne trouve rien de bien, l'eau court trop vite à son gré ou la journée de travail est trop longue, il querelle ses camarades. Si vous avez à passer une cachoeira, prenez garde: il pourrait mettre le canot dans un courant ou dans des remous pour amener un naufrage, veillez à ce qu'il ne laisse l'embarcation se briser sur une roche : c'est sa façon de dissiper sa mauvaise humeur.

Dans ces moments, mon caractère violent me sert admirablement. Mon mari eut à souffrir avec ses équipages composés exclusivement de nègres. Sa nature délicate, son esprit élevé, sa philanthropie exagérée s'accommodaient mal avec la brutalité nécessaire parfois avec ces natures-là. Aujourd'hui, c'est José qui a besoin d'être réprimandé. Il est servi à souhait, il se souviendra de ma semonce.

Cachoeirinha, deux rapides que nous passons à la perche.

L'estirão[1] du Tapiú est une direction nord de plus de six kilomètres, la rivière a peu de fond, une grande plage rive droite et deux plus petites rive gauche.

Toujours des balatas sur les deux rives. Ils sont ici en telle abondance que, malgré la longue distance à franchir pour se transporter en ces lieux, l'exploitation en serait encore lucrative.

*Cachoeira do Tapiú,* quatre travessões de force moyenne, le canal rive droite est bon, nous allons à la corde.

En amont, et jusqu'à la cachoeira do Taxi, la rivière est sèche. L'eau est même insuffisante pour notre petit canot qui souvent touche le fond. Le lit de la rivière est tapissé de petits galets semblables à ceux que nous appelons cailloux de rivière — peut-être parce qu'on les trouve au bord de la mer — et qui servent à caillouter les allées de nos jardins.

3 *juin.* — En aval de la cachoeira do Taxi, Chico a eu la chance de prendre deux gros surubims, qui sont les très bien venus, car ces jours derniers le poisson a peu mordu et le gibier ne s'est point montré.

*Cachoeira do Taxi.* — Quatre travessões. Les trois premiers sont passés à la perche. Le dernier en amont étant un peu plus fort, nous oblige à remorquer *Joaninha* avec la corde.

1. Estirão, longue trotte.

Une autre cachoeira sans nom. Rive gauche, elle a cinq petits rapides, d'énormes pierres, beaucoup de petites îles et très peu d'eau. Nous allons relativement très vite. Le grand canal est rive droite et n'a qu'un seul travessão.

*Cachoeira do Cajual.* — Le chemin est, rive gauche, accosté à une rampe. Cette rampe est couronnée par un beau cajueiro qui, malheureusement, n'a



Cachoeira da Pirarara, rive droite.

pas de fruit en ce moment. C'est cet arbre qui donne son nom à la cachoeira. Nous trouvons trois travessões que nous parcourons à la corde.

Depuis la cataracte do Torino, les cachoeiras sont peu dangereuses et fort inoffensives. S'il en était toujours ainsi, je croirais faire une promenade d'agrément. Pour se sentir vraiment en exploration, il faut de beaux remous en forme d'entonnoir ou un très fort courant ou un canal périlleux.

Notre vie serait banale et monotone, notre profession insipide, si les jours se succédaient sans imprévu, si nous recommencions, comme cela arrive

souvent, chaque matin ce que nous avons fait la veille. Avant le départ on peut rêver, voir en imagination la grandeur et la beauté de la tâche à accomplir, la réalité a vite dissipé les illusions. L'existence est ici toute simple, toujours la même. On a constamment autour de soi la même végétation pro-



Cachoeira da Pirarara, canal central.

digieuse, le même ciel incandescent, les mêmes incidents, le même soleil fou de puissance qui nous affole le sang, les nerfs et les idées. Par bonheur, la pensée d'un devoir inéluctable, un danger inattendu à conjurer, une nouvelle difficulté à surmonter détournent notre attention et nous excitent.

Ils sont heureux les explorateurs auxquels surviennent des aventures extra-

ordinaires, qui ont à vaincre les éléments, à lutter contre d'inextricables périls. Moi, je vais tristement dans la lumière crue et blanche du soleil équatorial, n'ayant plus la curiosité des premiers voyages où l'étrangeté des formes des végétaux géants me ravissait.

La seule chose qui m'arrive et qui n'est point extraordinaire est que, en vivant ainsi à la sauvage dans un pays désert, mon âme s'identifie au milieu, j'arrive à ne plus pouvoir jouir de la belle nature qui m'entoure. Et cependant cette nature ferait les délices de bien des civilisés.

L'île do Vapor que nous cotoyons est ainsi appelée parce que la pointe d'amont a la forme de la proue d'un vapeur.

L'île de Moquem est un peu plus en avant. Elle a, en amont, une plage assez vaste. Quand Guilhermo a accompagné le Dr Tocantins, ils ont vu sur cette plage un boucan d'Indiens.

Guilhermo est toujours étonnant. Il m'assure que ce boucan avait été fait par des Indiens Roucouyennes, que ces Indiens sont là, sur la rive gauche de l'île, et que si nous approchons de cette rive nous serons fléchés, ces Indiens étant BRABOS. La preuve, ajoute-t-il, que ces Indiens sont là, c'est qu'un peu plus haut il y a un igarapé qui porte leur nom. Ni lui ni aucun Mucambeiro n'ont jamais vu un Roucouyenne. N'importe, cela ne fait rien, il est absolument sûr que ces Roucouyennes sont là.

Je lui dis que les Roucouyennes sont en effet sur cette rive, mais très loin, qu'on ne les rencontre que dans le Haut Parú et ses affluents, que ce sont d'honnêtes Indiens bien plus civilisés que ne le furent jamais les Mucambeiros. — Mon homme a l'air de ne pas me comprendre.

Vers le soir, Estève tue un canard : c'est une chance. Nous aurons à dîner ce soir.

Nous campons à la pointe d'aval d'une grande île. A peine sommes-nous accostés qu'un tapir siffle de l'autre côté de la rivière, nous lui répondons vite, on décharge le canot et trois hommes traversent la berge pour aller rendre visite à cet intéressant pachyderme. Estève le tire à une très petite distance, mais notre gibier se sauve à travers bois avec une balle dans le corps. Il est déjà nuit dans la forêt, il nous est impossible de le poursuivre, les chasseurs reviennent au campement.

Nous nous reposons près de deux carbets faits par les Indiens, ces carbets sont de l'été dernier.

Il est très curieux de voir l'effet produit par ces deux mauvais carbets sur mes matelots. Chacun nettoie son Winchester et le charge. Chico, peu causeur d'habitude, ne parle plus du tout; Guilhermo ouvre des yeux effarés; Estève ne veut dormir que sous ma tente et près du pharol. José, sans doute, pour se donner du courage, boit plus de tafia qu'il ne lui en faut, aussi querelle-t-il ses camarades.

De mon hamac, je le prie de se taire et il se permet de me répondre :

« Je sais, dit-il, que c'est toujours après moi que Madame se fâche, et jamais après les autres.

— José, si je me fâche, c'est que tu le mérites. Demain matin, alors que tu auras recouvré toute ta raison, je te causerai. »

Il va se coucher, point très tranquille, il sait que je ne manque jamais à ma parole. Malgré les fumées de l'ivresse, il se demande ce qui lui arrivera le lendemain.

4 *juin.* — Les trois chasseurs retournent à la recherche du tapir. La pauvre bête est sur le bord de la rivière, elle est venue se mettre à l'eau pour calmer la fièvre que lui donne sa blessure. Elle est vite capturée, saignée, écorchée. Mes gens reviennent au campement pour couper la viande en morceau et la saler. A midi, nous pouvons partir; nous n'emportons que la viande du tapir, nous laissons les os pour les urubus.

Pendant que les autres sont allés à la recherche de notre gibier, José est resté avec moi. Il n'est pas très rassuré. Quand il me voit prendre un sabre d'abatis et aller dans la forêt couper une forte liane, il comprend tout de suite que cette liane lui est destinée. En effet, je lui donne une correction digne de figurer dans ses souvenirs.

Un moment après, j'ai eu regret de l'avoir frappé si fort, je l'appelle et je lui dis :

« T'ai-je fait bien du mal? — Mais n'est-ce pas ta faute? Ne méritais-tu pas cette correction?

— Non, dit-il en souriant, Madame ne m'a pas fait mal. Une mère bat toujours son fils avec amour. »

Je reste ébahie. Voilà un homme de trente-huit ans qui reçoit des coups et il a encore une phrase pour trouver que son maître a bien fait. C'est tout juste s'il ne me remercie pas.

Nous sommes dans une région de très grandes îles, de rive à rive la rivière a



Cachoeira da Pirarara, canal central.

plus de 2 kilomètres. Le lit de la rivière est sablonneux, et nous allons avec des fonds de 25 centimètres à 1 mètre.

Nous rencontrons un rapide que nous essayons de passer à la perche, mais la perche glisse sur les pierres, nous sommes obligés de nous servir de la corde.

Voici la fameuse île do Garafon, l'île où a eu lieu le massacre des Indiens Piánocotós de la Poanna, par les Mucambeiros[1], et aussitôt, un peu en amont, rive droite, c'est l'embouchure de l'igarapé Poanna, où il y a de ces Indiens Piánocotós.

1. Voir Poanna, Chapitre VIII, pages 112 et suivantes.

*Cachoeira da Poanna,* deux rapides que nous franchissons à la corde. Le lit de la rivière est encombré par de petites îles et des pierres. En amont de la grande île de la Poanna, nous voyons un campement indien qui remonte à peine à un mois, les feuilles qui recouvrent les carbets sont encore vertes.

5 *juin.* — Nous partons de très bonne heure pour regagner le temps que nous avons perdu avec le tapir. Cinq minutes après notre départ, nous sommes encore



Cachoeira da Pirarara, travessão d'aval, rive gauche.

arrêtés dans notre marche par un épais brouillard qui ne permet même pas aux prouères de voir les pierres sur lesquelles notre canot va achopper à chaque instant.

Cette brume épaisse couvre toute la rivière, nous éprouvons une sensation de froid, je demande une couverture. Les matelots profitent bien vite de l'occasion pour me réclamer un boujarou supplémentaire de tafia. Enfin, le soleil apparaît et darde ses rayons de feu. Le brouillard se dissipe et nous laisse voir le grand et éternel sourire du ciel bleu.

8

Pour déjeuner, j'ai un morceau de tapir rôti sur la braise. Je dois me répéter souvent que c'est une viande excellente afin de bien m'en convaincre. Certainement le tapir a une chair très savoureuse, mais..., il y a un mais. Cette viande bonne, excellente, fort agréable au goût, est un peu coriace et difficile à digérer pour un estomac qui n'y est pas habitué. Si pour votre malheur votre estomac la supporte, vous vous apercevez avec effroi que cette viande a une propriété purgative exagérée.

Nous en souffrons tous, mais le plus malade est Estève qui véritablement fait pitié. A 2 heures de l'après-midi, je suis dans l'obligation de faire une distribution générale de sous-nitrate de bismuth.

*Ultimo ponte do castanhal.* C'est ici que nous voyons les derniers castanheiros, en amont. Plus loin, après la bifurcation des deux bras, le Parú et le Murapi, il n'y a pas de Castanhas.

Toujours des balatas sur les deux rives.

Les vestiges des Indiens sont de plus en plus nombreux. A la bouche de chaque igarapé, il y a un campement.

Nous recommençons à voir quelques collines isolées çà et là; depuis la cachoeira do Cajual, les rives étaient basses et l'intérieur paraissait être un terrain plat.

Je désire arriver à la cachoeira da Pacienciá aujourd'hui. Aussi, ai-je doublé la ration de tafia. Nous filons véritablement bien.

La rivière tourne à l'est et nous allons garder cette nouvelle direction jusqu'à l'igarapé des Roucouyennes; en amont des grandes cachoeiras, nous allons dans une eau morte, sans courant, sans rapide.

Les eaux sont calmes et tranquilles, le paysage est beau : de lointaines montagnes diversement teintées arrêtent le regard ainsi que des grâcieuses orchidées sur des arbres géants; mais, comme bien des choses ici-bas, tout cela est surtout admirable à distance.

Si au lieu d'aller au milieu de la rivière, on s'approche de la rive et qu'on jette un coup d'œil dans le sous-bois, la végétation est désordonnée, confuse, sale, laide et nauséabonde. Mais si l'on entre en pleine forêt, le tableau est pire : les épines déchirent, les lianes arrêtent les pas, on est forcé de se baisser, presque de ramper ou d'escalader un échafaudage de brindilles qui s'affaissent

sous le poids du marcheur et le mettent un peu trop brusquement par terre. Ou bien l'on enfonce dans la boue et les détritus végétaux en décomposition. De plus, les habitants de ces lieux marécageux se jettent avec rage sur le téméraire voyageur : ce sont les carapanas et les piaõs qui lui sucent le sang, les fourmis qui mordent si furieusement qu'elles déchiquètent la peau, les chiques, les carapates et les mucuims qui élisent domicile sur et dans votre individu. Quand on sort de cette belle forêt, qui de loin paraît si luxuriante, on est dans un état lamentable.

Rive droite, nous trouvons l'entrée du sentier des Indiens Piánocotós. Ce chemin va jusqu'en amont des grandes cachoeiras et nous dispense d'affronter quatre grandes cataractes que nous ne pouvions traverser et remonter qu'en six jours.

Rive gauche, la tapéra de Senhor José. Elle est abandonnée depuis si longtemps qu'il est impossible d'en retrouver le moindre vestige. Un peu en amont, nous rencontrons une île avec de belles plages, nous nous arrêtons pour y dormir. Il en est temps, je n'en puis plus.

Il est des heures d'une suprême désespérance : ce sont celles qui précèdent un accès de fièvre. Nous sommes dans son empire, elle exerce ici un pouvoir tyrannique, aujourd'hui je lui paye mon tribut. Seule, sous ma tente, je subis la solitude dans son horreur. Malgré une épaisse couverture, sous laquelle je me couche, je grelotte avec les plus violents frissons de cette maudite fièvre. Isolée, dans les ténèbres de la nuit, je suis agitée par des cauchemars qui me font voir autour de moi toute une légion d'êtres fantastiques qui ricanent, me regardent, me frôlent. La fièvre augmente, c'est la nuit, c'est l'abîme.

Oh! avoir un chez soi, être entouré des siens! De l'eau! de l'eau! Personne pour me donner un peu d'eau.

Et mes matelots sont là-bas, à l'autre extrémité de la plage, hors de la portée de ma voix. Ils rient, ils s'amusent, ah! Si je pouvais aller jusqu'à la rivière, mais la rivière est loin et mes jambes sont faibles.

Je vois, tour à tour, mes hommes passer d'un côté à l'autre du foyer. Le foyer est rouge, les hommes sont noirs et luisants, la nuit est sombre et mon être brisé s'en va dans le néant. Oh! si j'avais un peu d'eau! Puis, c'est un sommeil de plomb semblable à la mort.

Bien que brisée par ce violent accès de fièvre, le lendemain je reprends le collier. La fraîcheur du matin, la splendeur empourprée du soleil levant me font oublier ma fatigue. Mais bientôt ce même soleil, sa réverbération dans l'eau me communiquent la même sensation que si les rayons de cet astre de



Cachoeira da Tracua, travessão d'amont.

feu convergeaient sur ma tête. Je n'y puis tenir, et pourtant il me faut travailler. Il me reste à employer le moyen stupide souvent utilisé par mes gens : aller me mettre à l'eau, un bain rafraîchit le corps et les idées. « L'eau fait peur à la fièvre, disent-ils, et si l'on n'en meurt pas..., c'est qu'Allah nous protège. »

## CHAPITRE V

Cachoeira da Pacienciá. — Travessões récalcitrants. — La faim. — Une cigarette. — Cachoeira do Jacaré. — Les ananas. — Fausse alerte. — Cachoeira Resplendor. — Ile montagneuse. — Fatigues. — Estève et Guilhermo. — Orage. — Solitude. — Oiseaux-mouches. — Cachoeira Grande. — Les sucurijús. — Peur de mes matelots. — Le meilleur chemin. — Cordonnier par force. — Abondance et disette. — Estomacs de matelots. — Jaguar. — Igarapé des Roucouyennes. — Joie de ma troupe. — Fin du sentier des Indiens Piánocotós. — Barracas indiennes avec provisions. — Photographies. — Guilhermo démoralise mes gens. — Confluent du Parú et du Murapi.

6 *juin*. — La nature n'est ni triste, ni gaie, mais nous l'envisageons de l'une ou de l'autre manière, selon l'état de notre âme. Aujourd'hui, je la vois très sombre. Cela n'a rien d'étonnant après mon accès de fièvre de la nuit passée.

*Cachoeira da Pacienciá*. — Deux canaux étroits séparés par une île rocheuse, l'île dos Maguarys. Deux énormes barrages de rochers coupent toute la rivière, il faut encore une fois hisser le canot par-dessus la colline et transporter les vivres par un sentier que nous faisons, allant d'aval jusqu'au milieu de la cachoeira.

Le canal, rive droite, est impraticable, ce n'est qu'une grande masse d'eau descendant avec la vitesse d'une trombe entre deux murailles. Il serait imprudent de trop s'approcher de cette chute, nous nous contentons de la contempler d'assez loin.

Rive gauche, le canal n'est point bon, cependant le pédral un peu incliné permet au canot de passer. Le premier banc de roches forme trois chutes, trois marches d'un escalier gigantesque. Après ces trois premières marches, un autre banc forme également trois autres chutes beaucoup plus fortes que les premières.

Pour les trois premières chutes, le canot est hissé, rive gauche, sur le pédral incliné, pour les trois suivantes le canot est passé sur le pédral qui est accosté à l'île dos Maguarys. Il a fallu toute la journée pour la circulation du canot et des bagages.

Je reste toute cette journée en aval de la cachoeira. Ces longues attentes au pied des cachoeiras, au milieu des pierres brûlantes, sous un araça dont le maigre feuillage donne l'illusion d'être à l'ombre, ce n'est pas très confortable; j'aurais pourtant tort d'en dire du mal, j'y goûte des joies infinies. Comme je suis seule des heures entières, j'arrive de rêveries en rêveries à oublier la triste réalité, je ne me souviens plus des ennuis de mon existence et mon moi s'en va loin, très loin, aux pays des chimères. Oh! les beaux songes, les doux rêves que je fais à l'ombre des goyaviers sauvages! Tendres songes et rêves réconfortants que jamais personne ne saura et qui seuls procurent un peu de calme à mon âme tourmentée et endolorie, à mon cœur fatigué de tant de souffrances, à mon être qui aspire au bonheur suprême!

Nous campons en amont du sentier, rive gauche, au milieu de la cachoeira. Notre canot a de nouveau besoin d'être calfaté, toute l'étoupe est partie sur les pierres.

Quand la fièvre tient une proie, elle ne la laisse pas facilement. Toute la nuit j'ai la fièvre et le délire. Dès le matin, Estève, qui m'a veillée émet timidement l'idée de retourner. Je le reçois de telle façon qu'il n'aura jamais plus la velléité d'en reparler.

7 *juin.* — Il nous reste encore huit travessões avant d'en avoir fini avec la Pacienciá. Nous cherchons notre chemin entre les pierres, revenant sur nos pas pour prendre un autre chemin, abandonnant celui-ci pour un autre plus mauvais. Les deux premiers travessões, rive gauche, sont franchis à la corde, pour le troisième nous devons alléger le canot, le quatrième est passé à la corde, au cinquième déchargement complet. Le sixième et le septième sont parcourus à la perche et le huitième à la corde. Nous sommes toujours rive gauche, la rive droite étant encombrée de petites îles entre lesquelles courent de minces filets d'eau.

Nous nous arrêtons pour déjeuner dans une petite île accostée à la rive gauche. Le menu, pour varier, est le même qu'hier et qu'avant-hier : c'est du

tapir. Malgré toute ma bonne volonté, mon estomac refuse de s'habituer à cette nourriture. Je viens d'ailleurs de passer deux terribles nuits de fièvre qui sont une excuse à la délicatesse de mon estomac. Mais voici que la question devient épineuse : ou manger du tapir ou ne rien manger. J'ai tellement faim que je me décide à... fumer une cigarette. Ce déjeuner peu substantiel ne me donnera certainement pas d'indigestion.

La faim! combien d'estomacs de névrosés voudraient connaître la faim? Quand j'étais à Paris, je ne sus jamais ce qu'elle pouvait être. A cette heure, je puis enseigner à ceux qui le désireraient un moyen aussi sûr qu'excellent pour arriver à éprouver la sensation de la faim, plutôt désagréable : ils n'ont qu'à voyager dans les régions désertes de l'intérieur du Pará.

Les premiers jours, le premier mois, tout va bien, il y a à manger dans le canot. Mais après? après, c'est le régime de la faim quotidienne. La vie est toute d'aventure, la nourriture est incertaine, aléatoire; il y a deux jours de diète sur trois, le poisson ne mord pas et le gibier fait défaut. Alors on fume et l'on oublie presque tout en suivant les nuages que forme la fumée.

Quelle délicieuse chose qu'une bonne cigarette quand on a bien faim! Mesdames, vous qui pour vous distraire, humez de délicieuses cigarettes de *barbe du sultan*, vous qui du bout de vos jolies lèvres envoyez si gracieusement des spirales de fumée d'un bleu si suave que votre gaie rêverie s'éternise, vous êtes loin de supposer que de pauvres voyageurs fument de très mauvaises cigarettes pour oublier la faim et que bien que bleue la fumée leur fait voir l'existence tout en noir.

*Cachoeira do Jacaré.* — Trois forts travessões qui nous obligent à décharger entièrement le canot; le transport des bagages se fait sur un pédral au milieu de la rivière, le canot passe, rive gauche, dans un petit canal accosté à la rive.

Des collines bordent les deux rives, une colline un peu plus forte qu'on peut prendre pour une petite montagne semble en amont fermer la rivière.

Un fort banc de rochers, tenant toute la largeur du cours d'eau, lui fait faire un saut d'environ 8 mètres de profondeur. Les bagages sont passés et nous allons camper, rive gauche, en amont du saut, laissant le canot en aval, demain on le passera.

8 *juin.* — Le lendemain, en effet, dès le matin, on hisse le canot par-dessus

le saut. Pauvre canot! le voilà de nouveau comme une écumoire, il faut le calfater et le brayer à neuf.

Pendant que Chico et Estève sont en train de réparer le canot, je vais avec José couper des ananas. Derrière notre campement, il y en a un véritable champ. Ce sont de petits ananas sauvages, gros comme des œufs de poules,



Cachoeira do Severino.

acides et remplis de piquants. Néanmoins, je les trouve excellents et j'en veux faire une provision.

Je suis en train de faire ma cueillette. Au milieu de mon occupation, je vois arriver Chico tout essoufflé; il vient m'avertir qu'il y a des gens, en aval, dans les travessões d'amont de la Pacienciá, que certainement ils viennent pour nous.

Des gens, du monde dans un canot! Qu'est-ce que cela veut dire? Les hommes que j'ai laissés, en bas, étaient bien trop malades pour avoir pu se mettre en voyage aussi vite. Ce ne sont pas des miens, ce ne sont pas des

Indiens, car il paraît qu'ils ont des chemises blanches, qui est-ce donc? Me voilà tout émotionnée.

C'est que le sort a toujours été dur pour moi, et la succession d'amères épreuves dont le destin m'a gratifiée a rendu mon âme trop facile à émouvoir. Je redoute toujours un changement, car un changement ne peut être qu'une



Roche Armazem.

nouvelle douleur. Ces gens qui viennent m'apportent nécessairement une autre déception.

Je vais jusqu'à la rive. Il y a eu erreur. Chico s'est trompé. Après vérification, nous constatons que ce ne sont que des pierres, sur lesquelles les rayons du soleil levant se reflètent.

Et voilà! Ce ne sont que des pierres. Elles ont ému des gens que le tigre n'effraye pas, pendant un instant, elles ont causé de l'agitation à mon âme trop éprouvée.

Une petite montagne oblige la rivière à prendre une direction nord-sud,

mais, aussitôt la montagne contournée, nous allons dans la même direction ouest-est.

Nous passons deux travessões assez forts pour mériter le nom de cachoeiras. Mes matelots, n'étant pas forcés de décharger le canot ni de le transporter par terre, qualifient dédaigneusement cette cachoeira du nom de travessões. Le canal est accosté au pédral de la rive gauche.

Nous pénétrons dans un étroit canal où s'écoule toute l'eau du Cuminá. Un grand pédral est à droite, un autre grand pédral est à gauche; plus avant, nous nous heurtons à une violence du courant, comme nous n'en avions pas encore rencontré dans cette rivière. Nous sommes obligés de mettre deux cordes supplémentaires, notre *Joaninha* avance lentement avec deux cordes à la proue et une à la poupe. Les cordes sont tellement tirées que leur grosseur diminue de moitié; heureusement que ce sont des cordes neuves, c'est leur premier voyage. Nous arrivons à vaincre ce courant, il nous fait mal augurer de la terrible cachoeira qui est en amont.

*Cachoeira Resplendor.* De petites îles à contours indécis, des pédrals, une grande île montagneuse faisant tout d'abord croire à une bifurcation de la rivière, et de grandes chutes de tous les côtés. Là, c'est un filet d'eau au milieu des pierres, plus loin, c'est une masse énorme, faisant un bruit semblable à celui du tonnerre. Cela est beau, très beau, d'une majesté impossible à rendre, mais comment allons-nous passer?

Je commence par faire transporter les bagages en amont de la cachoeira, jusqu'à la grande plage qui termine la grande île montagneuse. Le déchargement se fait par le pédral accosté à l'île rive gauche. Malgré toute leur bonne volonté, mes matelots ne peuvent terminer le transport, la nuit les surprend. Ils n'en peuvent plus, ils sont épuisés, et cela se comprend : ils ont marché toute l'après-midi sur des pierres qui leur brûlent les pieds, avec un dur soleil sur la tête et par une température asphyxiante; je crains à chaque instant de les voir tomber de fatigue.

Arrivés au campement, ils ne veulent point manger. Estève a la fièvre et la jambe droite très enflée, José a aussi la fièvre, Chico se laisse tomber dans son hamac, sans songer à changer ses vêtements de travail, qui sont mouillés, pour ses vêtements de nuit, qui sont secs. Il me faut le réveiller et le faire changer,

car, dormir avec des vêtements mouillés, c'est la fièvre pour le lendemain.

Guilhermo est frais et souriant; avec son mauvais rire, il est là, se moquant des autres. Il tombe mal, mes hommes, malades, ne sont point disposés à supporter ses quolibets.

Estève se fâche, et j'apprends ainsi que Guilhermo travaille avec une excessive mollesse. Si, devant moi, il a l'air de coopérer à l'œuvre commune, par derrière, à chaque instant, il répète à mes gens qu'ils sont bien insensés de tant travailler, qu'il vaut bien mieux prendre moins de peine, aller plus doucement, qu'ainsi je me dégoûterai du voyage, que, d'ailleurs, ils auront quand même la même somme.

Il leur reproche leur obéissance, leur disant qu'ils sont traités comme des esclaves.

Guilhermo, apprends-je encore, vole du sucre tous les jours, pour se faire des chibés[1]. Il se dit que, quand il n'y aura plus de vivres, il faudra bien retourner. C'est véritablement un vilain bonhomme, un triste individu, que cet être-là. Hypocrite, fourbe, menteur, voleur, il a tous les traits caractéristiques auxquels se reconnaît un vrai fils de Mucambeiro, il a tous les vices que doit posséder le descendant de ces lâches traîtres.

Je lui parle sévèrement, mais seulement pour la forme. Je sais depuis longtemps que ces Mucambeiros sont rebelles à toute éducation, à toute amélioration.

L'âme de ces hommes, depuis leur naissance élevés dans la fourberie, est mauvaise pour toujours. Leurs instincts et leurs intérêts sont leurs seuls guides; ils n'ont aucune idée de la morale universelle qui élève l'homme. Intellectuellement et moralement, ils ne peuvent être nos égaux, je ne l'ignore point, et, bien que souffrant de leurs vices, j'éprouve une réelle satisfaction d'amour-propre en pensant que je leur suis supérieure et en songeant à ce qui me fait cette supériorité.

Pendant la nuit, un violent orage nous bouleverse : tonnerre, grand vent, pluie battante, l'ouragan est au complet. Notre tente est presque renversée, tout est inondé d'eau, hamac et moustiquaires.

1. *Chibe*, farine de manioc délayée avec de l'eau.

Estève était en sueur, nous avons mis sur lui tout ce que nous avions de couvertes; heureusement qu'il n'a pas été atteint par la pluie. Que ferais-je en ce moment, d'un matelot souffrant d'une pneumonie dont la guérison exigerait des soins qui entraveraient nos projets? Mais, les autres et moi, nous grelottons jusqu'au matin; ce n'est qu'un accident de nos voyages d'exploration.

9 *juin*. — Après avoir examiné successivement le canal rive droite et le canal



La Rampa.

rive gauche, nous nous décidons à prendre le premier. Pourquoi? Ce serait bien difficile à dire, les sauts étant aussi mauvais et aussi nombreux d'un côté que de l'autre. Les six sauts de la cachoeira nous mettent dans l'obligation de passer le canot quatre fois au sec, au-dessus du pédral, sur la rive droite du canal; il y en a pour toute la journée.

Je vais voir et photographier le *Resplendor*. Mes épreuves ressemblent à trois dessins indiens paraissant vouloir représenter des têtes ornées de l'acangatara. L'acangatara est la coiffure de plumes que les Indiens revêtent dans leurs fêtes.

Je suis complètement seule sur cette plage déserte, depuis le matin jusqu'au soir. Oh! la belle journée! Que la solitude est agréable! J'y aspire avec force, et je trouve délicieux les instants que je passe ainsi. Ne plus entendre causer, ne pas être forcée de converser avec mes gens, qui peuvent travailler sans moi! Les anachorètes n'étaient-ils pas de grands épicuriens en allant dans le désert



La Rampa.

pour jouir plus complètement de la solitude, pour avoir un peu de ce bonheur qu'on ne peut trouver qu'en soi-même.

En disant que je suis seule, je me trompe, car j'ai l'agréable compagnie d'un couple d'oiseaux-mouches. Ces oiseaux sont si beaux qu'on ne se lasse point de les admirer. Leurs mouvements sont prompts et gracieux. Ils se rendent avec la rapidité de l'éclair à la fleur qu'ils veulent atteindre, et ils ne forment plus avec elle qu'un corps aussi délicat qu'harmonieux, qui ne révèle leur présence que par un imperceptible battement d'ailes. A peine si je les distingue après leurs divers changements de direction, mon œil ne les reconnait qu'aux éclats

métalliques lancés par leur plumage multicolore. Il n'y a que les métaux et les pierres précieuses qu'on puisse comparer aux reflets brillants de ces jolis petits êtres.

A 5 heures, *Joaninha* est en amont de la cachoeira Resplendor. La coque de mon pauvre canot semble avoir été passée à la râpe, et, de nouveau, il faut calfater et brayer.

10 *juin*. — Nous doublons la pointe de terre ferme qui se trouve en amont de la plage do Resplendor et nous voyons dans le lointain de belles raies lumineuses d'un blanc argenté paraissant descendre du ciel bleu. Mes gens, peu esthétiques, qui d'habitude n'apprécient pas les beautés de la nature, font une exclamation admirative. Cette chose qui nous paraît si belle a nom Cachoeira Grande et sera la plus ennuyeuse à franchir de toutes les cachoieras que nous aurons rencontrées dans ce voyage.

*Cachoeira Grande*. Cette cataracte n'a pas moins de vingt et un travessões principaux avec beaucoup de rapides. L'un de ces travessões est un saut d'une dizaine de mètres de hauteur.

Les quatre premiers d'entre eux sont passés à la corde et nous allons accoster au pédral qui se trouve au centre de la rivière : c'est le meilleur chemin pour transporter les bagages.

Chico et José commencent à décharger le canot. Pendant ce temps, je vais avec Estève et Guilhermo à la découverte d'un chemin. Nous traversons la grande île qui est en face du pédral. Cette île est une région bien curieuse avec des pierres hautes de dix à douze mètres et une grande quantité de trous, puis enfin des puits de sept à huit mètres de fond s'enfonçant sous l'île en galeries. Il y a quelquefois communication entre divers puits, d'autres fois le puits est traversé par un filet d'eau.

Il nous faut veiller sur nos pas, car pour un moment d'inattention ou de simple maladresse nous risquons de revenir infirmes au campement. Souvent en passant au-dessus d'un de ces puits nous entendons un grognement sourd que nous connaissons bien : nous avons réveillé un sucurijú[1] et nous allons vite plus loin pour ne pas troubler davantage le sommeil d'une bête de dimen-

1. *Sucurijú*, boa du Brésil.

sions ordinairement respectables. Il faut grimper, escalader d'énormes pierres ; puis, quand nous arrivons en haut de ces pierres, nous nous laissons glisser, moyen rapide mais peu moelleux de descendre un escarpement.

Après une heure et demie de cet exercice, je charge mes hommes d'aller à la découverte et je les attends au fond d'une clairière.

Je suis depuis une heure étendue sur les pierres attendant tranquillement leur retour lorsque soudain j'entends des cris, des appels éperdus.

C'est que depuis un moment mes deux matelots partis à la découverte me croient dévorée par un tigre dont ils ont relevé les traces; ils ont sans résultat exploré plusieurs clairières. Ne m'y trouvant pas ils se sont déjà vu à Fernando de Noronha[1]. Hélas ! la peur seule d'un châtiment est donc ma sauvegarde pendant ce voyage.

Ils ont découvert un chemin où il n'y aura à passer le canot par terre qu'une seule fois. C'est dans le canal rive gauche entre la terre ferme et l'île des sucurijús.

Nous retournons pour déjeuner au pédral où sont restés Chico et José. Nous prenons notre repas très vite et ensuite nous nous dirigeons dans ce canal rive gauche. Je vais avec mes gens, ainsi le travail se fera plus prestement et surtout Guilhermo le paresseux travaillera.

Le meilleur chemin est fort mauvais. Le canot, bien que vide ne franchit les travessões qu'avec beaucoup de difficultés et une somme énorme de travail.

Les cinquième, sixième, septième, huitième et neuvième travessões sont parcourus à la corde. Pendant que nous passons le septième travessão arrive une forte pluie qui ne tombe que pendant dix minutes et rafraîchit à peine l'atmosphère. Cette pluie laisse sur le canal où nous sommes une buée chaude, un véritable nuage épais, compact, que les rayons du soleil dissipent. Le nuage s'élève en colonnes de vapeur et disparaît aussi vite qu'il s'était formé.

Le dixième travessão n'étant qu'un saut, *Joaninha* passe sur les pierres par la rive gauche. Nous montons encore le onzième et le douzième travessão et nous voilà en amont du pédral par où les bagages ont été transportés. Il est presque nuit, nous nous arrêtons dans une petite île rocheuse au milieu de ce pédral.

1. *Fernando de Noronha*, bagne du Brésil.

11 *juin.* — Nous avons employé toute la matinée à franchir les treizième, quatorzième et quinzième travessões, ce sont encore des sauts. Dans la soirée nous en finissons avec la cachoeira Grande. Le canal est rive gauche entre un pédral et quatre petites îles accostées. Nous campons et nous calfatons le canot à la bouche de l'igarapé des Roucouyennes[1].

Nous en avons fini, paraît-il, avec les Cachoeiras du Cuminá. Nous ne



Cactus.

trouverons plus que quelques rapides ou de très petits travessões.

Ma dernière paire de caoutchoucs est restée dans la cachoeira Grande, tellement usés qu'ils ne tenaient plus à mes pieds. Aussi, en ce moment, je me transforme en cordonnier. Je savais bien qu'en exploration il fallait savoir se suffire à soi-même, s'apprendre et s'attendre à faire un peu de tout, mais se fabriquer des chaussures est plus difficile qu'on ne se l'imagine. J'arrive à confectionner de bonnes semelles avec de la corde, le dessus du pied est recouvert avec un

1. Igarapé des Roucouyennes, voir Chapitre VIII, pages 111 et suivantes.

morceau de toile à voile. Cela n'est point élégant mais peut me servir, c'est le principal.

Bien que j'en sois à ma huitième année d'exploration, je ne suis point tout-à-fait revenu aux âges primitifs, je souffre énormément de vivre sans confort. Que dis-je? Sans confort? Mais je manque absolument des choses les plus indispensables.

Aussi, lorsqu'après avoir été privé de tout pendant six mois, l'explorateur



Cachoeira do Torino, rive droite.

revient à la vie civilisée, retourne là où chacun jouit des bienfaits de la société, une folie de bien-être s'empare de lui, il voudrait user et abuser de tout en même temps. Son estomac fatigué, anémié par les privations, se détraque complètement sous l'effort qu'il réalise pour digérer tout ce qu'étourdiment il absorbe.

La bouche de l'igarapé des Roneouyennes est très poissonneuse. Nous avons dix gros surubims, ce qui fait environ vingt-cinq kilogrammes de poisson. Mes gens en profitent pour faire bombance pendant une partie de la nuit.

Dans les déserts, la vie est alternativement faite d'abondance et de disette. Les poissons sont plus régulièrement cantonnés qu'on ne le croit généralement. Aucun animal n'aime à vivre isolé : poisson, gibier, bêtes de toutes sortes, se réunissent en certains points que d'instinct ils trouvent plus agréables

ou plus propices à leur subsistance. Aussi la nature est-elle là fort peuplée, plus loin absolument déserte. Alors l'être humain en certains lieux trouve tout en abondance : le poisson mord, le gibier pullule, les végétaux mêmes poussent à l'infini ; tandis qu'en maints endroits tout lui fait défaut.

Les jours de disette nous vivons aux dépens de nous-mêmes ; nous maigrissons tous avec ensemble, sans plaintes. Les jours d'abondance mes matelots absorbent toute la journée : ils mangent en déchargeant le canot, ils mangent en ramant, ils mangent en parlant, et la nuit ils se lèvent pour manger. Mais ce qui est permis à des estomacs habitués dès l'enfance à un pareil régime ne réussit point toujours à un estomac européen.

Je jeûne très bien, je passe facilement trois ou quatre jours à ne prendre qu'un peu de thé. Quand arrive l'abondance mon estomac est intraitable, il refuse de fonctionner, je ne consomme que très peu.

Cette nuit, nous recevons la visite d'un jaguar qui paraît avoir un penchant pour Chico. Il était déjà près du hamac de ce dernier, lorsque Guilhermo, qui était réveillé, a donné le signal d'alarme. Le tigre est loin que nous nous frottons encore les yeux.

12 *juin*. — En amont de l'igarapé des Roucouyennes, le Cuminá prend la direction nord-nord-ouest. Une île rocheuse avec une grande quantité de pierres dans le lit de la rivière, deux petits travessões ennuyeux sans être dangereux, absence complète de canal, voilà ce que l'horizon nous offre pour l'instant.

Mes matelots sont joyeux sur les eaux calmes, joyeux de n'avoir plus de cachoeiras à passer, joyeux d'avoir une belle rivière large, joyeux surtout d'avoir bien mangé toute la nuit et d'avoir encore du poisson pour toute la journée. Et ils vont tête nue, torse nu, pieds nus dans la grande clarté du soleil sans aucun souci. Ils chantent des chansons très gaies sur des airs tristes, de très mélancoliques sur un ton d'allégresse, et ils sont heureux !

Quant à moi, je vais tristement dans la lumière blanche du ciel bleu, mon esprit inquiet souffre d'un mal sans remède, et, quand viendra l'heure dernière que mon âme ne repoussera pas, elle me sera plus agréable que la tendre clarté du matin qui m'était si doux sous mon beau ciel de France.

Mais il s'agit bien ici des rêves de mon imagination. J'ai autre chose à

faire que de la littérature ou du sentiment. Je suis ici pour tracer un levé exact et aussi complet que possible du Rio Cuminá, sous-affluent de l'Amazone. Coupons bien vite les ailes à la *folle du logis,* et mesurons des angles, prenons des altitudes, voyons longitudes et latitudes, maxima et minima de la température, largeur de la rivière. Précisément, voici une belle plage que le Créateur a placée là tout exprès pour que je puisse y faire mesurer une base.

Nous allons à la perche d'une allure vraiment surprenante. Guilhermo prétend que nous avons la marche d'un vapeur. Il serait à désirer pour mon voyage que l'abondance régnât tous les jours dans mon entourage. Il est vrai que mes hommes s'y habitueraient, et l'habitude gâte tout, surtout quand il s'agit de bonnes choses susceptibles, à la longue, d'amollir ceux qui en usent journellement.

En aval du terminus du sentier des Indiens Piánocotós est une grande île dont le canal rive gauche est complètement obstrué par le sable. Certainement l'eau passe là l'hiver, mais en ce moment la plage est à peine humide.

Je fais accoster rive droite pour voir le chemin des Indiens. Ce chemin est un sentier de chasse à peine tracé. Les naturels peuvent seuls s'y reconnaître et le suivre sans s'égarer.

A l'entrée du sentier, il y a trois *barracas* : une toute neuve dont les feuilles doivent avoir été coupées depuis peu de jours ; l'autre est de l'année dernière et la troisième est en construction, les montants sont placés, mais les feuilles de la toiture manquent.

Sous la *barraca* neuve, nous trouvons un arc, des flèches, du tapioca, de la cassave, un panier contenant des colliers de perles bleues et des boutons de porcelaines blancs et rouges, une tangue de femme, des graines sèches de la forêt, du fil de coton bien filé, un fuseau à filer, du roucou en graines, dans une petite calebasse du roucou préparé, une grande calebasse avec de l'eau, une marmite renversée au-dessus d'un foyer. Deux foyers, donc deux familles.

Les Indiens étaient ici hier ou avant-hier et ils reviendront bientôt puisqu'ils ont laissé des provisions. Je laisse des hameçons au-dessus de l'arc et des flèches, et des perles au-dessus du panier.

Au port, je compte sept pirogues faites avec l'écorce du jutahy. Elles sont cassées et hors d'usage, pas une n'est en état de naviguer. Les Indiens sont donc partis en amont avec une pirogue en état de les transporter, sans cela ils seraient à même d'en faire une et les femmes seraient ici à la *barraca* ou il y aurait au port une pirogue en état de remonter la rivière.

Nous poursuivons, mais il n'y a plus de rire ni de chansons. Mes matelots ne parlent que d'Indiens féroces qui vont nous flécher et ils ne sont point rassurés. J'ai l'air d'être très absorbée par mon travail et de ne pas les entendre.

Le soir, nous nous arrêtons à une belle plage où il y a de très jolis araças d'une assez belle venue. Je me promène un peu, je prends une tasse de thé et je me mets à révéler mes clichés. N'ayant que trois châssis à ma disposition, je dois faire ce travail assez souvent.

Six clichés à réveler pour un photographe bien installé dans sa chambre noire, cela n'est rien à faire. Mais en voyage, assise sur le sable de la plage, avec de l'eau tiède que je n'ai pas eu le temps de filtrer, une lanterne qui n'éclaire pas, pour chambre noire un morceau d'etoffe sous lequel j'étouffe et que le vent soulève de temps en temps, il faut véritablement me faire violence à moi-même pour ne pas dans un moment d'humeur jeter le tout à la rivière.

13 *juin*. — Cette nuit mes gens ont peu pour ne pas dire point dormi. Chacun s'est occupé à ouvrir son Winchester, à en nettoyer soigneusement chaque pièce à le charger jusqu'à la bouche. Pendant ce travail, ils causent à voix basse, ils parlent des Indiens. Guilhermo qui est de beaucoup le plus vieux est loin d'être le plus raisonnable de ma troupe : il est en train de la démoraliser.

« C'est certain, dit-il à ses compagnons, que les Indiens nous enverront des flèches empoisonnées. La « Blanche[1] » ne connaît pas le danger, c'est pourquoi elle va toujours de l'avant; mais il est bien sûr que personne ne reviendra de cette expédition. Il est préférable d'avertir Madame, il faut

1. La « Blanche » *a branca*, est le nom le plus flatteur que les gens de l'intérieur trouvent à nous donner. Quand ils vous disent « minha branca ». c'est qu'ils veulent. ou s'excuser d'une faute ou mettre votre génerosité à contribution.

qu'elle retourne si elle ne veut pas mourir et nous entraîner avec elle dans sa perte. »

Ce n'est point mal pensé de la part d'un individu qui ne songe qu'à interrompre, qu'à empêcher de finir un voyage qui l'ennuie. Le lendemain matin j'attends tranquillement que l'un d'eux ose me communiquer l'avertissement de Guilhermo. J'ai la ferme résolution de débarquer



Cachoeira da Paciencia, les trois premières chutes.

immédiatement celui qui me parlera de retour. Tous sont restés silencieux.

Nous partons de très bonne heure, à 5 heures et demie. A 8 heures, nous arrivons au confluent du Parú et du Murapi, les deux affluents principaux du Cuminá.

Il est curieux de constater la facilité avec laquelle on décourage des hommes sans volonté ni énergie. Mes pauvres matelots jettent des regards effarés sur les deux rives, le canot est toujours tenu au milieu de la rivière. S'il nous arrivait une flèche en ce moment, ils plongeraient à la hâte,

ils me laisseraient seule, ils abandonneraient tout, ils oublieraient la chose principale, c'est qu'un de nos rifles vaut mieux que toutes les flèches des Indiens.

On ne peut raisonner la crainte mêlée de superstition. Les premiers hommes s'effrayaient des sorciers, de choses desquelles nous rions aujourd'hui. — Des matelots, munis d'armes précises dont un seul coup mettrait des centaines d'Indiens en fuite, ont peur de flèches peut-être inoffensives, à coup sûr bien inférieures si on les compare à nos balles.

D'ailleurs, que m'importent les flèches des Indiens, seraient-elles empoisonnées? La mort n'est rien de bien terrible. Elle est plutôt un repos bienfaisant après une vie agitée et malheureuse. Je comprends à cette heure de ma triste existence le « *dulce refrigerium* » dont parlent les marbres funèbres des premiers chrétiens à Rome.

# CHAPITRE VI

Rio Parú, montée, descente. — Pêche infructueuse. — Timbo. — Préparatifs contre les Indiens. — Igarapé Imararà. — Campement indien. — Femmes indiennes. — Inventaire. — Inutile attente. — La maloca. — Tapéra Espirito Santo. — Cachoeira do Campo grande. — Les campos. — Igarapé S. Antonio. — Peau de sucurijú. — Effet produit par le campo. — Cachoeira do Chico. — Morro do Tocantins. — Souvenirs laissés. — Un grand igarapé. — Tapir au bain. — Tous malades. — Guilhermo et ses gémissements. — Exercice de patience. — Jaguar. — Cachoeira da Ouça. — Je laisse Chico et Guilhermo. — En amont avec deux matelots. — Toujours pas de gibier. — La faim. — Une capionara. — Estève blessé. — Retour au campement de Chico. — Tristesse du retour. — Le pétrole est fini. Chez les Indiens. — Bonne chasse et bonne rivière.

A environ un kilomètre avant la confluence du Parú et du Murapi que nous allons monter et descendre l'un après l'autre pour reprendre ensuite le Cuminá, l'eau de la rivière est noire rive droite et blanche rive gauche, mais d'un blanc sale, d'une couleur suspecte qui ne me dit rien de bon. Ce bras de gauche pourrait bien être une rivière à *sezões*[1].

Le Rio Parú, à son embouchure, mesure 111 mètres, il ressemble plutôt à un ruisseau qu'à une grande rivière. Tout de suite, en amont, il court vivement, mais il n'a pas de fond; nous passons avec peine notre petit canot au milieu des pierres. Parmi ces pierres deux ont des dessins indiens[2].

Un petit travessão, que nous franchissons à la perche, est suivi d'une cachoeira, il nous faut alléger le canot et continuer à la corde.

Guilhermo veut faire des baptêmes à son idée et il est très offusqué que je n'écrive pas aussitôt les renseignements précieux qu'il daigne me donner. Nous dépassons un amas de petits cailloux emergés sur une longueur et sur une largeur de 3 mètres, au milieu est un génipa étiolé.

1. *Sezões*, fièvres intermittentes.

2. Voir la planche de pictographie.

« Cette île, me dit Guilhermo, s'appelle l'*Ilha Redonda*. Madame n'écrit pas le nom de cette île? » Sur un non très sec, il regarde les autres, il prend un air très vexé et il a l'air d'insinuer que « vraiment Madame ne fait pas bien son travail. »

Nous nous arrêtons à une petite plage, à un coude de la rivière, mais c'est en vain que chacun pêche. Point de poisson, pas une seule piranha. Nous



Cachoeira do Jacaré.

avons bientôt l'explication de cette pénurie; un peu en amont, à un campement d'Indiens, nous voyons du timbo[1] prêt à être jeté à l'eau. Les Indiens enivrent le poisson du Parú avec du timbo, et nous buvons de cette eau!

La rivière est un peu plus large qu'à l'embouchure, elle a de 150 à 200 mètres. Quelques collines apparaissent sur la rive droite, depuis le confluent le pays est sans relief.

1. *Timbo*, plante vénéneuse dont on se sert pour tuer le poisson, au besoin pour empoisonner les gens.

Nous campons rive gauche, en terre ferme, à la terreur de mon entourage qui préférerait demeurer dans une petite île où nous reposerions très mal, mais où les Indiens ne pourraient nous surprendre.

Guilhermo devient tout à fait insupportable. Si je le débarquais?

14 *juin*. — Il paraît que c'est aujourd'hui que nous allons voir la maloca[1], rencontrer ces terribles Indiens. Mes hommes sont un peu rassurés parce que



Joaninha va par terre.

les rifles sont chargés; les couteaux-poignards et les sabres d'abatis, très bien aiguisés, coupent comme des rasoirs.

Ces préparatifs ne me conviennent guère, il est rare qu'ils n'occasionnent des accidents. Le civilisé peureux a son fusil, l'Indien effrayé a son arc et ses flèches empoisonnées; les voilà tout à coup en présence, ils se regardent, s'observent avec défiance; un mouvement insignifiant, un geste mal interprété suffisent pour faire, d'un côté, partir la flèche, de l'autre, riposter avec du

1. *Maloca*, maison indienne.

plomb. Et une tribu bonne et tranquille avant la visite des civilisés devient *braba* et hostile.

Je veux bien que mes matelots soient prêts à se défendre au besoin, mais je leur recommande expressément de ne se servir de leurs armes qu'à la dernière extrémité, de ne tirer que si j'en donne le signal.

Ils ne peuvent cacher l'ennui que leur cause mon ordre. Pour me faire changer d'avis ils essayent de m'impressionner. Ils me répètent leur éternelle phrase : « *Indio não é gente é bicho do matto.* » — L'Indien ce n'est pas un homme, c'est un animal du bois. — A quoi je réponds qu'eux sont des brutes, il n'y a point à en douter, tandis que les Indiens sont meilleurs et leur sont supérieurs au point de vue moral comme au point de vue intellectuel.

Ils sentent que je vais me fâcher et ils s'empressent de me promettre qu'ils feront comme je le désire.

Nous laissons rive gauche les deux bouches de l'igarapé Imarará, distantes l'une de l'autre d'environ 800 mètres.

A 7 h. 40 m., à un campement indien, rive droite, nous apercevons trois femmes qui s'enfuient dans la forêt. La dernière a un enfant sur les bras et un autre qu'elle traîne par la main.

Leur peau est d'un jaune très clair, leurs cheveux sont coupés comme ceux des hommes sur le front et laissés dans toute leur longueur par derrière. C'est la dernière que j'ai le mieux remarquée, elle n'avait point de tangue et ses deux seins ressemblaient à deux blagues à tabac vides. C'était d'un effet inattendu et tout à fait risible que de voir ces deux mamelles, affolées comme leur propriétaire elle-même, s'élancer dans l'espace, puis revenir battre sur la poitrine pour s'élancer de nouveau.

Je les appelle *tachi* (sœur), je leur offre des perles, des miroirs, mais la peur est trop forte, elles ne m'écoutent pas, elles fuient encore plus vite.

Nous accostons à l'endroit d'où les femmes sont parties. Je rencontre trois *barracas* à peu près neuves, une autre en construction, un énorme boucan, et huit chiens petits et maigres qui aboient désespérément en se tenant toujours à une bonne distance de nous, de vrais chiens d'Indiens.

Sur le boucan : un couata, deux singes rouges, six trahiras, deux couriviatas, deux surubims; en bas du boucan, une marmite de fabrication indienne avec

du poisson qui a été déjà boucané et qui a été bouilli avec du piment : voilà ce qui tombe sous nos yeux. Je fais retirer la marmite afin que le poisson ne brûle pas pendant l'absence des Indiennes.

Sous les *barracas* sont dispersés neuf arcs, vingt-trois flèches, cinq tubes de bambous contenant des pointes de flèches empoisonnées au curare, une tangue très bien faite avec des perles blanches (dans le bas de la tangue une grecque est dessinée en bordure avec des perles bleues), de la cassave enveloppée dans des feuilles de balourous, et une ancienne boîte de conserves en fer-blanc contenant une paire de ciseaux, un peigne de fabrication indienne et un fragment de petit miroir.

Je m'installe dans un hamac, hamac de couleur et d'odeur de roucou et j'attends. Tous, hommes, femmes et enfants, sont cachés dans le bois et nous surveillent. En voyant nos intentions pacifiques peut-être se montreront-ils? Je l'espère.

Je fais préparer le déjeuner et nous déjeunons. Nous attendons encore et personne n'approche. J'avance un peu vers le bois, du côté où je les ai vus s'enfuir; j'appelle, je parle ouayana à haute voix. L'écho seul répond à mes offres tentantes : « *Yépé icé cahourou? icé aroua?* » — Ami, veux-tu des perles, un miroir? — Je ne sais que croire, peut-être ne comprennent-ils pas le ouayana.

Comme sœur Anne, je ne vois rien venir; vers 11 heures, je me décide à partir et je laisse des cadeaux : des perles et des hameçons.

A midi, nous trouvons un abatis à l'extrémité d'une grande direction : c'est la demeure des Indiens Piánocotós. — Je parlerai de ma visite et des mœurs de ces Indiens Piánocotós au chapitre XI, voir pages 151 et suivantes.

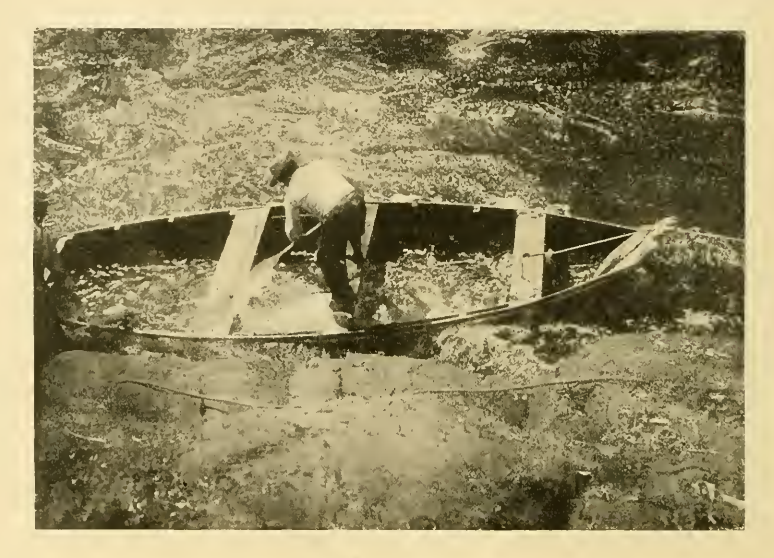
Après avoir fait connaissance avec ces Indiens, nous partons à 3 heures et demie et nous continuons notre route en amont.

Mes gens sont surpris, ils ne me cachent pas l'étonnement qu'ils ont eu en m'entendant parler aux Indiens un langage qu'ils ne connaissent pas. Du moment qu'ils ignorent que je sais quelques langues indiennes, ils concluent que je suis un peu sorcière et leur admiration pour moi se mêle d'une certaine crainte.

Nous campons dans une petite île, en face de la bouche d'un igarapé. Inutile

de dire que ma troupe n'a pas fermé l'œil de la nuit, elle s'attendait à chaque instant à être attaquée par les Indiens.

15 *juin.* — Nous laissons rive gauche la tapéra de *Espirito Santo,* la dernière installation des Mucambeiros en fuite, Guilhermo l'affirme du moins, il reconnaît fort bien l'igarapé qui est en amont, mais je reste incrédule, car, à l'emplacement qu'il me montre, il y a de gros et grands arbres de bois dur. Je vois des acapus dont le bois est incorruptible et un paó d'arco avec de belles fleurs d'un jaune d'or. Le paó d'arco est de la famille des ébénacées. Il y a vingt-cinq ans à peine que les Mucambeiros sont descendus dans ces régions et le paó d'arco ne peut pas en si peu de temps atteindre une grosseur semblable à celle que mon arbre a atteint. Une fois de plus Guilhermo est dans l'erreur.



JOANNINHA naufragé.

Avant le déjeuner, nous voyons des carrascas, rive gauche, puis un *campinho* (petit campo), toujours même rive.

La rivière s'élargit, elle mesure près de 300 mètres et arrive à 400 mètres de largeur à la cachoeira do Campo grande.

Me voilà donc arrivée à ces fameux Campos gerães qui ont déjà motivé trois explorations. Il est vrai que les trois commissions exploratrices ont négligé de faire le levé et ont oublié de fournir un rapport[1].

*Cachoeira do Campo grande.* Elle a trois travessões avec un minimum



Cachoeira Resplendor, dessins indiens.

d'eau. Le canal est rive droite, sur la rive gauche entre l'île et la terre ferme, le canal est à sec, nous passons sans décharger, mais avec beaucoup de travail.

De la cachoeira do Campo grande à l'igarapé S. Antonio, le lit de la rivière a de très grosses pierres à effleurement. Nous cherchons notre chemin en revenant plusieurs fois sur nos pas.

Nous bivouaquons à la bouche de l'igarape S. Antonio. C'est de cet igarape que M. Couto a commencé son sentier qui devait avoir son point terminus à

1. Voir Campos gerães. Chapitre X, pages 141 et suivantes.

Obidos, sur l'Amazone. Guilhermo me dit, qu'à six heures de la bouche de l'igarapé, où nous sommes, en amont, il y a deux bons canots que M. Couto a laissés.

Ce soir, je vais me coucher fâchée avec moi-même. Ne me trouvant pas assez fatiguée par une rude journée de travail au soleil, je viens de passer plus de deux heures pour dépouiller un sucurijú de 2 m. 30 de longueur, je n'ai rien fait qui vaille. Chico me voit dépitée, il m'assure qu'il en tuera un autre encore plus grand. Fort bien, mais quand il en tuera un autre, il n'est peut-être pas bien sûr que j'aie l'idée d'avoir une peau de sucurijú.

16 *juin*. — Nous allons devant nous ayant toujours le campo sur la rive gauche et la forêt sur la rive droite. A cette même rive droite, un peu en amont de l'igarapé de S. Antonio, est une pierre dessinée.

L'effet magique que le campo exerce sur mes gens est incroyable : ils sont joyeux, ils chantent, ils ne pensent plus aux Indiens, et c'est en vain que Guilhermo veut insinuer qu'il est possible qu'il y ait dans le haut des Indiens féroces, personne ne l'écoute.

Guilhermo se plaint depuis deux jours que l'auriculaire de la main droite lui fait grand mal, je crains qu'il n'ait un panaris.

Nous passons une cachoeira avec un seul travessão. Cette cachoeira n'a pas de canal, nous allons où nous pouvons, au milieu de petites îles et de grosses pierres.

*Cachoeira do Chico*. La malchance me poursuit, mais nous verrons bien qui l'emportera ou du destin que j'ai rencontré si souvent contre moi, ou de ma volonté toujours vaillante et tenace.

Dans cette cachoeira, un seul petit canal est praticable, encore est-il obstrué par des branches. Chico va le nettoyer. En voulant couper une branche avec un sabre qui avait été affilé en prévision d'une lutte avec les Indiens, il se fend le second orteil du pied droit. La coupure est proprement faite, le coup de sabre est donné de main de maître. Chico perd du sang en quantité.

Le perchlorure de fer dilué n'arrêtant pas l'hémorragie, je lui mets du perchlorure de fer : le sang est enfin refoulé, mais Chico est à peu près inutilisé. Nous traversons cette petite cachoeira à la corde et nous continuons lentement notre route avec une rame de moins.

Nous avons en ce moment le campo des deux côtés de la rivière, un beau campo avec des berges escarpées tombant à pic, d'une hauteur moyenne de 5 à 6 mètres.

Sur la rive droite, et à une très petite distance de la rive, se trouve le Morro Tocantins qui doit son nom au docteur Tocantins. Ce dernier est monté sur une petite colline de 60 mètres, altitude relevée, et presque entièrement déboisée. Il a gravé ses initiales G. T. sur un petit arbre, souvenir bien éphémère.

C'est une tendance générale de vouloir laisser quelque chose de soi un peu partout où l'on passe. L'homme périssable n'est-il pas outrecuidant quand il trace des empreintes qu'il croit ineffaçables de son court séjour sur la terre.

Ici, dans cette rivière, trois explorateurs ont avant moi visité ces beaux campos. Le Père Nicolino marqua avec un clou la date de son passage au-dessous des dessins indiens de la cachoeira Resplendor, l'eau a complètement effacé cette date de 1876. Le docteur Tocantins a mis ses initiales sur un arbre, l'arbre est bien près de mourir, il n'en a plus que pour quelques années. M. Couto a donné son nom à une île.

Et moi, ne laisserai-je rien? Je pense en mon cœur qu'il vaut mieux me faire petite, demeurer inaperçue. Pour la créature humaine tout passe promptement. Se faire oublier, oublier soi-même est l'idéal de la vie. Il est bon d'oublier la fatigue, le dégoût, la tristesse et l'ennui.

17 *juin*. — Guilhermo s'est plaint toute la nuit. Ce matin, sans m'en demander l'autorisation, il s'abstient de tout travail. Chico gouverne le canot à sa place Tout d'abord, je suis portée à me fâcher. Après réflexion, je trouve un moyen plus pratique : du jour où il ne travaille plus, je ne le paye pas. Il faut toujours prendre les gens par leur côté sensible pour en faire quelque chose.

Nous allons toute la journée dans la chaleur étouffante du soleil, nous laissons de nombreux igarapés sur les deux rives. La rivière coule doucement, serpentant mollement dans une même direction. Elle est étroite, puis s'élargit pour se rétrécir ensuite.

Mon regard se promène, charmé par le brillant paysage de lumière qui se déploie devant moi. De nombreuses espèces de papillons voltigent sur de petites plages ou autour de quelque arbre en fleurs. Je ne sais vraiment ce qui me ravit

le plus ou du brillant ciel bleu ou de l'éclat des fleurs ou des vives couleurs des papillons.

A 1 heure de l'après-midi, nous nous trouvons en face de la rivière partagée en deux bras : celui de la rive gauche est plus large et celui de la rive droite a plus de courant.

Nous entrons dans le bras rive gauche, il est très profond à l'embouchure; les grandes perches de 4 et 5 mètres de longueur ne parviennent pas à en toucher le fond, nous allons à la rame. Nous avons fait à peine un kilomètre que voilà la rivière obstruée par d'énormes pierres avec très peu d'eau. Si nous suivons cette voie, il nous faudra décharger *Joaninha* et la pousser ou la porter sur les pierres pendant plusieurs kilomètres. Et après aurions-nous de l'eau? J'en doute, aussi nous battons prudemment en retraite et nous allons prendre le bras de la rive droite qui a meilleure figure et semble vouloir nous mener plus avant.

Les tapirs d'ici n'ont jamais vu l'homme. En voici un qui est en train de se baigner, il ne se dérange pas à notre approche, il vient même assez près de la poupe du canot pour que Chico puisse lui donner un coup de rame sur la tête. Il est inutile de le tuer, nous ne pourrions l'emporter.

Nous campons sur une petite plage rive droite. Nous sommes tous malades ou en train de le devenir. Chico souffre de son pied blessé, Guilhermo de son panaris. José et Estève brisés par le travail se plaignent, sont courbaturés outre mesure. Moi, de mon côté, je me nourris fort mal depuis plusieurs mois et je suis d'une faiblesse excessive.

Estève et José déploient la tente avec des mouvements lents et fatigués. Je fais l'infirmière, je soigne le pied de Chico et j'essaye de fermer sa blessure toujours ouverte, je perce le doigt de Guilhermo : c'est tout ce que je puis. Je me laisse tomber dans mon hamac en oubliant non seulement de dîner, mais aussi d'allumer mon inséparable cigarette.

Je suis dans mon hamac et je voudrais bien dormir. Cela est impossible avec Guilhermo qui, à côté de moi, gémit sur tous les tons. Quand je suis prête à céder à un sommeil réparateur et mérité, un : « Ah! Jésous! » aigu, me fait sursauter. Chico se plaint également, mais plus discrètement.

18 *juin*. — Je ne pense pas pouvoir travailler tout le jour au soleil. Je me

lève fatiguée, brisée, sans énergie, sans volonté, sans le désir de voyager aujourd'hui. Je voudrais pouvoir rester ici, me reposer et... dormir.

La rivière se continue calme, je la trouve beaucoup trop calme. Je voudrais une grande cachoeira bien ennuyeuse. La difficulté me fouetterait le sang et me ferait oublier Guilhermo. Car Guilhermo est là, toujours à mes côtés, gémissant à haute voix, sa plainte continuelle nous exaspère tous.

Je ne connais pas un exercice plus salutaire pour s'exercer à la patience que



Cachoeira Resplendor, travessão d'amont.

de placer derrière ou devant soi un nègre qui, sur tous les tons bas comme aigus, toute la journée et toute la nuit, crie à vos oreilles des « Ah! Jésous » successifs que le plus dur tympan ne peut supporter.

Cela me fait l'effet du « toujours, jamais » que, dit-on, une voix fait continuellement entendre aux damnés. Ah! Guilhermo! tu ne comprendras jamais la beauté de cette philosophie : « Le silence seul est grand, tout le reste est faiblesse. »

Un igarapé, rive gauche, à peu près de la largeur de la rivière, a un débit d'eau presque nul. C'est tout ce que nous rencontrons l'après-midi.

Sur le soir, nous avons une petite émotion, agréable : un animal traverse la rivière un peu en aval du point où nous sommes. « Une biche! » dit Estève, et vite nous rebroussons chemin, escomptant déjà un excellent rôti pour notre dîner. Oh! déception! le mirage de l'estomac est plus perfide encore que celui des yeux. Plus près de l'animal, notre biche se trouve être un jaguar de belle taille. Cependant la poursuite continue ; ce n'est plus à sa chair que nous en voulons, c'est à sa peau.

Nous accostons à la rive en même temps, à 10 mètres les uns des autres. Estève et José sont à terre aussitôt que le jaguar, mais l'animal fait un bond prodigieux et disparaît sans qu'on puisse lui tirer une balle. Et je rencontrerai encore des gens pour me conter des histoires de jaguar! Le jaguar poursuivant l'homme, se jetant sur lui aussitôt qu'il l'aperçoit!

J'en veux à celui-là, il aurait bien pu me laisser sa peau.

Nous campons en amont de la *cachoeira da Onça*, une cachoeira de deux travessões très secs que nous passons à la corde, le canal est rive gauche.

Je ne tiens plus debout, le sommeil me terrasse et la faim me talonne. Il n'y a rien à manger, je tombe inerte dans mon hamac.

Après quelques heures insuffisantes de sommeil, je suis réveillée brusquement par un « Aya! Jésous! » strident. Cela paraît être le cri d'une personne qu'on assassine. Toute bouleversée, les yeux pleins de sommeil, je me lève précipitamment. C'est Guilhermo qui, ne pouvant fermer l'œil, prétend ne pas laisser dormir les autres. Il a peut-être cru trouver ainsi un nouveau moyen pour suspendre notre voyage. Je ne serais pas étonnée qu'il eût combiné de me rendre tout à fait malade en me privant totalement de sommeil, alors que je suis déjà assez épuisée par le manque presque absolu de nourriture. Et je soigne son doigt quatre et cinq fois par jour!

19 *juin*. — Je fais lever José et je lui commande d'aiguiser mon couteau-poignard et de me faire la pointe en pointe de lancette. Et voilà que cet imbécile de Guilhermo se met à pleurer comme un enfant. Il croit que je veux le saigner et porte déjà la main à son cou. Ce n'est point à sa vie que j'en veux, c'est à son doigt. Je lui ouvre à l'endroit qui le fait le plus souffrir, il ne sort

que du sang, je ne sais plus que faire. Le patient dit que cette saignée l'a soulagé, tant mieux. Je vais me recoucher, en lui disant avec un grand sérieux : « Guilhermo, si demain ce doigt ne va pas mieux, il faudra que je vous le coupe. »

Le 20, à midi, je n'y tiens plus, je suis en colère, je suis enragée, je suis au paroxysme de la fureur, ma patience est à bout, et je dis :

« Chico, accoste. Estève et José, déchargez le canot, vous ne laisserez que les trois sacs où sont nos hamacs, la tente, de la farine pour une dizaine de jours, nos rifles et vos lignes pour pêcher. »

Cet ordre est promptement exécuté. J'abandonne Guilhermo jusqu'à mon retour, par charité je laisse Chico avec lui. Je m'en vais avec José et Estève ; si ces deux-là tombent malades, je continuerai le voyage toute seule.

Un canot à peu près vide, et deux hommes en santé et de volonté, voilà des éléments pour faire un voyage rapide. La figure agacée que j'avais depuis quelques jours est complètement disparue. Elle est restée sans doute avec Guilhermo, mes nerfs sont calmés, mes matelots en paraissent enchantés. *Joaninha* bondit joyeusement et rapidement sous les fortes poussées de mes deux matelots dont l'ardeur ne faiblit pas.

La rivière est plus belle, la lumière plus éclatante, le ciel plus bleu, les rives plus gaies. Mon courage renaît, le dégoût qui m'envahissait sans que je puisse le surmonter est là-bas, en aval, avec Guilhermo.

Nous passons, rive droite. La rive gauche a de nombreuses bouches d'igarapés, la rivière devient de plus en plus étroite. Le campo paraît plus joli encore, aussi bien sur une rive que sur l'autre.

Nous partons de bonne heure et nous campons tard. Tout serait pour le mieux, si nous ne souffrions pas autant de la faim. Je sais bien qu'il faudrait s'arrêter pour chasser, mais nous pouvons perdre un jour ou deux sans certitude de gibier, il est préférable de marcher et de patienter.

Généralement, le soir nous avons un poisson, c'est presque toujours une trahira, encore est-elle maigre, si maigre que nous ne pouvons plus ni voir, ni parler de trahiras. Une fois, nous entendons une bande de pécaris. Mes deux hommes vont dans le bois et... ne rapportent rien.

La faim est un despote tyrannique qui ne fait aucun crédit. Nous décidons

d'essayer de manger de la chair de capiouara. Justement en voici une sur la rive, elle allaite son petit. Je tire, je tue la capiouara, je blesse le petit, Estève le saigne et le dépouille, José va chercher du bois et fait du feu, et voilà ma victime dans la marmite.

Cette marmite sent vraiment bon. Pourquoi faut-il que ce capiouara si jeune soit si mauvais? José s'abstient d'y toucher, il est fixé sur la viande de cet



Cachoeira Grande, canal central.

animal. Estève et moi nous nous servons copieusement et dès la première bouchée nous vomissons. On ne me reprendra plus à user de la poudre et du plomb pour tuer des capiouaras.

José repart et revient avec un iguane. De loin, cette bête inoffensive parait très méchante quand on voit les grandes épines qui couvrent son dos. Notre iguane devait être un bisaïeul dans sa famille. Quand il a bouilli une heure dans la marmite il est aussi dur qu'avant d'aller au feu, je le laisse et je déjeune d'un chibé.

Déjeuner d'un chibé, dîner d'une cigarette m'arrive souvent. Je songe à la vie civilisée, je rêve au confort que je n'ai plus; et, du fond de mon cœur,



Cachoeira Grande. — Un canal.

d'un endroit que je ne connaissais pas avant ce voyage, monte une revolte contre le destin.

En buvant mon chibé, je me rappelle, avec tristesse, un autre déjeuner à Pará, déjeuner où je fus conviée chez un potentat choyé de la fortune. Cet

heureux était de ceux pour lesquels la vie a toujours été bonne. Il trouvait que je mangeais peu et il me dit d'un air convaincu :

« Je comprends, Madame, que vous ne vous habituiez pas à aimer la table, car après vous souffririez beaucoup plus dans vos explorations. »

Il était difficile d'être plus cruellement aimable. Ah! mon amphytrion, chez lequel on déjeune si bien, quel plaisir j'aurais à vous avoir ici huit jours seulement avec moi. Vous y gagneriez énormément, car vous n'auriez plus l'idée de faire des réflexions sarcastiques à de pauvres voyageurs dont vous connaîtriez mieux le sort.

Dans un travessão Estève se blesse au pied gauche, il marche bien difficilement.

Rive gauche est une petite capuera indienne déjà vieille de cinq ou six ans. La rivière est de plus en plus étroite et a peu d'eau, c'est déjà un igarapé.

Rive gauche, encore l'igarapé Senhor João est un peu en amont, rive droite, est celui d'Agua preta. Puis la rivière est petite et sèche, avec des travessões rapprochés et peu d'eau. Nous ne pouvons aller plus loin avec notre canot.

Aujourd'hui, 24 juin, jour de la Saint-Jean. Ce jour d'allégresse, en pays catholique, est aussi un jour de joie pour moi. J'ai donc fait ce voyage, le voilà qui s'avance. Malgré la malchance qui m'a poursuivie, malgré les mauvais souhaits qui m'accompagnaient, malgré les prédictions sinistres, j'ai heureusement terminé ma course. Joie du devoir accompli, joie éphémère déjà partie sur les ailes du vent du campo avec le premier coup de rame du retour, je te salue!

A 2 h. 15, nous sommes de retour à la bouche de l'igarapé d'Agua preta où nous nous arrêtons jusqu'au lendemain. Estève sort trois surubims de l'eau : nous avons de la nourriture pour demain.

25 *juin. Retour.* — Il est 5 heures et demie, nous sommes prêts à partir, une sombre tristesse m'envahit. Il faut donc descendre, retourner stupidement, sans aventure. Ces rivières désertes sont étonnantes de tranquillité. On revient aussi sûrement que de la Madeleine à la Place de la République. C'est desolant!

Je m'attendais à trouver quelque chose d'insolite à la source de cette rivière, je ne savais pas au juste quoi, c'était infini dans ma pensée, mais je désirais un péril quelconque. Par exemple, des Indiens *brabos* auraient été une ren-

contre exquise. Une blanche et deux noirs tombant au milieu d'une tribu d'Indiens féroces avec photographies à l'appui du récit, cela aurait été dramatique, il y aurait eu du charme, mais rien, absolument rien.

Et nous descendons l'igarapé Parú du Rio Cuminá. Mes matelots sont ravis, leur joie se manifeste par de vigoureux coups de rames, des cris, des rires.

Estève me regarde avec ses deux bons yeux fidèles. Il ne comprend pas que je sois triste, puisque j'ai fait mon voyage jusqu'au point où je voulais arriver. Je lui demande pourquoi il est si gai.

« C'est que, dit-il, je suis heureux de retourner où il y aura du monde, je n'aime pas vivre dans ces déserts, et, depuis que nous avons vu cette capuera indienne, je pense à chaque instant voir surgir des Indiens *brabos*. La nuit, José et moi, nous ne dormions que l'un auprès de l'autre, aussi, nous sommes bien contents de revenir. »

Et, pour bien me montrer sa joie, il rame avec plus de force et jette un cri prolongé qu'il module, un cri sauvage à faire mourir de jalousie un Indien de grand bois.

Nous ne nous arrêtons point pour le déjeuner; le poisson ayant été boucané pendant la nuit, nous n'avons pas besoin de faire de feu. Estève et José ont chacun un bol rempli de farine de manioc. A côté, sur le banc du canot, qu'ils n'ont même pas eu la précaution de laver, ils placent du poisson et du sel; ils mangent du meilleur appétit ce mélange de boue, de feuilles sèches, d'insectes et d'aliments divers. Heureux estomacs!

Nous avons vraiment bien marché. Nous arrivons, pour camper, à la *Praia benita*, où nous avions déjà dormi en montant, si bien que les piquets de la tente sont prêts, il y a du bois pour le cuisinier, il ne nous manque que l'indispensable, du poisson ou de la viande. Nous ne pouvons prendre de surubims, bien qu'il y en ait sûrement, puisque Estève en a pêché en cet endroit, il y a trois jours; nous tuons deux jacarés.

26 *juin*. — Nous continuons notre descente avec une bonne allure. Je suis étonnée de voir que ces deux matelots, après tout ce qu'ils viennent d'endurer, puissent encore dépenser tant de forces.

Toute somnolente et bercée par la cadence des rames qui frappent tour à tour le bordage du canot, alanguie par une chaleur ardente, je ne suis pas à même

d'apprécier la belle nature qui se déroule à mes yeux. C'est en vain que j'essaye de réagir, je ne vois les choses qu'imparfaitement.

De petites lianes enlacent de gros arbres, semblables à de minuscules serpents qui les étoufferont. Ces arbres sont en quantité innombrable, il en pousse jusque dans le lit du ruisseau; ils sont entourés de tant de végétations différentes que ces plantes vivaces et fécondes se multiplient à l'infini, s'emparant de la



Cachoieira Grande. — Canal rive droite.

rivière comme du sol, et me font douter que je sois au milieu d'un cours d'eau.

La force de production de la nature est au-dessus de toute supposition, le canot glisse et passe à peine sous les branches qui se croisent et s'entrecroisent. Au loin, la cime touffue et gracieuse des palmiers, se projettant sous les couleurs éclatantes du ciel équatorial, au coucher du soleil, me portent à rêver à tout autre chose qu'aux explorations.

Où êtes-vous, beaux rêves qui, autrefois, me montriez ces forêts vierges

sous un aspect enchanteur, avec des Indiens splendides, un inconnu merveilleux? Tout cela s'est évanoui au souffle de la réalité.

Et après avoir perdu l'espérance, je perds encore les illusions.



Cachoeira Grande, le meilleur chemin.

Nous voici au campement de Chico. D'ici à notre point d'arrêt en amont, nous avons mis cinq jours pour monter et deux pour descendre. A mon arrivée, Chico s'empresse, mais Guilhermo ne vient même pas me saluer, sous le fallacieux prétexte que son doigt lui fait toujours mal. Je lui donne une leçon

de politesse dont il se souviendra. Au moyen âge, on se servait dans les pays civilisés de moyens mnémotechniques pour donner aux enfants la mémoire de certains faits. Guilhermo n'étant pas un être raisonnable, je me sers avec lui de ce même procédé.

Chiquinho a tué une biche pendant mon absence, et, aussitôt qu'il nous a vus, il a mis mon couvert. La nappe et la serviette sont très blanches, il a fait la lessive, et il me sert un cuissot boucané d'une succulence sans égale.

Nous n'avons plus de pétrole, le peu qui nous restait ayant été employé à fabriquer du brai pour le canot. Il va falloir, maintenant, faire du feu toutes les nuits. Nous fabriquons, avec du brai, des chandelles informes dont nous ne nous servirons que dans les grandes occasions.

27 *juin*. — Nous partons par un temps gris, le ciel est bas, le soleil se cache et Guilhermo gémit toujours. Il est assis sur le banc de l'avant, et le vent m'apporte une odeur nauséabonde qui m'incommode tellement que je suis obligée de le faire changer de place. C'est à croire que cet homme est un tout bien homogène, que tout, chez lui, n'est que pourriture, aussi bien son sang mêlé que sa conscience viciée et son intelligence tournée vers le mal.

Dans la clarté du ciel, bien à découvert, sur la plus haute branche du plus grand arbre de la rive, une aigrette, avec un long cou, un long bec, se tenant sur une seule patte, ressemble à une boule de neige suspendue entre le ciel bleu et le vert métallique du feuillage. Elle nous regarde passer dédaigneusement, paraissant avoir conscience d'être une beauté parmi les beautés équatoriales.

Et mon canot docile court, court toujours, laissant derrière lui les montagnes et la forêt, le campo et les plages broussailleuses; il court sans repos, par la chaleur et par la pluie, par le zéphir et par le vent des tempêtes. Je l'aime, mon canot obéissant. Peut-être aurons-nous un sort commun et serons-nous brisés tous les deux avant d'avoir fini notre tâche, avant d'arriver au port!

30 *juin*. — Nous avons dormi en aval de la cachoeira do Campo grande. C'est ici que nous laissons ces beaux campos odoriférants, si gais, si sains, avec leur vent frais ininterrompu. Nous allons voyager de nouveau dans la sombre forêt vierge, sans air, où l'on ne respire que d'âcres odeurs chargées de puanteurs fétides et évoquant l'idée d'un immense charnier plein de corps en décomposition.

Nous déjeunons dans l'île, en amont de la maloca. Aussitôt que les Indiens nous aperçoivent, ils nous appellent, ils nous crient sur tous les tons : *yépé! mamaye!* Ils ne nous laissent pas le temps de finir notre repas. Après avoir pris et embarqué les provisions qu'ils nous ont préparées[1], nous continuons notre voyage en aval, sans nous arrêter à la maloca, où nous ne voulons point camper. Il est bon d'être très loin des Indiens, quand bien même ils sont nos amis, pour conserver leur amitié. Je n'oublie pas cette sage précaution.

Le lendemain, dès le matin, nous voyons trois tapirs et nous en tuons deux. Cette rivière, où je pénétrais avec prévention, m'a procuré deux choses que je n'avais point désirées : l'amitié des Indiens Piánocotós, qui pourront me flécher un de ces jours, et une provision de viande de tapir, qui certainement nous rendra malades.

N'avons-nous pas tort d'avoir des préventions contre les gens ou contre les choses? d'avoir des amitiés ou des haines? Pour avoir une meilleure place au soleil, pourquoi jouer des coudes à en meurtrir le voisin? La vie vaudrait-elle donc la peine d'être vécue?

1. Voir Chapitre XI, pages 151 et suivantes.

# CHAPITRE VII

Rio Murapi, montée, descente. — Largeur. — Pierres dessinées. — Une cachoeira. — Campements indiens. — Nouvelle peur de mon équipage. — Idée ingénieuse de Guilhermo. — Ses mensonges mis au jour. — Mes gens reprennent courage. — Capuera indienne. — Campo sur la rive gauche. — Cachoeira. — Visite pendant un bain. — Un signal. — Igarapé de Campo grande. — Dessins indiens. — Retour de l'igarapé. — Dans le Murapi. — Arrêt. — Colline belvédère. — Retour. — Les Oyaricoulets. — Tristesse. — Manière pratique de voyager. — La rivière sèche rapidement. — João et Martinho. — Mes gens mangent et causent. — Confluent.

2 *juillet*. — Murapi! Ton eau sombre est d'un si beau noir qu'elle assombrit davantage mon âme déjà si triste.

Le Murapi, formateur rive droite du Cuminá, mesure à son embouchure 102 mètres. Je me dispose à le remonter, au grand mécontentement de Guilhermo, qui ne croyait pas, après ses histoires effrayantes d'Indiens *brabos* que je me serais décidée à y naviguer.

De même que le Parú, le Murapi est presque à sec aussitôt en amont du confluent. Rive droite, de grosses pierres avec des dessins indiens[1].

Les rives sont basses et marécageuses : il y a toujours un marais sur une rive ou sur l'autre; la végétation, rabougrie, est la même que celle du Cuminá, de l'igarapé des Roucouyennes à la bifurcation.

Une cachoeira, au milieu d'un pédral, nous oblige à décharger complètement le canot et à le passer à vide.

Rive droite, en amont de la cachoeira, nous voyons un campement indien déjà vieux d'au moins deux ans. Toujours même rive, dans un petit igarapé, se trouvent des barracas neuves et un grand boucan avec des traces d'un passage récent. Voilà de nouveau mes matelots effrayés.

1. Voir la planche de pictographie.

Ils ne chantent plus, ils ne courent plus, leurs yeux fouillent le rivage avec inquiétude, on dirait des bêtes traquées, ils rament mollement, sans bruit, cela parce que Guilhermo leur a farci l'esprit d'histoires d'Indiens féroces.

Au déjeuner, nous nous arrêtons à un campement indien où il y a six barracas et un boucan recouvert avec des feuilles du palmier inajá. Mes gens mangent vite, pour partir d'un endroit qu'ils jugent périlleux; ils parlent bas, ils se con-



Cachoeira Grande, un travessão.

sultent avec une inquiétude visible, ils ne peuvent dissimuler leur agitation et Estève vient de mon côté. Je devine qu'il va me prier de retourner. Il m'est désagréable que ce soit lui qui se soit chargé de la commission, j'aurais préféré en débarquer un autre, Guilhermo, par exemple. Estève est un bon garçon, qui mieux est, un bon matelot. Il est devant moi, me regarde, puis regarde successivement ses camarades, ses pieds, ses mains, le ciel bleu, les barracas indiennes, enfin, fébrilement, il se décide :

« Je supplie Madame de ne point se fâcher de ce que je vais lui dire, mais

Guilhermo nous a fait remarquer que le canot, presque hors d'usage, pourrait bien nous laisser en route. Comment alors ferons-nous pour descendre, nous sommes si loin! Madame, est-il bien vrai que le canot n'en peut plus?

— Estève, si notre canot se brise, il y a beaucoup d'arbres dans la forêt, nous ferons une uba[1]. »

Les histoires d'Indiens *brabos* ne m'ayant pas intimidée, Guilhermo essaye un autre moyen. Je le devine et je veux le prévenir. Ses ruses ont besoin d'être déjouées. Si ses contes fantastiques ne m'apeurent pas, ils induisent facilement en erreur et effrayent beaucoup mes hommes qui sont d'esprit faible. Il faut aviser.

Tout doucement, sans avoir l'air de prendre de renseignements, je m'approche de Guilhermo et je l'interroge.

« Dites-moi, Guilhermo, avez-vous déjà remonté cette rivière Murapi? ou bien quelqu'un de vos parents l'aura-t-il visitée?

— Non, Madame; celui qui a le plus voyagé de nous tous est mon oncle Santa-Anna, mais il n'a été que dans le Parú, tous les autres ne sont pas allés plus loin que la Poanna. Moi, j'ai remonté deux fois le Parú.

— Alors, comment pouvez-vous savoir qu'il y a des Indiens *brabos* dans le Murapi?

— Je le sais, Madame, les Indiens Piánocotós me l'ont dit.

— Ah! vraiment! Mais comment les Indiens ont-ils pu vous tenir pareil propos? Vous ne parlez pas un mot de leur dialecte, eux, de leur côté, ne comprennent pas le portugais. Votre mensonge est insoutenable, vous voulez voir si mes gens auront peur. »

Et me tournant vers ces derniers j'ajoute : « Est-ce que par hasard vous seriez effrayés? »

J'étais sûre de l'effet que produirait mon interrogation. Chacun veut avoir plus de courage que son compagnon. Maintenant ce sont des vaillants, en paroles. Cependant, ce courage factice ne me dit rien qui vaille. Si nous faisions une fâcheuse rencontre, je sais qu'il ne faudrait compter que sur moi. Quoi qu'il en soit, je songe sans amertume à tout le mal qu'aurait pu me faire

1. *Uba*, pirogue indienne.

ce digne fils de Mucambeiro, si je m'étais laissé émouvoir par la duplicité de ce mulâtre encore plus lâche que misérable.

La rivière se continue avec des largeurs de 100 à 150 mètres allant quelquefois jusqu'à 200 mètres. Trois petits rapides, passés à la corde, sont suivis en amont d'un igarapé assez grand avec un fort débit d'eau. Les campements indiens sont de plus en plus fréquents. Rive droite est une capuera indienne. Nous accostons pour voir si nous ne trouverons pas des patates ou des bananes, il n'y a que des bananiers sauvages et un seul cajueiro qui n'a point de cajús. Mes matelots ne mettent pied à terre qu'armés de leur Winchester.

Sur la rive gauche est un igarapé assez important, l'igarapé da Trahira, et aussitôt en amont cinq rapides avec une rivière sèche qui ne donnerait pas passage à une pirogue indienne.

Le 6 juillet, à 2 heures de l'après-midi, nous rencontrons le campo sur la rive gauche. Ce campo est de la même qualité que celui du Parú : ce sont les mêmes herbes et le même aspect; nous nous arrêtons quelques instants pour respirer à pleins poumons l'air frais et parfumé.

Une note gaie. Guilhermo s'approche de moi et me dit sentencieusement : « Madame, des Indiens m'ont dit qu'ils avaient mis le feu à ce campo. » Un fou rire nous prend tous, Guilhermo se trouble, il ne peut dissimuler sa surprise et sa vexation. Nous rions d'autant plus que le campo en question n'a pas été brûlé cette année.

Subitement, le lit de la rivière s'élargit démesurément pour un cours d'eau aussi petit. Un banc de pierres traverse toute la rivière de rive à rive, nous cherchons en vain un chemin praticable : il n'y en a pas, l'eau passe sous les pierres. Le canot est déchargé et hissé au-dessus de cette muraille.

Pendant que mes gens sont au travail sur la rive gauche, je vais me baigner de l'autre côté de la rivière sur la rive droite. On serait tenté de s'imaginer que, voyageant toujours sur l'eau, une de nos satisfactions serait de pouvoir prendre des bains à volonté. Cette erreur est très grande, il faut choisir un endroit, un emplacement où les *piranhas* ne pourront pas vous mordre où vous pourrez voir si un jacaré ou un sucurijú s'approche, où il n'y aura pas de raies, où le fond de la rivière sera de sable et non de terre glaise.

L'emplacement trouvé, il vous faut prendre, nouveau Tartarin, votre fusil et

votre couteau, les tenir à portée de votre main et être toujours disposé à recevoir une visite ennuyeuse.

Je suis donc allée me baigner sur la rive droite de la rivière. J'étais à peine vêtue, lorsqu'un léger bruit de pas sur les feuilles sèches du bois et des branches écrasées attire mon attention. A une trentaine de mètres, je distingue un jaguar



Cachoeira Grande, JOANINHA passe sur les pierres.

qui s'approche. Instinctivement, je jette un cri pour appeler mes hommes. Mettre une balle dans mon rifle est l'affaire d'une demi-seconde, je vise, et... il n'y a plus rien. J'ai eu tort d'appeler, mon cri a fait peur au jaguar. Je suis tout à fait contrariée, mais pouvais-je m'imaginer qu'un tigre était aussi poltron!

En amont, une autre cachoeira très forte nous oblige à déchargerà nouveau pour passer à vide. Elle a trois travessões que nous franchissons par le canal rive gauche.

En amont de cette cachoeira, nous nous arrêtons encore pour calfater notre *Joaninha* qui commence à faire beaucoup trop d'eau.

8 *juillet.* — Nous partons de très bonne heure. Je veux faire aujourd'hui une bonne journée de marche; ce sera sans doute la dernière. Nous n'avons plus de sucre et boire des infusions de thé sans sucre, encore que ce soit de l'excellent thé de la Compagnie coloniale à arome fort délicat, ne nous sourit



Morro do Tocantins.

à aucun; rien que d'y songer chacun fait une grimace désagréable.

Nous voyons trois balatas qui ont été coupés. Les Indiens abattent ces arbres pour se nourrir de leurs petits fruits sucrés. Ces fruits sont de la grosseur d'une prune et d'un goût fort agréable, ils ne poussent qu'à l'extrémité des branches où il est difficile d'aller les chercher. Quand ils tombent de l'arbre, ils sont secs ou pourris.

Au milieu de la rivière, il a été mis une perche haute de 5 à 6 mètres, plantée droit et au haut de laquelle on a attaché un vieux chapeau de feutre noir et

un arc brisé. Grand émoi! C'est, paraît-il, un signal pour nous inviter à retourner sur nos pas. Mes gens ne sont point rassurés. Je ris de leur frayeur, je fais retirer la perche, ils constatent comme moi qu'elle a été coupée depuis plus d'un mois. Cet avertissement, si toutefois c'en est un, n'est donc point pour nous, puisqu'il y a un mois les Indiens ne nous connaissaient pas. Tous mes hommes en conviennent, sauf Guilhermo qui ne se rend pas à l'évidence. Mettra-t-il ma patience à bout et devrai-je lui infliger la correction de la corde dont les coups auront raison de son entêtement, assoupliront son caractère, corrigeront son mauvais esprit et développeront son entendement.

La rivière se rétrécit de plus en plus, au déjeuner nous naviguons déjà dans un igarapé. Vers 2 heures, le Murapi se partage en deux bras de 25 à 30 mètres chacun.

Nous prenons l'igarapé de la rive gauche. C'est un igarapé sans importance avec une largeur moyenne d'une vingtaine de mètres aussitôt en amont de l'embouchure : nous lui donnons le nom d'igarapé do Campo grande. Son eau est d'une couleur bleue très prononcée, même sous un petit volume, dans un verre, elle garde cette teinte, elle n'a aucun goût désagréable.

Rive gauche, sur une grande pierre en granit noir, je relève une belle page de dessins indiens, les plus beaux que j'aie rencontrés depuis le commencement de ce voyage.

L'igarapé do Campo grande a donc été autrefois visité sinon habité par des Indiens. Quels Indiens? A quelle époque? N'y aurait-il pas une étroite corrélation entre les pierres dessinées un peu en amont de la bouche des rivières et celles des igarapés? Mystère qu'il serait autrement intéressant de dévoiler que de déchiffrer quelques stèles de plus.

A peine avons-nous fait dix kilomètres dans cette rivière, que des barrages de pierres trop successifs nous obligent à retourner.

9 *juillet*. — Je vais essayer d'aller encore toute la journée dans l'igarapé rive droite. De retour à la confluence, nous poursuivons en amont dans ce ruisseau étroit et sinueux. Puis, voilà que ce ruisseau s'élargit pendant quelques kilomètres, on le dirait transformé en petite rivière, mais il ne tarde pas à revenir à son état d'igarapé. Nous n'avançons que fort lentement, la rivière devient à sec avec un fond de petits cailloux. Nous devons nous arrêter à

3 heures de l'après-midi, il n'y a pas moyen de pousser plus loin. Une forte colline, rive gauche, est un belvédère tout désigné pour examiner le pays le plus loin possible. Je gravis cette colline, pieds nus, car je n'ai plus de chaussures ni rien pour en faire. Les graviers m'entrent dans les chairs, les pierres me font trébucher, les herbes me coupent, les insectes me mordent; quand j'arrive au sommet, je suis épuisée.

Dans le lointain, deux montagnes d'un beau bleu, de teinte d'égale intensité, l'une faisant N. 12° E., l'autre N. 22° E. Une troisième, beaucoup plus éloignée, fait N. 34° O., sa teinte est d'un bleu très pâle presque gris. Puis au nord, à l'est, au sud, c'est le campo à perte de vue, le campo avec ses légères ondulations et pareil à une mer tranquille. A l'ouest, il me semble qu'il y a aussi des campos, mais ils sont loin, très loin; la forêt de la rive s'étend sur plusieurs kilomètres.

Voilà le résultat obtenu : gravir une colline avec une peine infinie pour prendre la direction de trois montagnes, une altitude barométrique et quelques photographies. Je ne me plains pas toutefois, car il arrive souvent qu'après plusieurs heures de fatigues le résultat est autrement négatif.

Nous descendons non sans tomber souvent, malgré toutes les précautions que nous prenons : nous sommes exténués quand nous arrivons au campement et il fait déjà nuit.

Je vais tout de suite dormir, dormir sous la blancheur resplendissante de la lune dans cet immense campo très calme, songeant tristement que je ne goûte plus ces heures exquises du commencement de la nuit, heures habituelles de notre causerie quand nous étions deux, heures de douces rêveries, passées pour ne plus revenir.

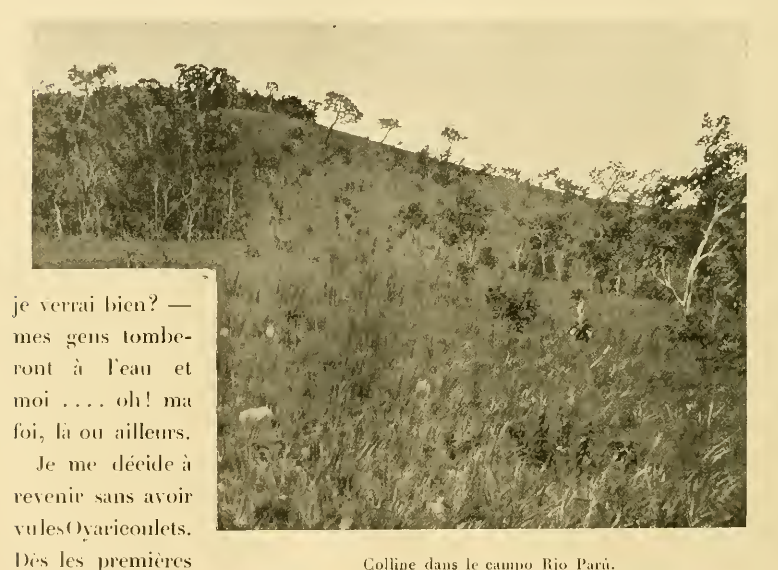
10 *juillet*. — Je m'éveille tout étonnée. Comment, même pour ce dernier jour, pas la moindre petite surprise, pas d'Oyaricoulets! C'est désolant.

Les Oyaricoulets sont loin d'être pacifiques. Ce sont des Indiens qui demeurent aux sources de l'Oulémary et de l'Aroué, dans les campos qui s'étendent du Haut Tapanahoni au Haut Parú et au Haut Trombetas : je suis donc dans la région qu'ils habitent.

Ces Oyaricoulets attaquent non seulement les civilisés (en 1888, ils ont tué un créole de Cayenne et en ont blessé un autre), mais encore les autres

Indiens. Ils font de fréquentes visites chez les Trios où ils pillent les cases, incendient les villages et enlèvent les femmes.

Depuis plusieurs jours, je pense à cette tribu d'Oyaricoulets. Je sais qu'ils ont fait autrefois un commerce d'échanges avec les Youcas et que le langage dont ils se servent est un mélange de takitaki (dialecte youca) et de ouayana. Je me demande aussi comment je me tirerais d'une rencontre avec eux. Bah! je verrai bien? — mes gens tomberont à l'eau et moi .... oh! ma foi, là ou ailleurs.



Colline dans le campo Rio Parú.

Je me décide à revenir sans avoir vu les Oyaricoulets. Dès les premières heures l'ennui du retour me saisit. Le tableau est d'une monotonie désespérante. Les matelots rament mollement, quelquefois ils s'arrêtent complètement. Guilhermo, avec une lenteur flegmatique, tire l'eau du canot qui s'emplit incessamment; celui qui gouverne ne se donne même pas la peine de regarder les obstacles pour les éviter; aussi, de temps en temps, nous buttons sur une pierre et nous sommes désagréablement secoués. Ce choc les réveille, ils se remettent au travail plus vivement, avec plus de courage, mais pendant quelques minutes seulement, bientôt leur ardeur s'éteint de nouveau.

Pendant ces longues journées de descente, les jours heureux passés avec mon mari dans les solitudes des forêts vierges me reviennent à l'esprit. Les mêmes incidents, se reproduisant dans des conditions identiques, sont autant de blessures qui avivent la plaie si douloureuse que je porte au cœur.

La rivière se tarit avec une rapidité effrayante et nous ne sommes qu'au commencement de la saison sèche. A la fin de l'été, il ne doit y avoir de l'eau



La rivière Parú vue de la colline.

ici que lorsqu'il pleut. Un mois plus tard, je n'aurais pu remonter la rivière aussi haut.

A la descente, j'ai une manière très pratique de voyager. Comme je connais exactement le chemin, je vois les heures de montée, et je dis aux matelots : « Ce soir, nous camperons à tel endroit. » Ils essayent de s'attarder, mais ils s'aperçoivent vite qu'ils n'y gagnent rien. C'est tant pis pour eux, car il leur faut toujours atteindre le point désigné. S'ils perdent du temps, nous marchons la nuit.

Ils prennent l'habitude d'accélérer. Nous atteignons souvent le but indiqué à 3 ou à 4 heures, alors on s'arrête plus tôt et l'on campe.

Cette manière de voyager m'évite bien des contrariétés. Quand mes hommes sont en paresse, qu'ils rament mollement, je supplée à la qualité par la quantité.

L'eau de la rivière a tellement diminué que ce qui n'était qu'un rapide quand nous montions est maintenant un travessão, et que beaucoup de nouveaux rapides se sont formés. Après chaque travessão, nous regardons anxieusement le fond de notre canot et c'est avec un soupir de soulagement que nous voyons que ce n'est pas encore pour cette fois : c'est que nous craignons qu'en passant sur les pierres notre embarcation ne s'ouvre tout à fait, tellement les planches du fond sont usées. Il est heureux qu'elle ne fasse pas davantage d'eau, nous nous arrêtons pour la calfater à nouveau. Je doute que *Joaninha* puisse nous conduire jusqu'à destination.

13 *juillet*. — Je tue un tapir, nous en emportons seulement un quartier, car il faut économiser notre sel.

Entre une petite île et la rive droite, alors que nous cherchons notre chemin entre de grandes pierres, à 3 heures de l'après-midi, nous entendons de l'autre côté de l'île une décharge de rifle, nous sommes saisis d'inquiétude, machinalement selon l'habitude nous répondons.

Comme toujours, je suppose ou qu'un malheur est arrivé ou qu'il va survenir. Nous sautons tous à terre avec nos armes et nous apercevons un tout petit canot de pêcheur avec deux de mes matelots, João et Martinho.

En partant de la Porteira où est resté mon grand canot, j'avais dit que je comptais être de retour dans un mois et j'avais emporté des vivres pour un mois et demi.

Ne me voyant pas revenir au bout du temps fixé, mes deux malades rétablis ont encore attendu huit jours, puis l'inquiétude les a gagnés. Ils rêvaient toutes les nuits que les Indiens m'avaient fléchée et ils pensaient aussi que j'étais sans vivres. Alors Antonio est resté à la garde des bagages, João a loué un petit canot et, avec Martinho, il est venu me rejoindre. Ils m'apportent quelques boîtes de lait et de la farine de manioc. Il y a quatre jours qu'ils n'ont pas mangé de cette dernière, ne voulant pas ouvrir le panier qu'ils me destinent.

Je suis très impressionnée et tout émue de leur délicate action; tout bons que je les connaissais, je ne les croyais pas capables de pousser le dévouement aussi loin; bien d'autres seraient restés tranquillement à se soigner, ne se seraient pas imposés pareille fatigue.

Nous continuons notre route, le petit canot marche plus vite que *Joaninha*. João, qui est au courant de mes habitudes, demande où l'on couche. Sur la réponse de son frère Estève, l'un et l'autre vont de l'avant avec une rapidité exemplaire. Arrivés au point d'arrêt ils font du feu, car il vient de tomber une grosse pluie et nous sommes tous mouillés.

Mes matelots causent et mangent presque toute la nuit. Ils se content des riens, leur enfantillage me plaît. Je me réveille à 1 heure du matin. José et Martinho sont encore auprès du feu, ils parlent la bouche pleine en jouant aux cartes : le jeu est leur passion à tous les deux.

14 *juillet*. — C'est aujourd'hui la fête nationale de mon pays natal, la belle France. Mes compatriotes sont en liesse, un pauvre cœur meurtri de Française leur adresse, des forêts vierges du Parú, l'expression de sa patriotique affection.

Aujourd'hui, nous dormirons à l'igarapé des Roucouyennes, la trotte est longue, je le sais, mes hommes travailleront un peu plus.

A 9 heures du matin, nous voilà de nouveau au confluent du Parú et du Murapi.

Il pleut depuis l'aurore et la pluie désagréable en tout pays l'est encore plus ici, car elle tombe sans accalmie, elle est décourageante, déprimante, elle rend les nerfs malades.

Une vague désespérance me reprend et m'envahit tout entière. Pour me donner du courage je me répète tout bas : « Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent; pour atténuer les tourments de la vie, rien n'est tel que la poursuite d'une idée fixe quand surtout le mobile a sa grandeur et sa nécessité. »

# CHAPITRE VIII

Descente du Cuminá. — Difficulté d'évaluation des distances. — Igarapé des Roucouyennes. — La pluie. — 15 juillet. — Dans l'igarapé des Roucouyennes. — La croix de Guilhermo. — La cachoeira Grande. — Un sucurijú s'approche. — Le petit canot naufrage. — Cachoeira Resplendor. — Cachoeira do Jacaré. — Cachoeira da Pacienciá. — Difficultés de la navigation. — *Igarapé de la Poanna*. — Historique. — Les arbres tombés. — Igarapé des ubas. — Une capuera. — Un abatis. — Impossibilité d'avancer. — Triste retour. — *Joaninha* naufrage. — *Joaninha* remise à neuf. — Famine. — Descente des cachoeiras. — Un tapir. — *Joaninha* naufrage dans la Pirarara. — *Joaninha* naufrage dans la cachoeira do Mel. — Équipage peu vêtu. — Guilhermo et João. — Ardeur au travail. — Cachoeira do Inferno. — Dans le sentier. — Antonio joyeux de nous revoir. — Arrivée au campement. — *Joaninha* naufrage dans la cachoeira da Lage grande. — Résignation.

A la sortie de ces petits igarapés de cette rivière étroite, le Cuminá nous semble plus large qu'il ne l'est en réalité.

Sur la rive gauche, la forêt est maigre et rachitique, il n'y a pas un seul grand arbre. Nous voyons des palmiers patis qu'on ne rencontre généralement qu'aux approches du campo. Le campo est donc là probablement tout près, derrière la lisière de la forêt, je serais contente de m'en assurer, mais il m'est impossible d'aller explorer dans le centre, le peu de farine qui me reste ne me permet pas de ces fantaisies-là.

Il est bien difficile d'évaluer les distances parcourues avec des rameurs nègres. Selon qu'ils sont de bonne ou de mauvaise humeur, qu'ils n'ont pas assez ou trop mangé, que leur jeu s'est plus ou moins prolongé dans la nuit, que le récit de leurs stupides histoires les intéresse ou les fatigue, la vitesse de la régate varie : celle-ci va avec la lenteur d'une tortue ou vogue par secousses ou par bonds désordonnés. Je ne parle ainsi que des gens, il y a encore à considérer la force du courant, la pluie, le vent, la rivière sèche qui sont autant d'obstacles ralentissant la marche de notre embarcation.

A la nuit, nous arrivons à l'igarapé des Roucouyennes. Je prends à la hâte une tasse de thé au lait, je vais dormir en me promettant de ne faire qu'un somme jusqu'à demain matin.

Mais Toupan[1] en avait décidé autrement. Au milieu de la nuit, nous sommes surpris par des coups de tonnerre suivis de pluie. Tout d'abord, l'ondée aimable et gracieuse tombe sur les feuilles et sur notre tente avec un joli bruit de douce



Miritizal dans le campo.

musique, puis elle devient plus forte et bientôt elle degénère en tempête. Le vent la chasse avec une force inouie, elle bat violemment nos moustiquaires, nous sommes inondés.

Par une de ces nuits les plus sombres qu'il soit donné à l'homme de rencontrer, je suis grelottante, sans feu, la pluie l'ayant éteint, sans lumière, dépourvue de pétrole, sans vêtements secs pour changer; tout est dégouttant d'eau : vêtements, couvertures, hamacs et moustiquaires; il n'y a de secs que

1. *Toupan*, dieu des Indiens.

mes papiers qui, comme d'habitude, sont enveloppés dans un caoutchouc protecteur.

Il nous faut attendre le jour avant de pouvoir faire du feu, aucune de nos allumettes mouillées ne s'enflamme. La nuit est effroyablement noire, la forêt est d'une obscurité dangereuse, une grande lassitude s'empare de moi et je me sens très malheureuse.

15 *juillet.* — Saint Henri. Ce jour de repos pour mes hommes est un jour de deuil pour moi. Nos plaisirs sont passagers et nos joies sont menteuses, il n'y a de vrai que notre douleur, la dernière goutte de cette éponge du cœur qui boit et entretient la vie est une larme.

16 *juillet.* — Dans le petit canot, avec Chico et Guilhermo, j'entre dans l'igarapé des Roucouyennes.

Guilhermo m'avait dit en montant qu'il y avait une croix dessinée sur une pierre dans une cachoeira qui se trouvait à une heure de l'embouchure de l'igarapé. Une croix! Ce n'est point un travail d'Indiens, le Père Nicolino n'est pas passé par là, alors?... Me voilà cherchant, me mettant l'esprit à la torture, je sais pourtant l'histoire de ces régions, d'où peut bien venir cette croix? J'en ai rêvé. Mais je vais la voir.

Nous passons la première cachoeira où, malgré de minutieuses recherches, nous ne trouvons pas de croix. Nous continuons, nous voyons d'autres cachoeiras, puis des rapides et toujours pas de croix. Guilhermo finit par dire que la croix n'y est plus parce que les eaux l'ont effacée. Bon! Je devais m'y attendre, c'est une nouvelle invention de Guilhermo qui ne pensait pas que j'irais vérifier.

Nous retournons à l'embouchure après avoir inutilement parcouru environ 25 kilomètres dans l'igarapé. La végétation qui y règne est belle sur les collines, il y a des balatas en assez grand nombre, mais les rives ne sont que des marais grouillants et puants, des terres en formation avec des émanations pestilentielles.

J'ai fait passer Guilhermo et José dans le petit canot et je garde avec moi João et Martinho. Nous allons donc bien marcher, j'ai dans ma barque quatre très bons rameurs : João, Estève, Chico et Martinho. Puis, ce sont toujours mes anciens, ils connaissent à ma figure mes impressions et mes désirs, ils

devinent s'ils doivent parler ou se taire. Quelquefois, ces braves garçons restent toute une matinée sans ouvrir la bouche. Je leur sais d'autant plus gré de cet effort qu'ils sont tous très bavards.

La cachoeira Grande est descendue relativement très vite, nous passons d'*attaque* les travessões d'amont, c'est-à-dire que le canot est lancé à toute force de rames d'amont en aval, au milieu des remous, dans les étroits canaux des angosturas : il faut absolument être cachoeiristes émérites pour se risquer là-dedans. Guilhermo, plus peureux qu'un agouti, lève les bras au ciel en nous voyant danser au-dessus d'un tourbillon. Lui, qui s'intitulait modestement le seul capable de bien passer une cachoeira, constate que mes matelots s'y entendent mieux que lui et, qu'au lieu d'être le maître, il n'est tout au plus qu'apprenti cachoeiriste.

Pour franchir le grand saut, mes pilotes vont seuls sur la rive gauche, je reste sur le pédral qui est au centre de la rivière avec Guilhermo qui fait la cuisine.

Je profite de cet instant de répit pour aller me baigner. Je trouve un joli site : c'est un cirque de rochers avec une cascade d'environ 4 mètres de hauteur, l'eau tombe en pluie fine, c'est délicieux et je m'y serais attardée si je n'avais eu la visite d'un indiscret, un énorme sucurijú manœuvre si bien qu'il s'approche de moi; il n'en est plus qu'à quelques mètres, lorsque je l'aperçois par hasard. J'avoue à ma honte que je ne lui cherche pas querelle, je sors de l'eau et, pendant que le soleil me sèche, je l'examine à mon aise et à l'abri de toute atteinte : c'est vraiment une belle bête.

Mes hommes tardent bien à revenir. Je commence à m'inquiéter, lorsque, à 2 heures et demie, ils arrivent pour déjeuner. Le retard est dû au petit canot qui est allé au fond de l'eau. Rien ne s'est perdu, car mes gens ont plongé jusqu'à ce qu'ils aient retiré tous les objets que le canot contenait.

Nous arrivons pour camper à la grande plage en amont de la cachoeira Resplendor. Il est grand temps, car notre *Joaninha*, complètement décalfatée, fait énormément d'eau. Avec trois bons travailleurs comme João, Chico et Estève, une heure après elle repart pour la pêche.

En nous réveillant le lendemain, nous allons tous auprès du feu, nous sommes gelés, le thermomètre marque + 19° et nos dents claquent.

Les cachoeiras donnent autant de travail à la descente qu'à la montée. Nous prenons la rive gauche car la rive droite est presque à sec. Martinho tombe dans un très fort tourbillon qui est en bas du second travessão, il est proprement retourné deux ou trois fois, puis le remous le jette sur les pierres de la rive. Tout est bien qui finit bien. Martinho en a été quitte pour la peur et la perte de son pantalon. Quand un homme tombe à l'eau dans un rebujo, la première chose qu'il fait pendant qu'il va au fond, disent mes gens, c'est de déboutonner son pantalon. Celui-ci quitte son propriétaire dont la mort



Le Campo jusqu'à l'horizon.

serait certaine s'il ne prenait pas cette précaution. J'aime mieux avoir l'air de croire la chose sur parole que de l'expérimenter.

En aval du Resplendor nouvel arrêt. Un homme avec un seau ne suffit pas pour étancher l'eau qui entre dans notre canot. Nous n'avons plus d'étoupe, on calfate avec de vieux linges et de vieux pantalons.

D'aval de la cachoeira Resplendor, nous allons en amont de la cachoeira Jacaré en douze minutes. Je goûte fort et je comprends à merveille cette façon de voyager.

A la cachoeira Jacaré, nous passons toujours sur le pédral rive gauche. Le saut de cette cachoeira n'a plus la saisissante beauté que nous avions remarquée en montant.

Nous campons en amont de la cachoeira Pacieneiá, notre canot est déjà en aval.

Le lendemain, dès 5 heures et demie, mes matelots sont partis chacun avec une charge. Il y a des jours où ils sont dispos pour le travail et d'autres où leur paresse est sans égale.

En aval, nous calfatons encore *Joaninha*. Malgré nos efforts pour la mettre en état, elle laisse pénétrer l'eau qu'un homme est sans cesse occupée à étancher.

Nous faisons croisières devant d'énormes bancs de pierres en allant sans



Ondulations dans le Campo.

cesse d'une rive à l'autre. Il n'y a pas un seul canal. Notre pauvre canot passe encore sur ces pierres, mais nous craignons qu'il nous laisse en route. C'est qu'aussi, il a été à une rude épreuve dans ces torrents secs que je viens de visiter.

Il fait tellement nuit quand nous arrivons au campement que mes gens n'ont pu aller chercher du bois. Nous dormons dans l'obscurité jusqu'à ce que la lune se lève; alors nous avons une belle clarté argentée qui remplace avantageusement notre feu.

Nous nous réveillons avec un ciel gris et une pluie fine. Malgré ce temps d'hiver, nous nous mettons en route et nous arrivons pour déjeuner à l'embouchure de l'igarapé Poanna.

Igarapé Poanna. — Cet igarapé est en ce moment le centre principal des Indiens Piánocotós et ce sera bientôt le seul. Le vieux tamouchi, avec lequel on verra ma rencontre au chapitre XI de ce volume, m'a dit qu'il voulait aller avec les Indiens de la Poanna, parce que dans le Parú la maladie les tue tous.

Pourtant les Piánocotós ne devraient pas aimer l'igarapé Poanna qui leur fut funeste il y a environ vingt-cinq ans ; ce petit ruisseau a son histoire sanglante.

Lorsque les Mucambeiros, les esclaves marrons, s'enfuirent des bords de l'Amazone, quelques-uns de ceux qui remontèrent le Cuminá s'établirent dans l'igarapé de la Poanna, à quelques heures de l'embouchure. Les nouveaux arrivés se mirent en relations d'amitié avec les Indiens Piánocotós qui, depuis longtemps, étaient installés dans les mêmes parages.

Ces nègres sortant de l'esclavage ne rêvèrent que d'avoir des esclaves à leur tour, et les Indiens Piánocotós paraissaient désignés pour cela. L'un de ces Mucambeiros fit une installation assez grande sans travailler beaucoup ; il pénétra dans la maloca et emmena de force quelques jeunes Indiennes : c'est ainsi qu'il eut des esclaves, douces esclaves d'un maître féroce et sanguinaire. Elles obéirent sous la menace constante des coups de corde, et, lorsque leur travail ne paraissait pas suffisant, le Mucambeiro les châtiait avec une barbarie inouïe ; il leur infligeait des châtiments divers où se montrait toute la monstrueuse férocité d'un primate vindicatif, sans intelligence, sans moralité, sans conscience. Les malheureuses, terrorisées, peinaient plus qu'elle ne pouvaient et, si le labeur fourni était jugé satisfaisant, elles échappaient à l'inhumanité cruelle de la brute qui les dominait et qui se contentait alors de les envoyer dormir sur la terre humide, les pieds dans les ceps, pour qu'elles ne puissent s'échapper pendant la nuit.

Les Indiens, ayant enfin appris les mauvais traitements infligés aux femmes piánocotós, s'émurent des souffrances qu'elles enduraient, ils voulurent les ramener à la maloca ; le nègre, qui perdait à ce compte, déclara qu'il n'entendait point remettre ses esclaves et refusa nettement de les laisser partir.

Pendant la nuit, les Indiens vinrent délivrer les malheureuses prisonnières.

Le nègre les reprit et dut les reprendre souvent, car à chaque fois elles lui échappaient. Pour mettre fin à cette chasse à l'esclave, les Indiens justement furieux coupèrent la tête au nègre.

Mais l'histoire ne finit pas là. Les autres nègres résolurent de venger leur parent. Ils usèrent de ruse. Ils allèrent plusieurs fois visiter les Indiens et leur déclarèrent qu'ils les approuvaient d'avoir donné la mort au méchant de leur tribu dont les agissements barbares n'étaient pas excusables. Ils leur firent des cadeaux et endormirent leur méfiance.

C'est alors qu'ils les invitèrent à une partie de pêche dans la grande rivière, les Indiens s'y rendirent en grand nombre : hommes, femmes et enfants. Le lieu du rendez-vous était à la petite île sablonneuse appelée *ilha do Carafon*. Quand tous furent réunis, les Mucambeiros se retirèrent un peu de la rive dans leurs canots en emmenant les ubas des Indiens qui se trouvèrent ainsi dans l'impossibilité de s'échapper. Ils tirèrent sur leurs prisonniers avec du gros plomb qui décima ces malheureux sans défense, ensuite ils accostèrent pour achever les blessés avec leurs sabres d'abatis, les cadavres furent laissés en pâture aux urubus.

Après ce bel exploit, les Mucambeiros ne se sentirent plus en sûreté. Ils descendirent la rivière et allèrent s'établir à S. Antonio, Livramento, Jawary, Formigal, Urucuri et Macaco.

Et c'est dans cet igarapé Poanna que je vais maintenant à la recherche des Indiens Piánocotós. Il se pourrait bien que je payasse pour les Mucambeiros, tout homme habillé est pour eux un ennemi, ils se souviennent certainement et la générosité est un sentiment qui doit leur être inconnu.

Je remonte l'igarapé, il mesure à son embouchure 42 mètres. Sa profondeur est très variable, nous avons quelquefois seulement 10 centimètres d'eau, puis ensuite des fosses de 5 à 6 mètres.

Nous rencontrons des campements de chasse et de pêche, ce sont généralement une ou deux *barracas* mal faites et sales. Ces campements ont l'air d'être très fréquentés, les Piánocotós ne sont probablement pas loin de la bouche. Je les rencontrerai peut-être demain et je resterai chez eux le temps de faire faire de la cassave, puis je retournerai, car cet igarapé ne mérite pas d'être remonté pendant l'été.

*Samedi*, 21 *juillet.* — Nous nous réveillons tous en grelottant, la Poanna est froide et humide, tous nos vêtements sont moites ; j'envoie Estève faire sécher ma blouse et mon pantalon.

Nous allons dans cette Poanna avec acharnement. Voilà que nous n'avons plus de cassave. Il faut absolument que nous rencontrions les Piánocotós, autrement nous aurons plus de vingt jours à passer avec la faim.

Nous trouvons une grande quantité d'arbres tombés barrant la rivière, nous sommes obligés de les couper à la hache, ce qui retarde notre voyage. Pour quelques-uns d'entre eux l'ouvrage est déjà fait et assez récemment. Cela donne du courage à mes gens. Cette trace certaine du voisinage des Indiens nous met sur nos gardes, à chaque instant nous nous attendons à les voir surgir.

Il ne se passe pas cinq minutes sans que nous ayons à couper de gros arbres, mes matelots sont devenus bûcherons. Ce ruisseau a des difficultés de navigation imprévues avec les arbres qui l'encombrent et le sable qui fait également barrage. Je fais creuser un canal dans le lit de la rivière; mes hommes abordent et exécutent courageusement ce nouveau travail, ils ont vite ouvert avec leurs rames un chemin pour notre canot.

22 *juillet.*— A notre réveil une surprise agréable nous arrive : une légère crue dans l'Igarapé nous permet d'aller plus rapidement.

A 8 heures, nous rencontrons dans un petit ruisseau, rive gauche, neuf pirogues indiennes toutes en très mauvais état, puis nous découvrons un sentier, la proche demeure des Piánocotós s'accuse de plus en plus.

Nous allons dans ce sentier et, après un quart d'heure de marche, nous arrivons à une capuera très petite où il ne reste que quelques pieds de canne à sucre. Nous cherchons en vain un chemin, une issue quelconque, il n'y a rien, pas même l'ombre d'une trace.

Nous retournons tristement à notre canot et nous poursuivons en amont. Nous faisons environ trois kilomètres et nous trouvons un autre sentier, rive droite. Ce nouvel espoir est suivi d'une nouvelle déception.

Nous marchons pendant près de cinq kilomètres dans une direction S.-E. Nous arrivons à un abatis où il y a du manioc, des bananes, des cajús, des ananas, des patates, des régames, du roucou, du piment, de tout un peu, mais

de chaque chose en très petite quantité : il n'y aurait pas assez pour le repas d'une seule famille.

De retour à notre canot, nous voguons en amont avec des difficultés toujours croissantes. A 3 heures de l'après-midi, il nous est impossible d'avancer davantage, la circulation nous est interdite de toutes façons. Nous rebroussons chemin sans avoir vu les Indiens et sans avoir trouvé des vivres.



Le campo dans le Pará.

Mes matelots ne parlent que d'aller piller la roça que nous avons vue et il faut toute l'influence que j'ai sur eux pour les en empêcher.

23 *juillet*. — Nous descendons l'igarapé qui est complètement à sec.

Je suis très ennuyée de ne pas avoir vu les Indiens Piánocotós, car je les sais très près de moi et ils me seraient utiles. Peut-être, cachés sur les rives, surveillent-ils nos mouvements? Je ne puis à leur sujet que faire des suppositions.

Mes matelots ont travaillé avec une admirable ardeur. J'aurais désiré sortir de cet igarapé aujourd'hui, mais mon projet est irréalisable : notre canot fait

trop d'eau et la rivière est presque infranchissable. Il serait imprudent et dangereux de voyager de nuit.

24 *juillet*. — Nous sortons enfin de la Poanna. Il en est grand temps, notre canot n'en peut plus, il menace à chaque instant d'aller au fond. Vite nous accostons dès que nous pénétrons dans la grande rivière. L'embarcation est prestement déchargée et mes hommes finissent à peine d'enlever les derniers bagages que *Joaninha*, fatiguée, épuisée, va s'asseoir tranquillement, paisiblement, sans faire de remous. Elle enfonce lentement, elle a de l'eau jusqu'aux estivas, puis jusqu'aux bancs, puis les bordages disparaissent, enfin nous ne voyons plus qu'une masse noire sur le fond de sable jaune d'or de la rivière. C'est comme l'anéantissement d'un être vaincu par la souffrance, brisé par le travail, aspirant au repos éternel, à « l'abîme insondable et sans grève. »

Maintenant il faut aviser. Estève, Chico et José vont abattre un balata pour faire des planches, Martinho et Guilhermo vont chercher du brai et de l'étoupe, João va chasser; moi, je reste au campement. Je garde les bagages car il faut veiller : si les Indiens nous guettent, ils sauraient certainement mettre notre absence à profit, et je suis convaincue qu'ils sont près de la rive et qu'ils nous ont vus.

Un premier balata est abattu, mais il a « pris le vent », il faut en abattre un second. Quand on abat un arbre, il y a quelques précautions à prendre; il faut d'abord choisir l'endroit où il peut tomber, faire ensuite attention qu'il ne soit retenu par un autre arbre qui, s'il était trop gros, devrait être abattu à son tour; veiller à ce qu'il ne soit pas retenu par de grosses lianes, à ce que ses branches ne l'emportent pas d'un autre côté. Malgré toutes ces précautions, si au moment de la chute le moindre coup de vent survient, l'arbre dévie, et c'est alors un sauve-qui-peut général. En tombant, l'arbre se fend quelquefois jusqu'au milieu, il a « pris vent », on est obligé de recommencer.

Martinho et Guilhermo reviennent avec du brai en abondance, João rapporte un hocco et un agouti qui sont les bienvenus.

C'est aujourd'hui le dernier jour de farine, il n'y en a plus, c'est fini. Le spectacle est surprenant. Que l'on se figure six hommes joyeux sur une plage rocheuse, alors qu'ils n'ont ni farine, ni viande, alors que leur nourriture se réduit à un peu de poisson que Martinho fait boucaner, avec la perspective de

souffrir de la faim pendant une dizaine de jours au moins, sans qu'une pensée amère vienne troubler leur quiétude d'un instant, et l'on aura l'idée de notre situation. N'avoir pas de souci du lendemain est une qualité maîtresse de la race nègre.

Comme je me lamente de n'avoir rien à leur donner à manger, Chico me dit en riant qu'il ne faut pas m'ennuyer, qu'il travaillera jusqu'au bas de la rivière sans avoir de farine. Les autres répètent la même chose. Je me sens heureuse d'être entourée de si braves garçons.

*Joaninha* remise à neuf se met de nouveau en route le 26, à midi. Nous allons au milieu de la rivière, presque à l'étiage, sous un soleil brûlant. Quelquefois, pour avoir un peu d'ombre, nous longeons les rives. Alors un vent froid me fait frissonner, vent glacé qui sort des profondeurs sombres du grand bois, vent chargé de toutes les puanteurs des marécages qui bordent les rives, vent de fièvre qui m'envahit d'une vague tristesse. Combien je préfère le soleil avec sa brutale chaleur !

28 *juillet*.— Nous descendons cette monotone rivière sans incidents et sans accidents, mes gens se couchent presque sans avoir dîné, ils se réveillent joyeux quand même, ils sont étonnants.

A la cachoeira do Torino, la rive droite où nous étions passés en montant est complètement à sec. Il nous faut suivre le canal rive gauche ; ce canal est périlleux, ce sont des « montagnes russes » avec en plus le piment du danger, nous faisons une folle descente. Avec cette allure. nous serions vite au campement d'en bas des cachoeiras où nous avons des vivres.

La cachoeira da Rampa est traversée à la corde la poupe en avant. La rampe est d'un plus bel effet qu'à la montée parce que l'eau est très basse. Malgré cela je ne crois pas devoir la photographier à nouveau, je suis d'ailleurs à court de plaques.

A la cachoeira do Armazem, nous passons. rive gauche, dans un canal qui est assez bon maintenant que les eaux ont baissé.

En aval de la cachoeira do Armazem, sur la rive droite, entre les collines et s'étendant sur la rivière, une épaisse fumée me rend soucieuse. D'où vient cette fumée?

Y aurait-il des campos derrière ces collines, ou bien serait-ce des

Indiens brulant un abatis? Je ne puis avoir que des conjectures et je n'ai pas les moyens de me rassurer sur l'objet de mon inquiétude.

La cachoeira do Séverino est toujours la même, l'eau ne s'y est point frayée un canal depuis notre passage. Rien de surprenant à cela, car elle est habituée à s'écouler sous ces énormes pierres depuis la séparation des terres et des eaux, depuis des milliers d'années.

Le poisson est aussi contre nous, il ne mord pas, notre situation s'aggrave. Mes gens dînent de castanhas. Quant à moi, je suis mon régime; débilitant et nuisible à la santé de bien des personnes comme il l'est à la mienne, ce régime consiste à ne prendre tous les soirs qu'une tasse de thé sans sucre : ce n'est pas excellent, mais on s'y habitue.

A la cachoeira da Tracuá, nous nous dirigeons toujours par le même canal, rive droite, nous devons décharger le canot, la cachoeira est à sec.

En amont de la cachoeira da Torre, João tue un tapir. Une grande joie règne dans le canot, mon monde devient subitement plus bavard, on dirait des perroquets qui jacassent.

La cachoeira da Pirarara nous réservait une désagréable surprise. Nous suivons le même canal, le canot est vide, bien entendu; malgré toutes les précautions prises par mes gens, notre embarcation bat sur une pierre, s'ouvre à la proue, le bordage de babord est brisé et *Joaninha* s'enfonce. Elle est immédiatement renflouée, pour la réparer, nous nous arrêtons en aval de la Pirarara.

Je ne puis me lasser de redire combien est étonnante et extraordinaire la faculté qui permet à mes hommes de manger vingt-quatre heures sur vingt-quatre sans être incommodés : leurs ventres deviennent doubles en volume, leurs pantalons ne peuvent plus boutonner, leurs ceintures sont au dernier cran, et ils n'ont pas d'indigestion.

João, Estève et Chico réparent le canot, José fait la cuisine, Martinho fabrique des chandelles avec de l'étoupe qu'il trempe dans du brai, Guilhermo porte mon appareil photographique, et je vais prendre la cachoeira da Pirarara. Dans mon rôle de photographe, je suis vraiment bien, il paraîtrait que j'ai la vocation, car enfin, marcher pendant plus d'une heure, pieds nus, sur des pierres brûlantes pour reproduire une cachoeira, c'est avoir le feu sacré. Il est vrai que ces pierres sont jolies, divinement travaillées; on dirait de véritables

pointes d'aiguilles, et elles me mettent les pieds en sang. Il y a une certaine volupté à souffrir quand on est à la recherche de l'inconnu.

Nous passons, sans décharger, la cachoeira do Prato, mais, à la cachoeira do Retiro, mes matelots font à nouveau leur longue trotte sur le pédral brûlant. Pendant qu'ils déchargent et qu'ils descendent le canot, je suis au milieu des pierres, dans une véritable fournaise, sans un arbre qui m'abrite, sans



Montagne entièrement couverte d'herbes.

un renfoncement de pierre qui me donne l'illusion de l'ombre.

Les grosses pierres de cette rivière ne sont que des conglomérats, chaque pierre est revêtue à sa surface d'une croûte noire un peu dure, mais, une fois cette croûte brisée, la pierre est de couleur ocre jaune, et s'effrite avec la plus grande facilité.

La cachoeira do Varadourosinho est encore plus ennuyeuse qu'à la montée, où elle nous a donné énormément de peine. Le chemin que nous avions pris est à sec. Nous en cherchons un autre. Quel chemin! Entre des bancs de pierres

aux formes bizarres, le canot passe, tantôt dans l'eau, tantôt au-dessus d'énormes blocs qui barrent complètement le canal, la coque de notre canot semble avoir été limée avec une râpe gigantesque.

Mes gens ont un entrain admirable, leur endurance dépasse mon attente. Chico et José ont les pieds coupés profondément, ils ont enveloppé leurs blessures avec de vieux chiffons, et ils vont sur les pierres aiguës, portant leur charge comme les autres, sans se plaindre, sans paraître mécontents de leur sort.

Les travessões do Belliscão et la cachoeira do S. Nicoláu sont descendus sans accidents, mais, à la cachoeira do Mel, où la baisse de l'eau a été considérable, *Joaninha* est complètement décalfatée et naufrage à nouveau. Nous n'avons que juste le temps de sauver l'appareil photographique et les plaques; tout le reste est inondé.

Nous campons dans une île de la cachoeira do Mel, je fais faire un grand feu et chacun en approche son hamac, son moustiquaire et sa couverture, ce qui, en ce moment, constitue tout notre avoir: Nos vêtements sont complètement usés, José est à son dernier pantalon, auquel manque une très grande partie du fond. Chico ne sait quel nom donner à la loque qu'il a sur lui et qui tombe en lambeaux sur ses malheureuses jambes très maigres et très laides. Le pauvre Chiquinho, qui d'habitude dépense tout son argent pour avoir de jolis habits, ne peut en ce moment poser pour le beau garçon. Estève recoud trois ou quatre fois par jour de véritables haillons, et moi, je suis sans chaussures. Sans bas, avec des vêtements qui ont passé du noir au vert jaune, faisant d'affreuses grimaces lorsque je dois marcher, je ressemble à un bandit dont les affaires iraient mal.

1^er^ *août.* — Après une bonne journée, nous nous reposons en face de l'embouchure de la Pénécura. J'éprouve beaucoup de peine à laisser cette rivière sans y pénétrer, car mon envie de rencontrer les Indiens Piánocotós de la Poanna est toujours aussi vivace. Je serais disposée à courir de nouvelles aventures pour arriver à la réalisation de mon désir, mais je me résous à abandonner ce projet, la nécessité de m'approvisionner prime tout le reste.

Depuis quelque temps, Guilhermo ne parle pas. Pendant le jour, il se tient très près de moi, le plus près qu'il lui est possible; la nuit, il se couche par

terre, encore près de mon moustiquaire. Je n'y avais pas fait attention, car, en dehors du service, mes gens s'arrangent à leur guise, je ne me préoccupe pas de leurs dispositions ni de leurs besoins personnels.

C'est que Guilhermo a peur, et il vient chercher un refuge à mes côtés; je finis par connaître la cause de son effroi.

João est *capataz*. En ce moment, il est vrai, son emploi est une sinécure, puisqu'il n'y a pas de vivres à distribuer. Cela n'empêche pas que ses fonctions le placent un peu au-dessus des autres. Comme il est très orgueilleux, il n'admet pas que ses compagnons le traitent en camarade. Guilhermo lui ayant fait remarquer qu'il n'est pas plus que les autres, que Madame n'avait pour personne de considération particulière, João a été très froissé dans son amour-propre et lui a promis de lui apprendre à parler. Aussi, depuis, Guilhermo ne me quitte pas, et voilà pourquoi ce bavard est devenu silencieux, pourquoi cet être malfaisant est provisoirement pacifique.

Nous descendons, sans décharger, la cachoeira do Cajual, très forte à la montée, aujourd'hui à sec ou à peu près.

Mes matelots rament avec une ardeur sans pareille, car ils savent que demain ils auront de la farine, du tabac, du tafia, s'ils arrivent aujourd'hui en amont du sentier de la cachoeira do Inferno.

Aussi, rien ne les arrête, c'est du vertige, nous volons, nous franchissons les travessões de Molongo sans les voir, puis ceux d'amont do Inferno; ils vont, ils marchent, ils courent sur le pédral, et, à 3 heures, nous sommes en amont du sentier. Sans se reposer, ils prennent le petit canot sur leurs épaules et disparaissent au pas de course dans la profondeur sombre de la forêt. Si je ne les retenais, ils partiraient malgré la nuit au milieu des cachoeiras, où certainement ils périraient.

3 *août*. — A 6 heures du matin, nous sommes tous prêts. *Joaninha* reste ici avec les bagages. Les éclopés vont par eau dans le petit canot. João prend le sentier et va en avant pour faire la cuisine et m'envoyer des chaussures. Estève, Martinho et moi, nous suivons l'ESTRADA que Guilhermo *a fait avec une boussole*. Je vais en lever le plan.

Je m'aperçois bien vite que l'ESTRADA de Guilhermo est aussi de travers que son esprit. Ce n'est ni un ESTRADA, ni un sentier, c'est une trace de chasse

allant dans toutes les directions. Pour en faire le levé, il me faudrait deux jours, et j'ai faim, et je suis faible, et mes vivres ne sont qu'à quelques heures d'ici. Je remets ma boussole dans ma poche, en disant : « Mes enfants, en route, et bon pas! »

Avec ses grandes jambes Martinho va devant en éclaireur, il court comme un lièvre, je le suis non sans m'asseoir plusieurs fois. Estève ferme la marche. Le chemin que nous suivons est indescriptible : nous montons, nous descendons, nous traversons cinq igarapés dont deux sont secs. Brusquement, à côté



Le campo dans le Murapi.

de nous, retentissent des coups de fusil : c'est Antonio qui m'apporte des chaussures. Il est fou, il saute, il danse, il rit, il pleure, il commence vingt histoires et il n'en finit pas une seule. Encore un igarapé, celui de la Carnauba, et nous sommes au campement. Nous avons mis quatre heures pour aller d'amont de la cachoeira do Inferno à aval de la cachoeira Tronco.

Le petit canot arrive trois quarts d'heure après nous. Tout le monde se jette avec voracité sur le macaroni demandé. Il y avait plus de huit jours que mes hommes désiraient ce macaroni assaisonné de beaucoup de beurre et de beaucoup de parmesan, aujourd'hui, ils sont dans la jubilation.

A peine Guilhermo a-t-il fini de manger que je le paye et l'envoie chez lui, on l'accompagne avec le petit canot. J'éprouve, au moment de son départ, une

étrange sensation de bien-être et je me laisse aller avec satisfaction dans mon fauteuil après les terribles soixante-dix-neuf jours que je viens de passer.

4 *août.* — Mes matelots repartent chercher *Joaninha.* José qui s'est profondément coupé trois doigts ne peut travailler, il reste avec moi. Je me suis donné congé pour aujourd'hui, je paresse tout le jour, et s'il est vrai, comme le dit



Rive droite du Murapi vue du camp de la rive gauche.

Voltaire : qu'*il n'est de vrais plaisirs qu'avec de vrais besoins*, j'avais vraiment besoin de paresser.

5 *août.* — Mes gens reviennent par terre, avant le déjeuner. Ils baissent la tête et me montrent des mines déconfites. *Joaninha* est au fond de la cachoeira da Lage grande avec toute la batterie de cuisine, les lignes de pêche, cinq sabres d'abatis, trois Winchester et tous les hamacs. Ils prennent leur repas et retournent au lieu du naufrage pour tenter de sauver quelques objets.

Il est toujours ennuyeux de naufrager, c'est assurément une perte matérielle appréciable pour un explorateur. Mais, lorsque le travail est sauvé, on prend la

chose plus philosophiquement. D'ailleurs, pourquoi me lamenter et m'attrister pour une chose contre laquelle je ne puis rien? N'est-il pas préférable de me réciter à moi-même cette vérité d'un poète persan :

As-tu perdu l'empire du monde?
Ne t'en afflige point : ce n'est rien.
As-tu conquis l'empire du monde?
Ne t'en réjouis pas; ce n'est rien.
Douleurs et félicités, tout passe.
Passe à côté du monde, ce n'est rien.

# CHAPITRE IX

Maladie générale. — Départ de la cachoeira Tronco. — Chez Lothario. — Renseignements. — Les Pauxis. — Furo du Cuminá mirim. — Lac enchanté. — Igarapé Ariramba. — Montée. — Fièvre. — Chasse. — Retour de l'Ariramba. — Igarapé Cuminá mirim. — Barrages de canarana. — Persistance de la fièvre. — Les largos. — Retour à Oriximiná.

Ce campement de la cachoeira Tronco m'est funeste à la descente comme il le fut à la montée. Mes matelots tombent malades les uns après les autres. Je les soigne tous, je fais bouillir de l'eau, je panse les plaies, j'use une quantité étonnante de sublimé au 1000$^{e}$, d'acide phénique, d'acide borique et d'iodoforme. J'antiseptise le mal, je purge, j'administre de la quinine, je dose tous les remèdes, je fais suer et je sue moi-même.

Enfin, le 14 août, il n'y a plus que José dont l'état est inquiétant. Sans être complètement rétablis, mes autres hommes ont la force de ramer. Nous quittons ce campement de malheur.

Nous allons doucement, très doucement, les fièvres ont laissé mes gens sans forces, ils font leur possible.

Nous passons tristes et silencieux devant de belles murailles de pierres, des stratifications magnifiques couronnées de belles pousses ayant pour s'alimenter à peine 10 centimètres de terre végétale. Cette végétation admirable, merveilleuse est due au soleil de l'équateur dont les rayons brûlants, tempérés par l'humidité ambiante, loin d'être destructeurs, produisent d'étonnants phénomènes vitaux.

Nous nous arrêtons à 2 heures chez Lothario, beau-père de Guilhermo. Je désire avoir quelques renseignements sur les Indiens Pauxis de la Pénécura. Il débute en me contant une suite d'histoires invraisemblables. Je l'arrête et je lui

dis : « Je ne suis point crédule comme le bon Père Nicolino, si loyal et si confiant qu'il ne soupçonna jamais la fausseté de l'âme d'un Mucambeiro. Si vous ne me dites pas la vérité, je vous fais immédiatement donner la bastonnade. »

Alors, il m'avoue que dès l'époque du voyage du Père Nicolino, ils étaient fâchés avec les Pauxis, mais il ne m'en explique pas le motif. Il y a sans doute encore là-dessous une vilaine histoire. Les Mucambeiros n'ont pas avoué au Père qu'ils étaient brouillés avec les Pauxis, ils avaient probablement arrêté qu'il n'en saurait rien, qu'on éviterait de les lui faire rencontrer et ce qui fut dit fut fait.

Lothario raconte que les Pauxis sont si nombreux qu'ils habitent les sources de l'igarapé d'Agua fria, de la Pénécura et du rio Acapú, qu'auparavant ils demeuraient à Obidos, qu'enfin ils se sont établis sur les rives du Cuminá, puis à l'embouchure de la Pénécura, qu'ils se sont retirés plus loin encore jusqu'aux sources, fuyant toujours les civilisés. Il termine par cette phrase : MINHA BRANCA, VORSA SENHORIA BEN SABE QUE INDIO NÃO E GENTE. Je résiste difficilement à l'envie de taper sur ce vieux fourbe qui est indiscutablement comme tous les siens au-dessous du niveau moral intellectuel des Indiens, il devrait être traité comme un animal malfaisant.

Il me fournit quelques mots du dialecte pauxis que je transcris fidèlement, mais que je ne donne que sous toutes réserves, bien qu'il ne me paraisse pas possible qu'ils soient de son invention :

| | |
|---|---|
| Soleil | Icire. |
| Lune | Noune. |
| Étoile | Siriké. |
| Jour | Oménoro. |
| Nuit | Coco. |
| Pluie | Cono-on. |
| Tonnerre | Capo. |
| Ciel | Topeu. |
| Eau | Touna. |
| Rivière | Touna iconaca. |
| Homme | Tolo. |
| Femme | Orice. |
| Enfant | Moriré. |

| | |
|---|---|
| Frère | Yacono. |
| Mon mari | Ouamo. |
| Ma femme | Iama. |
| | |
| Poisson | Coumata. |
| Hameçon | Yamta. |
| Cassave | Jouro. |
| Farine de manioc (*couac*) | Caïama. |
| Flèche | Préou. |
| | |
| Chien | Aouara. |
| Tapir | Ouaou. |
| Biche | Gouchaou. |
| Tigre | Caïcousso. |
| | |
| Œuf | Pomo. |
| Poule | Caïtara. |
| Hocco | Paouïs. |
| Ara | Couyara. |
| | |
| Trahira | Aimara. |
| Tracaja | Chaouaro. |
| Piranha | Poune. |
| | |
| Petit | Acatapico. |
| Grand | Acane. |
| | |
| Manger | Mamaou. |
| Attends-moi | Camaito. |
| Faire du feu | Miouto. |
| S'en aller | Machiconé. |

Si véritablement ces mots sont du dialecte des Pauxis, ceux-ci, d'après la théorie de Yung, font partie de la famille caraïbe.

A 4 heures et demie, je pars de chez Lothario et je vais coucher chez Santa-Anna qui me fournira peut-être de nouveaux renseignements.

Santa-Anna n'est pas encore chez lui. On dirait qu'il me fuit. Comme l'autre fois, je ne trouve que sa femme.

J'ai eu encore la fièvre toute la nuit. Bien que je m'applique à la traiter par le dédain, cette tenace et vilaine compagne ne veut pas me quitter, je la traîne avec moi depuis neuf jours.

15 *août.* — Nous entrons dans le furo du Cuminá mirim qui ne mesure que 30 mètres environ à l'entrée, mais qui s'élargit presque aussitôt jusqu'à atteindre une moyenne de 60 à 70 mètres.

Rive gauche, je rencontre une embouchure de la même largeur que le furo, c'est le canal d'écoulement du LAGO ENCANTADO. Ce lac enchanté où personne ne veut aller pêcher est peuplé d'une grande quantité de lamentins, mais on affirme que jamais aucun pêcheur n'a pu en harponner un seul. Tous les habitants des alentours sachant ce lac enchanté et n'osant s'en approcher, les lamentins s'y multiplient en toute sécurité sans craindre d'y être troublés.

Une très large ouverture, toujours sur la rive gauche, ferait croire à un bras important : ce n'est qu'un marais puant fermé aussitôt par des végétations tant en amont qu'en aval.

Enfin, nous voici au confluent de l'Aríramba et du Cuminá mirim.

Aríramba ! un beau nom pour un vilain igarapé. L'Aríramba est le martin-pêcheur, le martin-pêcheur au plumage miroitant, si bien lissé, si propre et si coquet, avec sa double collerette blanche et noire, le martin-pêcheur effronté qui passe et repasse dix fois de suite devant la proue de notre canot, voletant de branche en branche, joyeux et allègre ; avec sa voix de crécelle il semble nous souhaiter la bienvenue.

Mais que nous importe la joyeuse Aríramba ! Nous sommes tous tristes, tristes de sentir la maladie planer au-dessus de nous, de naviguer dans un igarapé étroit, de ne voir que des rives basses et marécageuses, de n'avoir pour boire que de l'eau sale qui sent mauvais. D'âcres senteurs sortant de la forêt humide nous donnent le dégoût de toutes choses.

A 4 heures, arrêt forcé, la fièvre est plus forte que ma volonté.

16 *août.* — Une nuit de repos suffit pour me faire croire que j'ai regagné en dormant ma force épuisée par ce long voyage, et je me remets au travail avec une nouvelle activité.

L'igarapé se continue mêmement : des rives marécageuses, de petites collines

généralement formées par des murailles à pic sur le bord de la rivière; il n'y a pas de courant, les eaux sont stagnantes.

A 3 heures, arrêt forcé. Mes gens sont obligés de me porter jusqu'à mon hamac, je suis tombée comme une masse, le soleil m'a donné comme un éblouissement.

17 *août.* — La nuit a été mauvaise pour moi, fort mauvaise. J'ai eu la fièvre avec le délire. Estève et João m'ont veillée avec un soin délicat. Ils pensaient que ce matin j'allais ordonner le retour, grand est leur étonnement en m'entendant prescrire le contraire.

Je ne suis pas seule malade, José a également une forte fièvre, sa pauvre figure pâle me fait beaucoup de peine : un nègre pâle n'est pas beau, il impressionne.

Notre igarapé, très étroit depuis hier, n'a presque plus d'eau. Notre canot ne peut plus avancer, par nécessité nous retournons.

Cet igarapé Arrámba, d'après Guilhermo, prend sa source dans les campos, Santa-Anna le lui a affirmé, le neveu de Santa-Anna, qui a fait le voyage avec son oncle, me l'a également assuré, et voilà pourquoi je poursuivais ma route avec acharnement. Nous ne sommes pas encore à la latitude de la cachoeira Tronco qu'il n'y a presque plus d'eau. Cet igarapé doit avoir ses sources à la Serra da Carnauba. On ne peut pas se fier aux renseignements de ces Mucambeiros, ils mentent par besoin, par plaisir.

18 *août.* — Nous descendons cet igarapé avec plaisir. Nous aurions voulu en sortir aujourd'hui, mais à l'heure du déjeuner, des vomissements de bile et une forte fièvre me prennent et nécessitent le campement. J'envoie tous les valides à la chasse, il ne reste avec moi que José qui gémit dans son hamac.

Estève tue une biche en peu de temps, il revient vite au campement.

« J'avais demandé à Notre-Dame de Nazareth, me dit-il, de tuer bien vite une pièce de gibier. Maintenant mon frère peut aller chasser.

— Ton frère? mais il est parti il y a longtemps, tu le sais bien.

— Oh non! Madame, il était là, caché dans le bois, qui veillait Madame. »

Braves garçons! je suis vivement touchée de leur délicate attention.

Voici le résultat de la demi-journée de chasse : Estève, une biche; Martinho,

un agami et un hocco; Antonio, un hocco et une perdrix; João, deux hoccos et deux agoutis; Chico, rien du tout.

Si Chico ne rapporte pas de gibier, il n'a rien perdu dans le bois, tandis qu'Antonio y a égaré son pantalon. Pour ne pas le déchirer, il l'avait étendu sur un arbre tombé; au retour il n'a pu retrouver l'arbre, il a dû revenir sans



Le campo, rive à pic.

pantalon. Nous l'entendons crier de loin; j'envoie vite un camarade à son aide, pensant qu'il est aux prises avec un jaguar. Il demandait simplement un pantalon. Nous en avons bien ri.

19 *août*. — Nous laissons enfin cet igarapé avec ses marais et son eau empoisonnée. Un soupir de soulagement s'échappe de nos poitrines quand nous reprenons le furo du Cuminá mirim. A ceux qui me parleront de l'Ariramba du Cuminá, je répondrai : « l'Ariramba ! un beau nom pour un vilain igarapé. »

Après avoir reçu l'Aríramba, le furo du Cuminá mirim s'élargit et atteint de 80 à 100 mètres.

Rive gauche, je remarque une extension lacustre avec un tout petit igarapé au nord : cet igarapé est envahi par la végétation.

Le furo du Cuminá mirim est très sinueux. Jusqu'à cette extension lacustre



Colline dans le Murapi.

il coule dans une direction générale ouest-est; a partir de ce point, il commence une direction nord-sud.

Nous campons à l'embouchure de l'igarapé Cuminá mirim sur un coin de terre humide où les carapanas sont légion. Ma journée de repos d'hier m'a fait du bien, aujourd'hui je n'ai pas de fièvre.

20 *août*. — Nous sommes dans l'igarapé Cuminá mirim, le plus riche en castanhães et en sezões. Les castanheiros qui viennent ici pour s'enrichir y meurent avec une rapidité effrayante.

Dès l'embouchure, cet igarapé n'est qu'un vaste marécage, la terre ferme est

l'exception, nous voyons des castanhães sur les deux rives, mais avant de les atteindre nous parcourons sur les marais une largeur variant, selon les points, de un à trois kilomètres.

Nous passons un premier barrage d'herbes de « canarana ». Grand Dieu! quelles odeurs sortent de là, nous ne naviguons pas sur une rivière, mais sur un vaste dépotoir. Nous trouvons un second barrage, puis un troisième, puis un quatrième, puis un autre très long dont nous ne voyons pas la fin. Jamais, avec nos seules forces, nous ne parviendrons à le traverser.

Nous apercevons, en amont du barrage, un pêcheur qui va me renseigner, je m'approche de lui avec empressement, car je crains que ce marais ne soit pas l'igarapé du Cuminá mirim.

« Dites-moi, mon ami, comment s'appelle l'endroit où nous sommes.

— Monsieur, vous êtes dans le Cuminá mirim.

— Et il y a beaucoup de barrages comme celui-ci?

— Il y a de la canarana jusqu'où je connais et je connais loin.

— C'est bien, merci. Voulez-vous un verre de tafia pour vos renseignements?

— Si vous ne le faites pas payer trop cher.

— Dans ce canot, on ne vend rien, nous donnons du tafia ou des hameçons à ceux qui nous rendent service et des coups de bâton à ceux qui nous trompent.

— Ah! je comprends. Votre Seigneurie est ingénieur du gouvernement. »

Il boit bien vite et se sauve. En voilà un qui n'aime pas les ingénieurs du gouvernement. Je suis prise d'un fou rire, mes hommes également. Vrai, je ne croyais pas avoir l'air si... masculin.

J'ai souvent rencontré dans ces régions marécageuses de belles nymphéacées, mais j'en vois ici un des plus jolis spécimens qu'il m'a été donné d'admirer. Avec ses nervures d'un beau rose, garnies de formidables épines, les feuilles géantes de cette *Victoria regia* ont 191 centimètres de diamètre; les fleurs, d'une très grande beauté, vont du blanc laiteux au rose tendre pour arriver au pourpre foncé.

Dans ces marécages nauséabonds, où l'homme sent la mort qui le guette, il n'y a pas seulement de belles fleurs aux couleurs éclatantes, mais encore de

très beaux oiseaux qui semblent s'y plaire : l'unicorne donne la note grave, les ciganos gracieusement belles poussent des cris énervants, les anous, d'un noir bleu, viennent en curieux sur les bords des buissons et pour mieux voir volent en avant du canot, de jolis oiseaux d'eau avec le corps marron et les ailes jaune clair se sauvent en produisant un frémissement d'ailes d'un effet admirable.

Nous sommes de retour au confluent de l'igarapé du Cuminá mirim et du furo du même nom. Le furo s'élargit, c'est maintenant un beau canal avec des abatis assez grands, des cases très petites et des habitants qui fuient à notre approche.

Rive gauche, l'igarapé do Cararà pour être très petit a une vaste embouchure.

Avec d'anciennes capueras très rapprochées, les habitants ont fait des campos. C'est-à-dire qu'ils ont nettoyé à nouveau ces capueras pour qu'il n'y pousse pas d'arbres, mais ils n'ont pas eu l'idée d'y semer de l'herbe. L'herbe, pensent-ils, cela vient tout seul. Pour faire un campo, il n'y a qu'à nettoyer l'emplacement et Dieu pourvoit au reste. Quand je leur dis qu'il faut semer de l'herbe pour avoir de bons pâturages, ils me regardent de travers en pensant que je me moque d'eux.

Sur les deux rives de grandes extensions apparaissent, ce sont des *largos*. Le largo de la Fortaleza s'étend au loin à plus de deux kilomètres, celui du campo Alegro est plus petit. Puis, toujours sur les deux rives, après la lisière marécageuse inévitable, il y a des castanhas en quantité.

Des loutres curieuses et menaçantes viennent tout près de notre canot, elles ont l'air de nous narguer avec leurs rires sinistres et elles nous ennuient fort de leurs cris aigus.

21 *août*. — Malgré la fièvre qui ne me quitte plus, je veux toujours avancer; mais vers 9 heures, alors que le soleil commence à donner plus de chaleur, il m'arrive un éblouissement. Sans Estève, je serais tombée à l'eau. Nous séjournons jusqu'au lendemain.

22 *août*. — Je ne puis aller toute seule jusqu'au canot, on m'y conduit : une fois installée sur le toldo, je me sens presque bien.

Un large estuaire, sur la rive droite, doit être le canal d'écoulement du largo

du campo Alegro. Viennent ensuite deux grandes îles et le largo du Cuminá.

Ce largo est immense et il le paraît davantage encore, parce que ses rives sont maréeageuses et formées par de la canarana, sans un arbre. Le pays est plat, rive droite jusqu'au delà de l'igarapé Matapi, rive gauche jusqu'aux confins du largo do Salgado.

Comme il y a un peu de vent, nous mettons plus d'une heure pour traverser le largo du Cuminá et enfin nous arrivons dans le Cuminá grande. Je domine ma faiblesse pour lever le plan du canal, rive droite de l'île Mocambique. Cet effort est le dernier, je n'en puis plus. Nous atteignons la case de Bernardo, mon épuisement est complet.

Oh! la fièvre! état terrible qui vous brise le corps et l'esprit, qui vous ôte toute énergie, qui annihile la volonté! On n'est plus soi-même, on est sa chose.

23 *août.* — Partis de chez Bernardo à 6 heures, nous nous arrêtons de nouveau à 9 heures, car je ne puis plus supporter le balancement du canot. Autour de mon hamac mes matelots pleurent; pour obtenir ma guérison, ils promettent des cierges et des messes à Notre-Dame de Nazareth.

Moi, je n'ai pas peur, j'éprouve seulement une tristesse pleine de vagues regrets au souvenir des heures passées qui ne peuvent plus revenir et je trouve que le sort est ironique dans sa cruauté.

24 *août.* — Oriximiná.

7 *septembre.* — Enfin Pará.

Pará! Est-ce dire enfin que Pará sera pour moi un séjour enchanteur. Non, je m'abandonnerai, comme en voyage, à mes BLUE DEVILS; je souffrirai même davantage, car je n'aurai plus la grande vie active: j'aurai des froissements d'amour-propre, des tracasseries, des chocs insignifiants que je grossirai, que je prendrai trop à cœur. Alors, je n'aspirerai plus qu'à repartir de nouveau dans les forêts vierges, dans l'intérieur désert de l'État du Pará.

# CHAPITRE X

CAMPOS GERÃES[1]. — Historique des campos. — Leur superficie. — Leur aspect. — Collines et rivières. — Incinération du campo. — Climat. — Vent. — Température. — Pluies. — Les fazendeiros de l'Amazone ont besoin des campos. — Seul moyen d'accession. — Route. — Peuplement.

Les campos que j'ai visités dans le Moyen et dans le Haut-Parú, dans le Moyen et dans le Haut-Cuminá, les deux principaux formateurs de la rivière Cuminá, ont déjà été visités par trois Paraenses.

Le Père Nicolino[2], fils d'une Indienne, né à Faro, petite ville sur le lac du même nom, sur la rive gauche de la rivière Yamunda, fit un premier voyage (1876-1877) pour aller à la recherche des Indiens Piãnocotós, sur l'assurance que lui donnèrent les Mucambeiros[3] de leurs relations d'amitié avec ces dits Indiens dont ils fixaient la demeure dans le Haut-Parú.

Sans chercher à s'assurer de l'exactitude des renseignements que lui fournissaient les Mucambeiros qu'il devait pourtant savoir peu dignes de foi, le Père Nicolino se lança à la découverte de la tribu indienne, et il y mit une persévérance et un courage dignes d'un meilleur résultat.

Après avoir promené le Père Nicolino dans l'igarapé Pénécura, les Mucambeiros le conduisirent par terre jusqu'à la montagne, appelée Serra de Santa Lugia. Là, il put une fois de plus admirer la riche végétation de son pays, mais il ne rencontra pas d'Indiens.

1. Les Campos du Nouveau Monde sont : la *Prairie*, dans l'Amérique du Nord ; les *Llanos*, dans l'Orénoque ; la *Pampa*, dans la République Argentine ; les *Savanes*, dans la Guyane Française.

2. La relation du voyage du Padre Nicolino n'a pas été publiée. Elle est, je crois, entre les mains de M. Marcos Milnes, distingué paraense.

3. Voir Mucambeiros, Chapitre XII, pages 174 et suivantes.

En remontant la rivière en canot, après deux mois de voyage, il arriva aux campos du Moyen-Parú sans avoir vu les Pianocotós sur lesquels il comptait pour se ravitailler. Il redescendit bien vite la rivière, manquant de tout, malade, souffrant les tortures de la faim.

Avoir vu les campos était pour lui un résultat. Encouragé par ce premier succès, il fit une seconde expédition à la fin de 1877. Abandonnant la voie fluviale, vraiment difficile, il entreprit une chose bien plus pénible et bien plus dangereuse : il tenta de faire un sentier depuis l'igarapé Samahuma jusqu'à la rivière des Roucouyennes[1] en traversant l'immense étendue de la forêt vierge.

L'idée était bonne et l'entreprise hardie, mais, malgré sa qualité de Brésilien Paraense, il n'eut pas l'immunité suffisante pour résister aux fièvres paludéennes et aux privations inhérentes à un tel voyage par terre, il dut revenir bien avant d'atteindre les campos rêvés et déjà entrevus.

Loin d'être découragé par cet échec, en 1882, le Père Nicolino entreprit un troisième voyage. Donnant toujours suite à son projet, suivant son idée d'arriver aux campos par la voie terrestre, il continua son sentier commencé en 1877, mais la mort le surprit bien avant de pouvoir achever son œuvre. Il mourut dans la forêt vierge inhospitalière, à peu près à la hauteur de la cachoeira Resplendor, m'a dit le guide de son expédition, le Mucambeiro Joaquim Santa-Anna.

Après le Père Nicolino, le Dr Gonçalves Tocantins, citoyen paraense, chargé d'une mission officielle, essaya en 1890-1891 d'aller aux campos du Haut-Cuminá et de faire le levé de la rivière. Il vit les campos, fut enthousiasmé, et, en rendant compte de sa mission, conclut à la nécessité d'un chemin entre Obidos, ville située sur la rive gauche de l'Amazone, et les campos gerães du Haut-Cuminá. Les fazendeiros[2] d'Obidos appuyèrent son projet pour établir des fazendas[3] dans les campos de la Guyane brésilienne. La longueur du parcours, environ 210 kilomètres, fut probablement cause que l'idée en resta là pour quelque temps.

1. Voir à la carte, à la fin du volume, le sentier que se proposait de tracer le Père Nicolino.
2. Fazendeiro, celui qui possède une ménagerie.
3. Fazenda, ferme de bétail.

Le Dr Tocantins fit son voyage avec un équipage exclusivement mucambeiro, et j'admire qu'il ait pu mener à bien son entreprise avec ces gens-là.

S'étant engagé dans la rivière des Roucouyennes, sur l'assurance que lui donnait Joaquim Santa-Anna (l'ex-guide du Père Nicolino), qu'en deux jours de montée ils arriveraient aux campos, il resta perdu dix jours, prit les fièvres, fut obligé de revenir à l'embouchure de la rivière des Roucouyennes et continua à remonter le Cuminá qu'il avait eu tort d'abandonner. Il alla jusqu'à la petite colline qui porte son nom, nom que j'ai respecté.

Le Morro[1] Tocantins est par 58°29′51″ de longitude O. P. et 56′20″ de latitude nord, c'est-à-dire à 225 kilomètres en ligne droite de la ville d'Obidos. C'est donc par erreur que le Dr Tocantins nous indique sa montagne plus près de Surinam que d'Obidos. Et c'est certainement avec une longue vue spéciale et très perfectionnée que le Dr Tocantins a vu, du sommet de sa petite colline, la chaîne des Tumuc-Humac, car il en était à peu près à 110 kilomètres en ligne droite.

Les Mucambeiros racontent des histoires fantastiques sur cette expédition. Mais que ne racontent-ils pas de celle de M. Couto et que ne raconteront-ils pas de la mienne quand je serai loin d'eux? Le peuple ignorant est méchant et bête, et il faudra un certain nombre de générations avant que ces Mucambeiros puissent atteindre le niveau moral et intellectuel des autres Brésiliens.

Enfin, en 1894-1895, M. Laurenço-Valento Couto, député de l'État du Pará, partit avec mission d'ouvrir un chemin des campos jusqu'à Obidos. Cette entreprise est digne d'admiration pour qui connaît l'intérieur paraense. C'était une idée d'une étrange hardiesse, une expédition à faire réfléchir les plus téméraires et devant laquelle il n'y a qu'à s'incliner.

Il remonta le Cuminá jusqu'à l'igarapé S. Antonio, et de là se dirigea vers Obidos. Il en était, en ligne droite, à environ 112 kilomètres.

Le guide de son expédition était le Mucambeiro Guilhermo, le même que la malchance m'a fait emmener dans ce voyage.

M. Couto resta neuf mois dans l'intérieur, dans le campo d'abord, puis ensuite dans la forêt vierge. Perdu, malade, sans vivres, sans aucune ressource,

1. *Morro*, colline, petite montagne.

avec une équipe divisée, après d'héroïques efforts il arriva à une rivière qu'il croyait être l'Aríramba, affluent de gauche du Cuminá, et qui se trouva être le Curuá. Il descendit cette rivière en suivant la rive. Une petite chaloupe à vapeur d'Obidos vint le chercher au pied de la première cachoeira. Une partie de sa troupe vint sortir dans le Cuminá mirim, affluent rive gauche du Cuminá.

Il semblerait que cette rivière porte malheur. Je ne suis point superstitieuse,



Tamouchi piánocotó.

heureusement. Je constate néanmoins que, de mes trois devanciers, l'un est mort à la tâche, le père Nicolino; des deux autres, dont les souffrances ont été terribles, le dernier a dû avoir une énergie et une volonté peu communes, tous deux sont rentrés malades, avec une santé délabrée et fort compromise.

Ce n'est pas encourageant et je pourrais me demander ce qu'il en sera de moi. Il est vrai que j'ai quelques avantages : mes huit années d'exploration me constituent une sorte d'entraînement qui n'est pas à dédaigner. De plus, j'ai un équipage sûr. Mes gens sont éprouvés, ils sont bien à moi, je suis certaine

qu'ils ne me laisseront pas, qu'ils me fourniront la somme de travail que j'exigerai; et, étant seule à commander, il ne pourra pas y avoir de division.

L'étendue de ces campos est immense : ce sont bien là les campos gerães. Le docteur Crevaux, descendant le Parú, s'étonna de voir à la crique Citaré, un peu au nord, les campos venir accoster à la rivière. De plus, Henri Coudreau, en remontant le Tapanahoni, apprend que cette rivière prend sa source dans



Piánocotós.

les campos qui s'étendent jusqu'aux sources des hauts affluents du Trombetas. Au Parú du Cuminá le campo commence à 49′ 40″ N. et 58° 29′ 40″ O. P.

Les Piánocotós disent qu'ils marchent toujours dans le campo quand ils vont faire du commerce avec les Roucouyennes du Parú, ils disent aussi que le campo s'étend très loin vers le sud, mais il est difficile de préciser la distance qu'ils sous-entendent avec leur très loin. Je sais seulement que le campo s'étend de la crique Citaré sur le Parú aux sources du Tapahoni et de l'Oulémari, jusqu'au Parú du Cuminá.

Dans le Murapi, je rencontre le campo par 59′9″ N. et 58° 50′ 50″ Ouest de Paris. De la Serra Terminus où je suis montée, je vois, après la lisière de forêt de la rive, les campos s'étendre dans l'intérieur, sur la rive droite, à une grande distance, peut-être vont-ils jusqu'au Wanamú. C'est donc, en restant en deçà de la vérité. 30 000 kilomètres carrés de campos d'une valeur incontestable.

Mon enthousiasme n'est point sujet à caution. Je partais de Pará avec un doute au point de vue de la valeur de ces campos dont je savais l'existence incontestable puisqu'ils avaient été vus par trois personnes dignes de foi. Mais je me défiais du chauvinisme paraense et je m'attendais à trouver des campos maigres, rachitiques, n'ayant du campo que le nom, avec un peu d'herbes dures, et ne convenant nullement à l'installation des fazendas.

Mon étonnement est grand, quand je vois se dérouler devant moi, à perte de vue, une immense étendue de terrain couverte d'herbes excellentes. Mes hommes, qui sont tous des campos de Goyaz ou de Mines, sont comme moi fort enthousiasmés.

Je les vois rire, chanter, courir dans le campo, revenir à moi avec les mains pleines d'herbes : « Madame, c'est le campo de Mines, c'est le même campo que celui où je suis né. — Madame, voici le *capim agresto*, celui qui engraisse tant les bœufs, celui-ci c'est le *capim mimosa*, celui-là le *capim cheiroso*, cet autre c'est le *capim capiouara*, voici le *capim cavalla*, que les chevaux aiment tant, le *capim polvra*, la *barba de bodo*. — Ah! madame! une fazenda ici! quel beau bétail on aurait! » Leur joie est du délire. Et ils crient leur joie, ce sont des hurlements a épouvanter un jaguar.

Je vais avec eux jusqu'au sommet d'une petite éminence, marchant au milieu d'une herbe haute et drue qui me vient jusqu'à la ceinture. Le campo est vraiment d'une beauté enchanteresse. Quelques broussailles vivent çà et là, mais elles sont rares et le campo est à peu près net.

Je suis émerveillée par de légères ondulations en dos d'âne, des bosselures qui de loin éveillent l'idée de minuscules dunes en formation toutes couvertes d'une herbe verte et tendre. Quelquefois, ces mamelons s'élèvent à une hauteur, qui leur mérite le nom de collines et même de montagnes. Et nous voyons, de ces collines, s'élever majestueuses au milieu du campo ondulant comme les vagues de la mer sous une brise légère.

Souvent, dédaignant toute parure, la colline nous apparaît couverte de gazon ; une autre, à son sommet, a une forêt verte lui faisant une couronne. Ailleurs, la colline est boisée sur un versant, alors que l'autre versant est couvert de gazon : tantôt la pente est une large bande de bois allant de la base au sommet, tantôt elle offre à la vue une superbe écharpe de fleurs gazonnées dont la couleur vert jaune tranche admirablement avec le vert sombre de la forêt. La variété du paysage est infinie ; toutes ces beautés reposent les yeux du voyageur fatigués par la sombre bordure vert métallique des grands bois de l'interminable forêt vierge.

Des palmiers sont plantés en rangs sur le bord des innombrables petites rivières sinueuses qui traversent le campo. A la source de ces ruisseaux, les palmiers miritis avec leurs troncs géants couronnés de leurs immenses ombelles sont autant de fraîches oasis où s'élèvent et demeurent de nombreuses familles de cerfs et de biches qui viennent recevoir notre plomb à 25 mètres.

Les petits ruisseaux du campo, les « grottes », comme on les appelle ici, se dessèchent l'été, mais les petites rivières n'en font point autant. Ces dernières ont généralement plus d'eau dans leur cours moyen et même supérieur qu'à leur embouchure où l'on aperçoit seulement un filet d'eau qui se fraye péniblement un chemin à travers les boues qui obstruent cette embouchure. Il n'y aurait donc pas à redouter que le bétail manquât d'eau de bonne qualité, ce qui est généralement à craindre dans les campos hauts.

L'incinération des campos est considérée par mes gens comme une œuvre pie. A chaque déjeuner j'entends la même phrase : « Madame, je vais mettre le feu au campo. » Je laisse faire, il n'y a point de bétail, il n'y a point de voyageur et cela nous donne toujours quelques jaboutis[1].

Je trouve très agréable, c'est un plaisir pour mes yeux de voir la rapidité avec laquelle cet immense incendie se propage au moindre vent. C'est un bruit sourd, des crépitements, des sifflements, des cris de souffrance, des râles de douleurs, un souffle de mort qui passe pour les infiniments petits, quelquefois nuisibles, souvent inoffensifs : alors ma pitié voudrait voir la fin de cet embrasement.

1. *Jabouti*, tortue terrestre très appréciée des indigènes et dont le goût détestable ne tente pas l'étranger.

Les animaux surpris fuient éperdument : les tapirs et les capiouaras se jettent à l'eau à quelques encâblures de notre canot, le cerf traverse la rivière à peu de distance de son destructeur ennemi le jaguar, celui-ci nage affolé vers la rive opposée, des colonnes entières de fourmis volantes s'élèvent comme un minuscule nuage noir au milieu de la fumée bleue et retombent asphyxiées dans le brasier.

Et je vois s'accomplir une œuvre de mort que j'aurais pu empêcher. Ce n'est point que ma sensibilité soit émoussée au point de m'avoir rendue indifférente. Au contraire, pendant cette destruction, alors que m'émeut la terreur folle de ces animaux dangereux ou non, j'éprouve une pénible et indéfinissable impression. Mais un explorateur ne peut faire ni du sentiment ni de la psychologie, il doit entretenir les lecteurs de ses relations de tous les incidents qui ont marqué sa course aventureuse.

L'incendie est généralement limité par la ligne boisée de quelque ruisseau, mais une étincelle suffit pour le propager.

C'est surtout la nuit que le spectacle est vraiment grandiose et saisissant : le brasier paraît plus rouge, les flammes sont plus lumineuses sur le fond de fumée grise au milieu du ciel noir, immense feu de Bengale aux reflets changeants.

Ces campos jouissent d'un climat exceptionnel pour l'Amérique équatoriale. Le jour, la chaleur y est modérée par un vent presque continu, soufflant du nord-est, balayant l'atmosphère, purifiant l'air. Je ne puis donner une moyenne du maximum de chaleur diurne. Je suis toujours au milieu de la rivière, aux heures de soleil, et mon temps étant limité, je ne puis faire installer ma tente pour rester dans le campo les quelques jours qui seraient nécessaires à la recherche de l'exacte température maxima à l'ombre. Je puis dire toutefois qu'ici, sous l'équateur, les chaleurs sont bien plus supportables que sous les tropiques, ce qui ne s'explique que par l'influence de la brise.

Les nuits sont fraîches, très fraîches, nous les trouvons même froides et nous devons, pour dormir, nous envelopper dans nos couvertures de laine. Pendant le temps que je suis restée dans le campo le minima du thermomètre m'a donné une moyenne de 19° 5.

La fréquence des pluies est à signaler. Pour apprécier la quantité d'eau

qu'elles donnent dans ces régions, il faudrait un séjour plus long que celui qu'il m'est permis d'y faire. Je puis dire, cependant, que nous n'avons pas eu deux jours de suite sans pluie.

Officiellement, nous sommes en été. Ici, les saisons se distinguent les unes des autres par l'humidité et les pluies plus que par la température. Il y a température haute toute l'année. La pluie vient toujours de l'est.

Malgré l'excellence de ces campos personne n'aurait certainement eu l'idée de pratiquer un chemin pour y arriver si un besoin impérieux ne s'en faisait sentir.

Tous les riverains de l'Amazone, d'Obidos à Almeirim, rêvent des Campos gerães de la Guyanne brésilienne. En voici la raison :

Sur les bords de l'Amazone, il y a quelques campos avec un peu de bétail : ce sont des campos bas, ancien lit de la rivière, ou des lacs desséchés l'été et reparaissant l'hiver, dont la végétation luxuriante est toutefois de moindre qualité. Arrive la crue de l'Amazone, tous ces campos sont recouverts par l'eau, il ne reste que quelques monticules, refuges insignifiants pour la quantité du bétail.

D'un autre côté, les fazendeiros amazoniens, au lieu de s'inquiéter de savoir si la quantité de bétail est en raison de l'étendue du campo, ne se préoccupent que d'un accroissement illimité de ce bétail et négligent ainsi une précaution capitale pour leurs intérêts.

Avec la crue arrive la famine; d'une fazenda florissante ravagée comme par une violente épidémie il ne reste absolument rien. Un homme dans l'aisance peut se voir ruiné en bien peu de temps, dans l'espace de quelques mois il perd le fruit du travail de plusieurs années.

Dans l'etat actuel des rives de l'Amazone, avec la crainte de l'énorme crue, il ne faut pas songer à aménager ces terrains de formation récente et encore mal consolidés : ce serait une grosse dépense pour un maigre résultat. Ces campos sont bons l'été pour y laisser provisoirement le bétail en attendant son écoulement sur le marché.

Pour la mise en rapport, pour l'utilisation de ces hauts campos, il est nécessaire d'avoir un moyen facile d'y arriver. Ce système d'accession commode n'est pas aisé à découvrir. La seule idée bonne est encore celle de M. Valentin Couto : ouvrir un chemin qui favorise le transit.

Le Cuminá encombré de chutes et de sauts, impraticable l'été à cause de la sécheresse, l'hiver à cause de l'impétuosité de ses eaux, doit être irrévocablement bannie comme voie de transport.

L'Ariramba, ruisseau d'une vingtaine de mètres de largeur, encombré d'arbres tombés et d'une profondeur insuffisante, même pour une petite embarcation, doit être également écarté.

Le Cuminá mirim n'est pas navigable avec ses barrages de canarana, il n'y faut pas songer comme voie de communication.

Il faudrait donc trouver un port accessible aux vapeurs en toutes saisons et qui soit en même temps le point le plus rapproché des campos. Les campos doivent s'étendre plus au sud jusque vers les sources du Curuá, du Gurupatuba et de l'Urubucuara. Mais je n'en ai que la conviction, j'irai m'en assurer. Ce sera le but de mon prochain voyage d'exploration.

Pour un peuplement immédiat, l'avantage de ces campos est immense. Je ne parle pas ici seulement de la beauté du paysage qui, pourtant, est à mon avis un apport sérieux au point de vue de l'effet produit sur le caractère, l'activité et la santé de l'habitant; le soleil et la lumière réjouissent le cœur de l'homme; je dirai encore que les travaux pour le dessèchement des campos bas, vu les défrichements de la forêt vierge, sont la mort pour un très grand nombre d'immigrants, que même les indigènes n'éviteraient pas les fièvres de ces régions insalubres.

Dans le campo haut, il n'y a rien à dessécher ni à défricher; l'air y est sain, la terre fertile, le ciel clément, le vent frais et léger assainit l'atmosphère et développe l'activité physique.

Je suis persuadée que des immigrants de race blanche peuvent peupler par eux-mêmes, sans le secours du métissage, les Campos gerães du Haut Cuminá, du Haut Parú, du Haut Murapi. Mais, comme il est bien admis qu'une race quelconque, à moins de sacrifices énormes, ne peut être transplantée de son milieu natal dans un autre où l'acclimatement lui est difficile, je me garderai bien d'affirmer ma conviction. Je me contenterai de dire qu'au lieu de dédaigner la race indigène, il serait bon de s'en servir pour un peuplement qui s'effectuerait relativement assez vite en utilisant les Indiens.

# CHAPITRE XI

Les Indiens Piánocotós — Arrivée chez les Piánocotós. — Le vieux tamouchi. — Le tamouchi comprend le ouayana. — Le dégrad. — Moi seule ai le droit d'aller chez eux. — L'abatis. — Houta-pacolo. — Les cases. — Les chiques. — Conversation du vieux tamouchi — Indiens défiants. — Cadeaux. — Départ. — Retour. — Cassave et autres cadeaux. — Caractères physiques des Piánocotós. — Vêtements, travaux, industrie. — Moralité. — Religion. — Commerce. — Vocabulaire pianocotó. — Utilisation possible des Indiens. — Missions religieuses. — Métissage. — Avis de M. de Quatrefages.

Après notre inutile attente au campement de pêche et de chasse, nous arrivons, comme je l'ai déjà dit[1], à la maloca Piánocotó.

De loin, nous apercevons au dégrad une dizaine de personnes d'un beau rouge — le rouge roucou — regardant de notre côté. Le vent nous apporte le bruit de leurs voix. Arrivés près du port, nous ne voyons plus qu'un seul individu, tous les autres ont disparu. Celui qui est resté, le plus courageux sans doute, s'assied sur ses talons, se lève, essaye si la corde de son arc est bien tendue, s'accroupit, se relève de nouveau, brandit son casse-tête de notre côté et nous crie des paroles inintelligibles pour nous. Mes gens s'arrêtent de ramer. En voyant sa mimique menaçante, ils me disent : « Il ne veut pas que nous accostions. » Mon fameux guide, Guilhermo, tourne la proue du canot du côté opposé tout en apostrophant l'Indien : *Gira, gira*. Qu'est-ce que cela peut bien signifier. Je le prie de se taire et je lui commande d'aborder. Mes hommes me racontèrent plus tard que j'avais mes yeux des mauvais jours, des yeux qu'ils connaissent bien et auxquels ils ne désobéissent pas

1. Voir Chapitre VI, pages 81 et 104.

Le canot touche à peine à la rive que déjà je suis à terre près de l'Indien, et, posant ma main sur son épaule, je lui dis :

« *Coulé yepé.*

— Na coulé », me répond-il en tremblant de tous ses membres.

Je suis toute joyeuse, il comprend le ouayana, nous allons nous entendre. Cet Indien est vieux, très vieux, ses cheveux sont presque blancs, il y voit



Piánocotós.

très peu, il est presque sourd et il n'a plus de dents, ce que je ne sus que plus tard lorsqu'il me l'eut montré. Pour vêtement, il a un vieux calembé qui demande un remplaçant. Le roucou qui enduit le corps de tout Indien qui se respecte est enlevé par plaques et n'a pas été renouvelé. Avec son vieux corps ridé aux chairs flasques, mon Piánocotó est d'une laideur repoussante.

Me voilà conversant avec lui. Ma peau blanche le surprend énormément. Il me demande si je suis Calayoua (Brésilien), je lui réponds que je suis Parachichi (Français). « Et toi, dis-je, qui es-tu? »

Je le vois lever orgueilleusement la tête, redresser son corps, bomber la poitrine, jeter les yeux de tous les côtés. Il me répond pompeusement : « Moi, je suis le chef des Piánocotós du Parú et de l'Imarará. » Le chef autocrate de toutes les Russies n'aurait pas dit avec plus de fierté : « Je suis le Czar. » Je crois que mon Indien s'attendait à produire un certain effet ; il



Le Piánocotó de la Poanna.

a dû être choqué du sans gène avec lequel je me suis mis immédiatement à l'appeler *tamouchi tamo* (le vieux chef).

Je devine que son intention est de me laisser au débarcadère sous le soleil qui, à midi, chauffe ardemment. Je lui propose d'aller dans sa maison où nous serons mieux pour causer. Nouvelle difficulté. Dans leur maison on n'y va pas. Puisque je suis un ami, il se décide à ouvrir sa porte, mais rien qu'à moi, mes *peïtos* (serviteurs) devront rester au port. Le port est une roche plate, sans ombre, jonchée de résidus de canne à sucre et de toutes sortes de débris, de détritus de poisson en décomposition et de cassave en fermentation. Une muraille (barreira) de 4 à 5 mètres à pic sépare ce très peu agréable et

très peu propre port de l'abatis qui va en s'échelonnant jusqu'à mi-hauteur d'une petite colline.

Pour gravir cette muraille, il faut comme un macaque monter ou plutôt grimper six marches mal faites et glissantes. Une personne de petite taille ne pourrait pas escalader cette forteresse. Au milieu de l'abatis sont les maisons dans lesquelles on me fait l'honneur de m'admettre.

Je recommande bien à mes matelots de rester avec le canot, que le chef leur défend de monter. C'est dans ces moments-là que je juge bien le degré d'attachement que ma troupe a pour moi. Ils ne peuvent cacher ce qui se passe en eux, leurs têtes sont consternées et désolées. Seul, Guilhermo rit de son mauvais rire. Bonne âme! Stupide imbécile! qui ne réfléchit pas à ceci : c'est que si les Indiens me tuent là-haut, il y passera lui aussi, car nous sommes loin de tout secours, isolés du reste du monde, et la mort de l'un entraîne fatalement la mort de tous.

J'escalade les marches avec le secours de la main du tamouchi. Je suis sur la forteresse, dans l'abatis.

L'abatis est petit et mal entretenu : un peu de manioc, de la canne à sucre, des piments, des bananes, des patates, des ignames, des giraumons et du roucou, de tout un peu, mais si peu!

Derrière les pieds de bananiers, je vois des corps, rouges de roucou, qui cherchent à se dissimuler, ils se cachent dans l'abatis. Je caresse instinctivement le manche de mon couteau-poignard et je bénis en mon cœur les couteliers du Ceara qui trempent si bien l'acier. En cas de danger, j'ai à ma disposition une arme sûre et meurtrière.

Je marche ayant l'air de ne rien remarquer. Je passe devant une construction circulaire à toiture conique tombant jusqu'à terre et hermétiquement fermée. Je m'arrête, l'Indien me tire par le bras, il ne veut pas que j'entre là-dedans.

Si je ne savais pas ce que c'est que cet éteignoir, je persisterais dans l'idée d'y pénétrer. Mais, j'ai intérêt à rester en bons termes avec le tamouchi et je continue à marcher en lui disant : « *Itouta-pacolo.* » Il rit et sa bouche entr'ouverte me laisse entrevoir de petites malpropretés noires qui couronnent ses gencives, autrefois cela a pu être des dents. Nous arrivons enfin à l'itouta-pacolo, la maison de nuit des ouayanas.

La situation n'est point banale. Un chercheur de sensations qui se trouverait à ma place analyserait difficilement ses peu délicieuses impressions; il ne pourrait empêcher un certain froid intense qui, prenant à la racine des cheveux, suit tout le corps et va descendant lentement jusqu'à la pointe des pieds.

Malgré tout mon courage, j'éprouve, en suivant le vieil Indien, une émotion très intense. La sensation de la mort peut-être prochaine me fait soudain évoquer mille pensées : la tâche à accomplir qui forcément resterait inachevée, les miens qui, là-bas dans un petit coin de la France, pensent souvent à moi et que je ne reverrai plus.

Je m'arrête devant deux petites constructions. Dans la plus grande, je compte cinq foyers, et, dans la plus petite, trois seulement, ce qui me fait supposer huit ménages. Ces deux carbets, ouverts à tous les vents, prennent dans la bouche du tamouchi une importance énorme et quand il me dit avec emphase : « *I-pacolo* » (mes maisons), je n'ai qu'à m'incliner.

Ces deux carbets sont si sales que je ne sais où poser les pieds. Pour s'asseoir, il n'y a qu'un bois non équarri de 3 à 4 mètres de longueur; je cherche des yeux, mais inutilement, un petit banc ou une natte; il règne ici une incroyable incurie.

Les poteaux qui soutiennent les carbets sont en bois durs, les toitures sont bien faites avec des feuilles d'ubims; sur les traverses des roseaux à flèches, attendant leur utilisation, il y a deux régimes de bananes, un paquet de roucou sec, un panier indien contenant des perles bleues et des boutons de porcelaine blancs et rouges, un peigne à poux de fabrication indienne, le quart d'un miroir; par terre gisent deux marmites renversées et une *conca* (d'inaja) ayant contenu du tapioca.

Mais ce que jamais de ma vie je n'avais vu et ce qu'il est difficile de s'imaginer, c'est le nombre incalculable de puces qu'il y a là-dedans, toutes les variétés de ces insectes incommodes se sont donné rendez-vous en ce lieu, depuis les moins gênantes jusqu'aux pénétrantes chiques de l'Amérique équatoriale. La terre disparaît sous ces parasites d'une belle couleur marron qui attendent la visite de jambes complaisantes pour prendre une nourriture confortable. Alors elles s'installent dans la chair même, mordent, sucent avec avidité le pauvre

sang humain. Malgré l'excellent bain que je pris en sortant de chez ces Indiens, sans une énergique friction à l'eau de Cologne, je me serais difficilement débarrassée de leurs maudites puces.

Je passe bravement sur quelques petits inconvénients d'odeurs et de malpropretés, inconvénients qui ne paraissent pas du tout incommoder mon tamouchi. Je m'assieds à côté de lui et nous causons en ouayana. Voici à peu près le résumé de notre conversation :

« Où vas-tu? me demande-t-il.

— Je vais voir les campos.

— Comment? Tu ne viens pas pour faire du commerce avec nous? Tu n'as rien dans ton canot?

— Dans mon canot, j'ai des haches, des sabres, des clous, des peignes, des miroirs, des perles et des hameçons.

— Et nous, nous n'avons rien, dit le vieux d'un air triste. Nous avons donné aux Roucouyennes nos chiens et nos hamacs. Tu sais, les Mécoras (nègres) veulent beaucoup de chiens et beaucoup de hamacs pour une hache, alors les Roucouyennes demandent tous nos chiens et nos hamacs. Moi je suis vieux, je ne fais plus le voyage, j'avais beaucoup de fils, l'autre hiver ils sont morts, à présent ceux qui me restent ne savent pas le commerce. Nous avons encore des chiens, mais ils sont petits, si tu les veux comme cela, nous te les donnerons. Les femmes travaillent le coton, mais nous n'avons pas de hamacs, Donne-moi des sabres et des haches. Je te payerai quand tu reviendras, alors les hamacs seront prêts.

— Je ne veux pas tes chiens, tu peux les garder, un hamac m'aurait fait plaisir, mais puisque tu n'en a pas, cela ne fait rien. Le tamouchi des Calaouyas m'envoie seulement pour te faire des cadeaux et savoir ce que tu veux. Mais tu n'as pas de femmes, ni d'enfants. Où sont tes femmes?

— Mes femmes sont dans les autres maisons, loin, très loin d'ici. Mais est-ce que tu veux des femmes? »

Et il attend ma réponse anxieusement. Il n'est pas rassuré, il se souvient des nègres de la Poanna[1].

1. Voir Chapitre VIII, pages 118, 119 et 120, et Chapitre XII, page 171.

« Non, je ne veux pas de femmes, je désirerais seulement les voir. Tu peux me les montrer en toute sécurité, moi-même, je suis une femme. »

Et le vieil Indien me regarde d'un air incrédule. Je comprends sa surprise. Qui ne serait étonné de voir sous ces latitudes une femme parcourir un pays inconnu? N'aurais-je pas été la première à protester et à nier si, à l'âge des illusions et des rêves dorés, quelqu'un m'eût prédit que, dix ans plus tard, j'interviewerais, dans les régions désertes du Pará, un vieux chef Piánocotó, sale et nu, à demi-sauvage et barbare; qu'au lieu d'en être terriblement effrayée, j'y trouverais un certain plaisir; qu'une utile curiosité d'explorateur me pousserait à étudier les mœurs et les habitudes de sa tribu?

J'ai parlé de femmes, sa confiance est partie, il tient absolument à ce que nous descendions vite à mon canot pour voir ce que je lui apporte.

Et c'est toujours la même chose, même en pays indien. Partout il faut donner pour être le bienvenu. Un cadeau touche davantage le cœur humain qu'une bonne parole partant de l'âme.

Nous allons au canot. Sur notre route, j'aperçois des Indiens gardant le passage, ils sont armés d'arcs prêts à lancer des flèches empoisonnées au curare. Je me tourne vers le tamouchi et je lui dis: « Ce n'est pas bien. » Et fâchée, j'appelle un des miens pour m'aider à descendre.

Le vieux me suit, il veut voir les haches, les sabres.

Je lui parle ainsi:

« Non, tu n'auras rien, parce que tu n'es pas bon. J'arrive chez toi en amie et tu fais préparer des armes mortelles. Tes flèches ne me font pas peur, les ouayanas m'ont donné un remède pour guérir du curare; et si moi je faisais sortir mes fusils, mes excellents fusils qui sont toujours armés, que t'arriverait-il? Tiens, regarde mon poignard qui, lui aussi, est empoisonné, vois encore un petit fusil, là, dans ma poche, que peux-tu faire avec tes flèches? »

Je me fais apporter mon Winchester et je tire les seize balles les unes après les autres.

Le tamouchi est tout tremblant, mais il me dit une chose juste:

« Tu viens chez moi avec tes serviteurs, je ne te connais pas. Les nègres étaient amis avec les Piánocotós de la Poanna et ils les ont tués par traîtrise, Je ne sais point si tu ne viens pas pour tuer les Indiens du Parú. »

Il a raison ce vieux, j'ai eu tort de me fâcher. Je fais sortir les haches, les sabres, les perles, etc. Je lui donne une hache, un couteau, des perles, des hameçons, un peigne et un miroir. Il me demande ce que je désire en échange. Je lui réponds que je ne veux rien, que je tiens surtout à lui montrer que je suis son amie. Alors, il s'approche de moi, me prend par la main, me passe en revue et m'examine attentivement. Mes cheveux lisses et longs comme les siens, lui font voir en moi une amie des Piánocotós ; les nègres ont les cheveux courts et frisés, il les considère comme des ennemis.

Il ouvre ma veste, ma chemise l'étonne. Pensez donc, je porte deux chemises, lui n'en a pas du tout et ne soyez pas surpris de son étonnement. Il veut prendre mon poignard, mais sa main frôle un sein de femme, il la retire, ferme ma veste et me dit d'un air tout bête : « *Mamaye.*

— *Na yépé, you tamouchi-oli, you couni.* » (Oui, ami, je suis une femme-chef, je suis une vieille femme.)

Ce n'est que maintenant, alors qu'il a la certitude que je suis une femme, que la confiance lui revient. Une femme inconnue inspire confiance à un sauvage et les civilisés nous disent *perfides comme l'onde.*

« Mamaye, donne-moi une chemise pour mes bras et une autre pour mes jambes. Mamaye, donne-moi un chapeau. Mamaye, donne-moi du sel. »

Je donne un de mes pantalons, une de mes chemises et mes hommes l'habillent. Ce vieil Indien a l'air d'être costumé en bicycliste, il est désopilant à voir. Je lui donne aussi du sel qu'il mange avec un morceau de cassave.

Les autres Indiens, ceux qui étaient de garde au haut de la muraille, voient mes présents, oublient leur consigne, et les voilà tous autour de moi : « Mamaye, je veux des perles pour mes femmes.... Mamaye, je veux un couteau.... Mamaye, je veux un miroir.... » Je ne sais plus à qui répondre, ils parlent tous à la fois.

Un tout jeune, d'une vingtaine d'années, me regarde avec des yeux suppliants : « Mamaye, des perles pour ma femme, un miroir pour elle. » Ce doit être un nouveau marié, et je fais un heureux, je lui donne des perles, un miroir, un peigne. Il part en courant et je ne le revois plus.

Un autre arrive : « Mamaye, moi, j'ai deux femmes. » Il faut donc que je double le cadeau.

J'ai contenté les cinq Piánocotós qui se sont présentés. « Maintenant, dis-je au tamouchi, que j'ai distribué mes présents, tu vas me donner de la canne à sucre et des bananes. » Il envoie aussitôt couper la canne et les bananes demandées.

Le tamouchi est devenu bavard, il m'apprend que la rivière va très loin, qu'à la source il y a des Indiens, que ce ne sont pas des Piánocotós, mais qu'ils sont bons comme eux ; qu'il ne faut pas aller dans le Murapi, car il y a des CAYAMÈS (*Indiens brabos*).

Il ajoute que la rivière va toujours dans le campo, que celui-ci s'étend loin, très loin dans le sud. Quand il était jeune et que les Piánocotós allaient chez les Roucouyennes, ils remontaient par une rivière qui est en amont des cachoeiras, sur la rive gauche (*igarapé des Roucouyennes*), puis ils marchaient un peu et ils étaient chez les Roucouyennes. Maintenant, les Piánocotós vont par le campo et ils dorment beaucoup en chemin.

« Les Piánocotós de la Poanna sont fâchés avec tes serviteurs, dit-il en terminant, parce qu'ils sont nègres, il ne faut pas y aller, ils les tueraient. »

La canne à sucre et les bananes étant arrivées, je prends congé de mon hôte : « Quand je reviendrai du campo pour aller chez moi, j'aurai besoin de cassave. Fais-moi de la cassave, je te payerai avec des couteaux et des sabres. »

C'est entendu, j'aurai de la cassave fraîche dans quatre ou cinq jours, lorsque je descendrai.

Les quatre ou cinq jours furent seize jours. D'aussi loin que les Indiens me voient, ils m'appellent. Quand j'accoste, le tamouchi me crie : « Je croyais que tu étais partie sans que nous te voyions, que tu ne voulais plus commercer avec nous. »

La cassave est là, il y en a beaucoup, il y a aussi des bananes, des patates, des piments; je prends, je paye en sabres et en couteaux. J'achète des arcs, des flèches, j'achète même des flèches empoisonnées au curare. Ils m'apportent tout ce qu'ils peuvent imaginer, ils veulent que j'emporte du roucou dans une marmite en terre d'une propreté douteuse, ils me comblent de tout ce qu'ils croient de nature à me faire plaisir, ils me donnent de l'omani[1] que, bien

1. *Omani*, boisson faite de cassave que les femmes ont préalablement mâchée et qu'on a laissé fermenter.

entendu, je ne bois pas, puis du cachiri de tapioca que j'accepte, mais auquel je me garde bien de toucher. Aussi, les hameçons que je me vois forcée de distribuer avec profusion diminuent d'une façon inquiétante.

Pendant que je cause avec les autres Indiens, le tamouchi me vole des hameçons. Je le prends sur le fait, je lui saisis la main au moment où il la retire de la boîte : « *Tamouchi-tamo*, c'est pas bon. »

Et lui, larmoyant : « Mamaye, mamaye, j'ai besoin d'hameçons pour prendre



Piánocotó en faction.

du poisson, tu vois, je suis vieux, je n'ai plus de dents, tiens, regarde, donne-moi des hameçons pour rien, donne-moi une ligne pour rien. »

Et je donne hameçons et ligne pour rien. Les autres arrivent, il faut les contenter tous.

« Quand reviendras-tu?

— Dans quatre lunes, je serai chez les Indiens de l'autre rivière, la rivière qui est là, à l'est.

— Nous irons là-bas dans quatre lunes; tu nous apporteras beaucoup de

haches, de sabres, de couteaux, des camisas, beaucoup de perles, les femmes travaillent beaucoup, elles aiment les perles, elles font des hamacs et donnent à manger aux chiens. Nous t'apporterons des hamacs et des chiens. »

Et je m'en vais, laissant de la joie, infiniment de joie derrière moi, chez ces Indiens. Ils ont tant de couteaux, de haches, de sabres, de peignes, de miroirs, de perles, de ciseaux, de bobines de fil, de boutons, d'aiguilles, d'épingles et



Dans la Poanna. — Ubas piánocotós.

d'hameçons, que je doute fort de les trouver au Curuá. Ils n'ont donné en échange ni chiens ni hamacs, aussi ont-ils fait d'excellentes affaires avec moi. Je suis persuadée qu'ils pensent ainsi et qu'en ce moment leur conversation pourrait se résumer de la sorte : « Cette Parichichi est bête, mais nous, les Indiens, nous savons faire du commerce. »

Et ce soir, il y aura grand cachiri dans la maloca piánocotó.

Les Piánocotós sont de taille moyenne, bien proportionnés.

Leurs cheveux très noirs, gras et raides, sont rabattus du sommet tout autour

de la tête; ils sont coupés sur le front, de manière à bien dégager les yeux, ils retombent un peu plus longs sur les oreilles, et, derrière, ils sont laissés dans toute leur longueur.

Leurs yeux sont très légèrement obliques, ils s'épilent soigneusement les soureils.

La peau est jaune très clair, là où le roucou est enlevé.

Ils ne sont point tatoués comme les Indiens du sud de l'Amazone. Comme ornement, ils ont tout simplement une ligne longitudinale au génipa, allant du haut du front à la pointe du nez, une autre, transversale, au-dessus des soureils, et des rayures sur les bras. Ces dernières sont faites avec une griffe de tigre et ne sont portées que par les coquets, ceux qui veulent plaire.

Ils ont tous les oreilles percées, les uns n'y suspendent rien, certains y portent une dent d'agouti avec une perle bleue, les autres les parent de deux plaques rondes qui cachent tout le lobe de l'oreille.

Le vêtement national se compose d'un calembé retenu par une cordelette de coton qui ceint les reins et vient s'attacher au-dessous du nombril; le calembé est un petit morceau d'étoffe de coton tissé à la maloca, il s'attache derrière par un nœud, passe entre les deux fesses et vient retomber devant leur sexe.

Je n'ai vu que deux calembés passables, les autres sont sales et troués, trop petits, ils ne peuvent pas s'attacher derrière, ils sont tout uniment posés devant sur la cordelette, aussi glissent-ils avec une facilité étonnante. Au moindre mouvement, le calembé est de travers, soit à droite, soit à gauche. Il est rarement à la place qu'il doit occuper.

Des jarretières de coton complètent le costume des Indiens, leur descendent en franges jusqu'à mi-jambes. Des bracelets, également de coton, entourent l'un l'avant-bras droit, l'autre le poignet gauche. Quelques-uns des Piánocotós ont un collier de petites perles de diverses couleurs faisant plusieurs fois le tour du cou; tous ont un couteau, qu'ils portent derrière, passé dans la cordelette.

Ils sont chasseurs et pêcheurs; selon que la chance les favorise ou non, il y a chez eux abondance ou disette, car ils ne se préoccupent guère du lendemain.

Ils chassent tous les singes : le couata, le couchiou, le macaque prego et le singe rouge; ils font aussi une guerre acharnée au tapir : les flèches pour la chasse sont empoisonnées au curare.

Ils flèchent également le poisson, mais alors la pointe de leur arme est faite avec des os de macaque et non empoisonnée. Ils ont peu d'hameçons; ces derniers, très petits du reste, leur viennent des Bonis de la Guyane française. Ils se servent de beaucoup d'herbes qui enivrent le poisson de la rivière, tels sont le timbo, le counani et le halili.

Leurs maisons sont petites et sales, leurs carbets de chasse ne serviraient pas à nos chiens : ce sont deux feuilles de palmier suspendues sur trois pieux, il y pleut presque autant que dehors.

Les trois abatis que j'ai vus sont petits et mal coupés, il ne semble pas y en avoir beaucoup dans ces régions.

Les sentiers, tant de chasse que d'abatis, n'ont de sentier que le nom ; c'est généreusement que nous le leur octroyons. Ils consistent en une branche tordue, des feuilles froissées, une entaille dans un arbre, mais point ou très peu de sabrage : il faut être sauvage soi-même pour se reconnaître dans ces dédales de voies presque impraticables.

Leur industrie est rudimentaire mais elle existe.

Les hommes font leurs flèches avec le roseau (*canna brabo*) et avec le tacouari; la pointe de la flèche est en os ou en bois de taboca (*bambou*), la flèche elle-même est bien travaillée, mais pas très forte, elle se brise avec une grande facilité. Leurs arcs sont en bois violet et en balate. Ils tressent des paniers avec la paille de toucoum, des souffle-feux en paille de maripa; ils font des casse-tête dans des arcabas de divers bois durs; pour mettre leurs petites flèches au curare, ils fabriquent des tubes en bambou.

Ils construisent leurs pirogues avec l'écorce du jutahy et ne savent ni ne veulent se donner la peine d'employer le bois. Ils favorisent ainsi l'isolement dans lequel ils vivent. Leurs pirogues sont impropres à la navigation et se brisent au moindre choc. Leurs rames sont petites, sans ornements, sans dessins.

Les femmes filent le coton et font des hamacs en filet, je n'en ai pas vu un seul qui soit en étoffe pleinement tissée. Elles font aussi des tangues perlées, des calembés, des bracelets et des jarretières de coton, un peu de poterie mais très peu. Elles ne se servent que de marmites rares, petites et mal travaillées, sortes de couis seulement séchés, mais point cuits, dans lesquels elles mettent

l'eau. Elles ne savent point faire le couac (*la farinha*); par contre, elles préparent de la cassave excellente, du tapioca, du cachiri, de l'omani.

Dans la basse-cour, il n'y a que des chiens, mais il y en a beaucoup. Quand je demande à acheter une poule ou des œufs, les Indiens me montrent tout ce qu'ils ont : deux petites poules blanches et un coq blanc également, mais ils ne peuvent s'en défaire, car ils les élèvent pour les plumes dont ils se parent dans les grandes occasions.

Je ne sais rien de leur moralité, il me faudrait vivre un peu chez eux. Cela satisferait ma légitime curiosité. Je serais heureuse de compléter mes études sur leurs mœurs, mais je n'en ai ni le temps ni les moyens. Mon programme est tracé et mes jours sont comptés. Deux semaines dans la maloca m'auraient sûrement appris bien des choses.

Ce n'est pas en faisant trop rapidement un voyage dans une contrée que l'on peut donner des documents nombreux et positifs sur le pays et sur les habitants, il faut séjourner partout où il y a des agglomérations, étudier les habitudes des populations, apprendre ou du moins comprendre la langue, assez pour en rapporter des indices suffisants. Alors, le voyage aurait un résultat sérieux et il serait plus facile d'arrêter le système de colonisation à adopter, celui qui s'adapterait le mieux aux coutumes des indigènes.

Ont-ils une religion? Sont-ils indifférents? J'avoue que je ne sais rien de précis à ce sujet et je suppose que, comme tous les primitifs, ils doivent craindre la force ou la puissance, ce qui extérieurement paraît les dominer.

Je sais, toutefois, qu'ils croient en Yoloc. Yoloc est un esprit généralement malfaisant. Quand un Indien est malade, c'est qu'il a un yoloc dans le corps. Pour le guérir, il faut que le yoloc du Piáye[1] enseigne un remède à ce dernier.

Pendant le peu de temps que je reste avec les Indiens, je les vois s'approcher très près de moi, faisant le tour de mes vêtements, découvrant mon chronomètre, le tournant en tous sens, écoutant son tic-tac, en riant. Chacun à son tour veut le toucher, le retourner, le secouer. Cela menace de devenir dangereux pour cet instrument dont je ne puis me dispenser. Il me vient une inspiration et je dis à mes sauvages : « I-yoloc, mon yoloc. » Le vieux tamouchi,

1. *Piáye*, médecin sorcier indien.

tel un jeune homme, fait un bond en arrière, les autres se reculent précipitamment.

Le trafic des Piánocotós se fait exclusivement avec les Roucouyennes du Parú. Les Roucouyennes reçoivent leurs marchandises des Mécoras (*Nègres Bonis*) du Maroni. Ou les Bonis viennent chez les Ouayanas du Yary ou les Ouayanas vont à Cottúa dans le Maroni. Les Ouayanas du Yary vendent aux Roucouyennes du Parú, les Roucouyennes aux Piánocotós et les Piánocotós aux Indiens de la Poanna. Qu'on s'imagine ce que peut coûter une hache ou un sabre déjà tarifés à 100 pour 100 de bénéfice par les Bonis, quand ces objets arrivent entre les mains des Piánocotós de la Poanna.

Ces derniers parlent le ouayana avec moi, mais il doit certainement y avoir une différence entre leur langage piánocotó et celui des Ouayanas.

Je transcris ici le peu de mots que j'ai pu prendre et retenir en les entendant parler entre eux. Cela a été difficile, car dès qu'ils me voyaient écrire ils s'arrêtaient de causer. — Je conserve l'ordre établi par Henri Coudreau dans ses vocabulaires, plan si précieux que je ne puis comprendre un dialecte indien que sous cette forme.

## ÉLÉMENTS

| | |
|---|---|
| Soleil | Tchitchi. |
| Lune | Nouneu. |
| Nuit | Coco. |
| Pluie | Capeu. |
| Pierre | Tépou. |
| Savane | Ona. |
| Forêt | Itou. |
| Eau | Touna. |
| Sel | Saoutou. |
| Saut | Turune. |
| Ile | Ahnonta. |

## FAMILLE

| | |
|---|---|
| Homme | Okirí. |
| Femme | Oli. |
| Petit enfant | Camí. |

| | |
|---|---|
| Vieux | Tamo. |
| Vieille | Couni. |
| Mère | Mamaye. |
| Père | Papaye. |
| Frère | Yacone. |
| Sœur | Tachi. |
| Ami | Yépé. |
| Un noir | Mécoro. |
| Un Brésilien | Calayoua. |
| Chef | Tamouchi. |
| Paix | Coulé. |
| Esprit malfaisant | Yoloc. |
| Paiement | Épetpeu. |

## PARTIES DU CORPS

| | |
|---|---|
| Cheveux | Poutabali. |
| Œil | Gnanourou. |
| Nez | Younali. |
| Dent | Youtali. |
| Main | Yanali. |

## ALIMENTATION

| | |
|---|---|
| Poisson | Caa. |
| Hameçon | Oca et aussi Yanto. |
| Canot | Canaoua. |
| Manioc | Ourou. |
| Cassave | Ourou. |
| Tapioca | Coutouli. |
| Diverses boissons | Cachiri, omani. |

## HABITATION

| | |
|---|---|
| Maison | Pacolo. |
| Maison de nuit | Itouta-Pacolo. |
| Boucan | Yara. |
| Platine | Orinat. |
| Arc | Païra. |
| Flèche | Piréou. |

| | |
|---|---|
| Curare . . . . . . . . . . . . . . . . . | Ourari. |
| Tabac. . . . . . . . . . . . . . . . . | Tamoui. |

## MARCHANDISES

| | |
|---|---|
| Aiguille . . . . . . . . . . . . . . . . | Acouya. |
| Couteau . . . . . . . . . . . . . . . . | Maria. |
| Hache. . . . . . . . . . . . . . . . . | Ouioui. |
| Fusil . . . . . . . . . . . . . . . . . | Aracabousa. |
| Miroir. . . . . . . . . . . . . . . . . | Aroua. |
| Peigne. . . . . . . . . . . . . . . . . | Pacatépeu. |
| Perle . . . . . . . . . . . . . . . . . | Cahourou. |

## QUADRUPÈDES

| | |
|---|---|
| Chien. . . . . . . . . . . . . . . . . | Caicouchi. |
| Cochon marron. . . . . . . . . . . . | Pakira. |
| Singe rouge . . . . . . . . . . . . . . | Alouata. |
| Capiouara . . . . . . . . . . . . . . . | Aloucolé. |
| Tapir . . . . . . . . . . . . . . . . . | Maïpouri. |
| Tigre . . . . . . . . . . . . . . . . . | Caïcoú. |
| Couata. . . . . . . . . . . . . . . | Couata. |

## OISEAUX

| | |
|---|---|
| Poule . . . . . . . . . . . . . . . . . | Courachi. |
| Œuf . . . . . . . . . . . . . . . . . | Poumo. |
| Hocco. . . . . . . . . . . . . . . . . | Ouac. |
| Ramier . . . . . . . . . . . . . . . | Ouarami. |

## POISSONS

| | |
|---|---|
| Poisson . . . . . . . . . . . . . . . . | Caa. |
| Trahira . . . . . . . . . . . . . . . . | Aymara. |
| Pacou. . . . . . . . . . . . . . . . . | Pacou. |
| Souroubi. . . . . . . . . . . . . . | Sourouï. |
| Counani. . . . . . . . . . . . . . | Counani. |

## PLANTES

| | |
|---|---|
| Canne à sucre | Acicarou. |
| Cotonnier | Maourou. |
| Igname | Napeuque. |
| Batate | Napi. |
| Maïs | Enãye. |
| Roucou | Onote. |

## FRUITS

| | |
|---|---|
| Banane | Parourou. |
| Haricot | Coumata. |
| Piment | Achi. |

## PRONOMS

| | |
|---|---|
| Première personne | You. |
| Deuxième personne | Amoré. |

## ADVERBES

| | |
|---|---|
| Oui | Na. |
| Non | Oua. |
| Beaucoup | Apoye. |
| Un peu | Poique. |

## ADJECTIFS

| | |
|---|---|
| Bon | Iroupa. |
| Mauvais | Iroupa oua. |
| Fâché | Ipoquéré. |
| Pas fâché | Ipoquéré oua. |
| Petit | Apsique. |

## VERBES

| | |
|---|---|
| Acheter | Tépécaté. |
| Donner | Tépécati. |
| Je veux boire | Sénéli issé. |
| Vouloir | Issé. |
| Je veux des perles | You issé cahourou. |
| Mourir | Manoumé. |
| Parler piánocotó | Omile piánocotó. |

Ces mots sont les seuls que j'ai pu saisir et relever, je m'applique à les rapporter aussi fidèlement qu'il m'est possible.



Chico avec son dernier pantalon.

D'après la théorie du savant anglais Yung qui admet que huit mots communs dans deux langues établissent la certitude que ces langues sont de la



Barrage dans le Cuminá Mirim.

même famille, je puis avancer, sans craindre de me tromper, que ces Piánocotós sont de la famille caraïbe : Caraïbes bien dégénérés.

Si je laissais parler mon cœur, je dirais : ces Indiens étant nécessairement destinés, d'après la loi de l'évolution du genre humain, à disparaître dans un délai assez restreint, ne leur imposons pas le métissage, laissons-les s'éteindre sans les troubler.

Pour eux la terre est bonne, ils sont à l'âge d'or, ils n'ont pas d'ennuis, pas de chagrins, pas d'envies, pas de jalousies. Quand, sous prétexte de civilisation, on viendra violer le sol de cette maloca, aujourd'hui si tranquille, adieu la félicité dont ils jouissent; nous leur enseignerons des passions, donc des douleurs, qui leur sont inconnues. A quoi bon leur apporter des larmes?

Pauvre vieux tamouchi qui tremble à mon approche, tu as bien raison; la civilisation donnera beaucoup plus de bien-être aux gens de ta tribu, ils habiteront un grand village, ils seront vêtus, ils n'auront plus peur de montrer leurs femmes aux étrangers, et ils seront beaucoup plus malheureux. Vieux tamouchi, je m'y connais en souffrances de toutes sortes, je puis t'assurer que la misère matérielle n'est rien, les misères du cœur seules comptent, et celles-là tu ne les connais pas.

Mais les sentiments n'ont que faire ici. La civilisation réclame ses droits, je dois me rappeler que je suis explorateur et que mon exploration dans ces régions désertes du Pará ne comporte pas l'article sentiment, que cette exploration doit être même « moins azimuth et moins muséum » qu'utilitaire et pratique.

Donc, j'ai vu les Indiens Piánocotós. Mais à quoi cela peut-il servir si maintenant qu'on sait qu'ils sont installés dans le Haut Cuminá, on ne cherche pas à les utiliser ou si on les utilise mal?

Ils ne sont pas nombreux, c'est certain. Mais, dans un pays où il n'y a personne, c'est encore un apport sérieux.

Les Piánocotós habitent :

Le Rio Parú du Cuminá.

L'igarapé Imarará.

L'igarapé Poanna.

Les Pauxis habitent :

L'igarapé d'Agua Fria.

L'igarapé Pénécura.

Le Rio Acapú.

Je ne puis donner aucune statistique de la population Piánocotó. Si j'en juge par le nombre des pirogues, celles de l'igarapé Poanna étant plus nombreuses qu'ailleurs, accusent une agglomération plus grande. Au Parú, je n'ai vu que trois pirogues dont une appartenait à un Piánocotó de la Poanna en visite.

Dans l'igarapé Poanna, j'en ai compté jusqu'à onze et encore ne suis-je pas allée jusqu'au bout; des traces laissées partout en font deviner un plus grand nombre.

Trompés par les Nègres, ces Indiens se retirent un peu plus loin dans leur impénétrable désert, ils deviennent de plus en plus tristes et défiants. Ils n'ont aucune initiative, c'est à se demander si leur intelligence est perfectible.

Ne connaissant pas le bien-être, n'ayant pas ce désir du mieux qui pousse l'homme à travailler davantage, les Indiens sont incapables de s'élever par eux-mêmes au-dessus de l'état demi-sauvage dans lequel ils vivent en ce moment : le métissage, même avec une race inférieure, serait un très grand progrès.

Malgré cela, il serait très malheureux pour la civilisation qu'il arrivât chez ce peuple primitif ces métis-usuriers exerçant le petit commerce dans le bas des rivières : commerce éhonté, dont les *Mœurs commerciales* de Spencer ne peuvent point donner la moindre idée. Ce serait le plus puissant moyen de démoralisation. Quelques métis, méritant la prison, s'enrichiraient peut-être, mais les Indiens s'abrutiraient et disparaîtraient.

Penser à des commerçants, à des administrateurs, à des colons pour changer ces sauvages en civilisés, serait une utopie.

Pour faciliter le contact entre les futurs colons et les Indiens actuels, il faut une phase transitoire. Une initiative habile et pleine de sollicitude les amènera doucement à la civilisation et ce n'est qu'avec les missionnaires religieux qu'on arrivera à faire quelque chose de ces grands enfants.

Je sais que les missions religieuses ne sont plus à la mode. Pourtant, mon avis est que c'est le seul moyen à employer; l'idée sera trouvée excellente si l'on veut bien se rappeler ce qu'ont fait les Pères partout où ils se sont établis : au Paraguay, à l'Orénoque, en Californie, au Canada.

Si ces Indiens sont un apport appréciable comme quantité, le seront-ils comme qualité? Leur contingent de production vaudra-t-il la dépense qui sera faite pour eux?

L'Indien n'est pas travailleur et pourquoi le serait-il? Il vit de peu, se contente de rien, et il fournira toujours une quantité de travail supérieure à sa



Le Cuminá Mirim.

consommation. Il est d'une humeur variable et inconstante, mais il est obéissant, soumis et facile à domestiquer.

Je ne veux point dire que l'Indien, adulte au moment où se fonde une mission, deviendra laborieux par ce seul fait, et qu'il franchira d'un seul bond les étapes de civilisation que nos ancêtres ont mis des dizaines de siècles à parcourir; certainement non, il se pourra même qu'au début la civilisation ait peu de prise sur lui, mais les plus jeunes seront faciles à instruire et ils seront précieux pour l'acclimatement de la race blanche par le métissage avec la race indienne; leur sang ayant acquis une indubitable impunité au prix des sacrifices subis par leurs ancêtres, les colons profiteront de cette immunité relative en

s'unissant à eux. Pour le métissage, je ne parle que de la race blanche, car je ne vois pas bien ce que peut valoir le métis d'un mercanti et d'un sauvage américain, ou d'un sauvage américain et de ce « terme inférieur » qui s'appelle Mucambeiro.

Le croisement de la race blanche avec les Indiens ne peut donner que des résultats satisfaisants : que ce soit pour explorer les plateaux intérieurs ou pour pénétrer l'hostile forêt vierge, il n'y a que les mamelouecos qui peuvent prêter avec utilité le secours de leurs bras et de leur intelligence.

Je ne puis mieux conclure qu'en citant ces quelques lignes de Couto de Magalhaes, ex-président du Pará :

« Les fils du sol, habitués à la vie demi-barbare, sont les essentiels éléments de la victoire ; dans la lutte pacifique, mais tenace, de l'élaboration de la richesse d'un peuple, ils sont les éléments indispensables du succès. Il ne s'agit pas seulement de la conquête du sol, il s'agit aussi et surtout des milliers de bras acclimatés, les seuls qui puissent ouvrir promptement la voie. Si les colons européens nous sont nécessaires, les colons indiens nous le sont bien davantage ; car, ainsi que nous le dit la grande France, par la voie éloquente de M. de Quatrefages, aucune race n'est aussi avantageuse au Brésil comme élément de travail que la race du blanc acclimatée par le sang de l'indigène. »

# CHAPITRE XII

## LES MUCAMBEIROS

Les Mucambeiros. — Exode des Mucambeiros. — Statistique. — Pagès. — Caractères moraux des Mucambeiros. — Urgence à veiller sur eux. — Les mines d'or. — Histoire d'Horace le Cayennais. — Tentation. — Castanha. — Copahu. — Balata. — Quinquina. — Caoutchouc inférieur. — Surmenage. — Conclusion.

Les Mucambeiros du Cuminá comme ceux du Trombetas viennent des bords de l'Amazone, presque tous s'enfuirent de la ville d'Obidos. Ils ne furent pas poursuivis. Ils allèrent s'installer dans les hauts, dans l'igarapé Poanna et en amont.

Ils n'eurent point un centre de réunion comme ceux du Trombetas qui avaient une maison à l'abatis et une autre à *la ville*, au contraire ceux du Cuminá s'établirent loin les uns des autres. Il paraîtrait que, dès le début, ils étaient dans les mêmes sentiments qui les animent encore aujourd'hui : chaque Mucambeiro se croit personnellement un très honnête homme et ne voit en ses frères que des voleurs et des assassins. Le jugement personnel de chacun donne une juste idée de la moralité de l'ensemble. Ils ont peur les uns des autres.

Après leur bel exploit de la Poanna, ils descendirent plus bas à Jawary, Formigal, Urucuri et Macaco. C'est sans doute après une vilaine histoire, une nouvelle traîtrise avec les Indiens Pauxis qu'ils sont venus au bas des cachoeiras où ils habitent maintenant.

Guilhermo m'a raconté qu'ils ne pouvaient plus rester à Urucuri, parce que les Indiens les menaçaient et suspendaient des casse-tête jusque devant la porte. Puis il y a les aventures d'un certain Torró qui aurait eu beaucoup d'Indiens chez lui. Pourquoi ces Indiens l'ont-ils quitté et pourquoi a-t-il fui dans

l'Acapú où il habite maintenant? Mystère. Mais les Pauxis avaient certainement un motif pour se fâcher.

Des Mucambeiros de la fuite il reste :

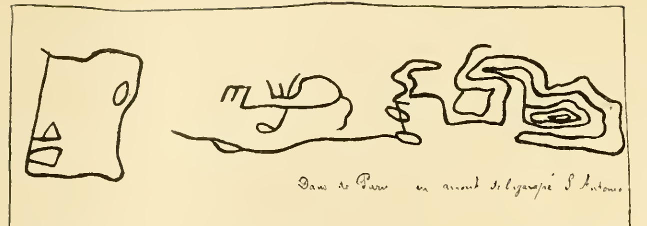
Lothario et Maria. . . . . . . . . . .
Santa-Anna et sa femme. . . . . . . . dans le Cuminá.
Figéna. . . . . . . . . . . . . . .
Bénédicto.. . . . . . . . . . . . . .
Torró. . . . . . . . . . . . . . . .
Raymond.. . . . . . . . . . . . . .
Callisto.. . . . . . . . . . . . . . . dans l'Acapú.
Pedro Antonio.. . . . . . . . . . . .
Valeria.. . . . . . . . . . . . . . .
Coletta, dans le Cuminá mirim.
Bénédicto Salgado, dans le largo do Salgado.

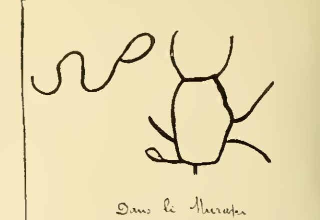
L'autorité (*tout est relatif*) est à celui ou à celle qui sait se faire craindre. Lorsque je suis arrivée, le pouvoir était disputé entre deux grands personnages : j'ai nommé Maria do Lothario et Figéna, toutes les deux pagès, sachant un grand nombre de maléfices, pouvant même faire mourir une personne rien qu'en la regardant! Ces deux pagès se faisaient concurrence. Mais Maria do Lothario l'emporte en ce moment et j'en suis la cause : je suis allée la remercier d'avoir soigné João et de l'avoir guéri. Figéna m'en veut et me désire beaucoup de mal, mais son pouvoir ne s'étend que sur les nègres.

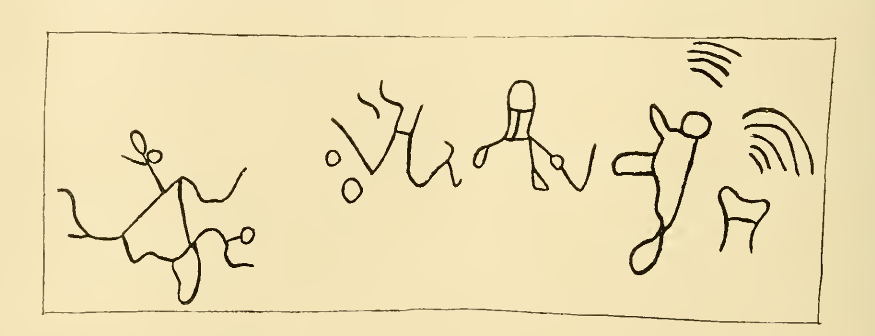
Dans le voyage au Trombetas, en concluant mon étude sur les Mucambeiros, j'écrivais qu'ils devaient être traités comme une quantité nuisible. Alors que vais-je dire, pour ceux du Cuminá qui sont pires? Je les trouve plus mauvais, peut-être, parce que je les connais mieux et qu'en ayant eu à mon service un que j'ai gardé assez longtemps, que j'ai fait causer, je me suis rendue mieux compte de l'état d'abjection dans lequel ils vivent.

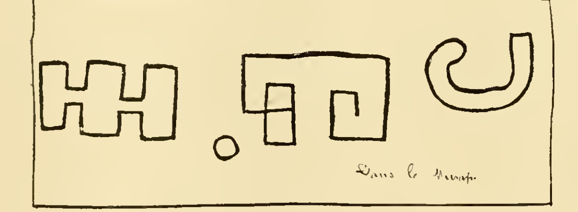
La vérité n'est point en honneur chez eux, le mensonge y est ouvertement applaudi et même enseigné.

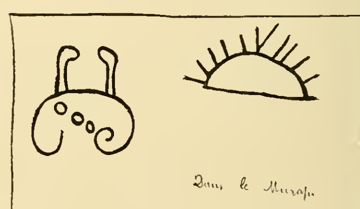
Ils approuvent le vol et le trouvent digne de louanges. Avoir volé est un

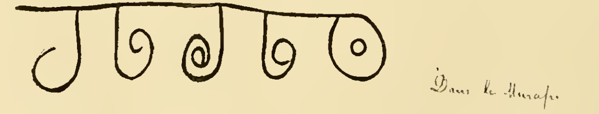

Dans le Paru en amont de l'igarapé S. Antonio

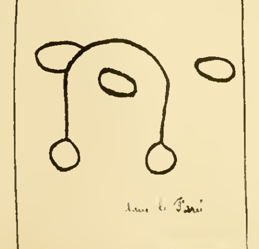


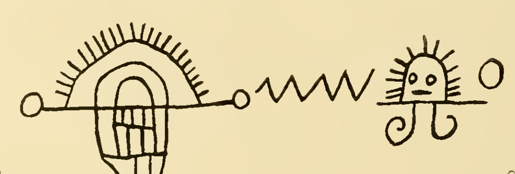




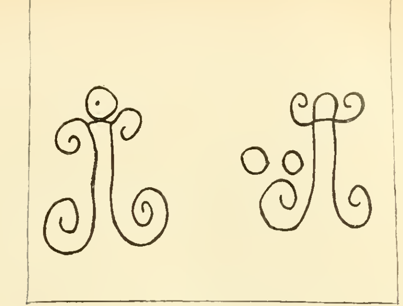




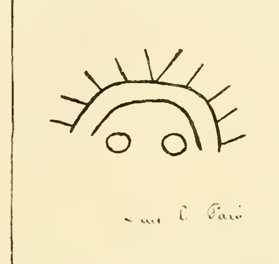


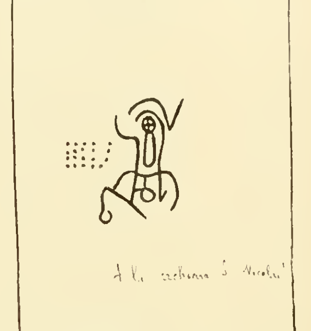

Dans l'igarapé de Campo grande

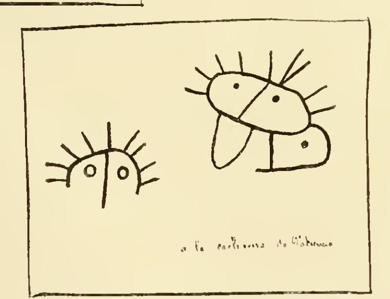




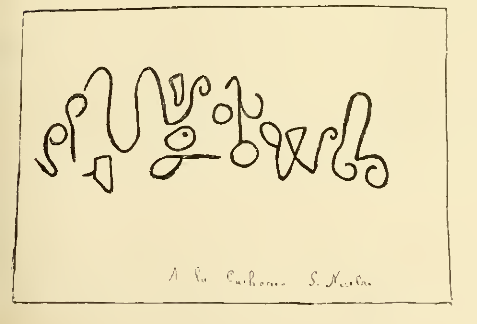


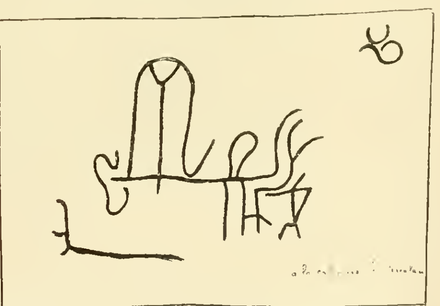

Pari






Casinha de pedra


S. Nicolau



titre de gloire, ils s'en vantent hautement et chacun estime le voleur avec une nuance d'envie dans son admiration. Non seulement on pratique le vol vis-à-vis de l'étranger, mais encore entre voisins, amis et parents. Prendre le bien d'autrui leur paraît délicieux, dénote de la ruse et de la finesse qu'ils prennent pour de l'esprit, et accorde de la notoriété à celui qui a su le plus adroitement dérober.

Raymond qui m'avait volé a été félicité par sa mère. Ce même Raymond a été approuvé par la vieille Figéna, chez laquelle il demeure, pour avoir enlevé à sa mère différents objets que cette dernière avait elle-même dérobés à Horace le Cayennais, qui avait eu la naïveté de confier à sa garde quelques bagages qu'il avait déposés chez elle.

Leur vie facile, sans effort musculaire, a engendré la paresse et c'est une paresse telle qu'elle les rend à peu près inutilisables pour la civilisation : il n'y a aucun espoir à fonder sur eux.

Ils vivent dans une promiscuité répugnante, c'est à rester rêveur devant tant d'impudeur. Les maisons ont deux pièces, l'une pour causer (car qu'y a-t-il de plus bavard qu'un nègre mucambeiro?), l'autre pour dormir. Dans les dortoirs, communs aux deux sexes, l'enfant naît et y voit naître, il y voit procréer et il y voit mourir, il ne gêne point les parents et ceux-ci ne s'imposent pour lui aucune contrainte; chacun, dans le dortoir, a son coin où il est chez lui, où il fait ce qu'il veut.

La descendance est en ligne féminine. L'enfant mucambeiro parle de sa mère, mais jamais de son père : la plupart du temps il ne le connaît pas. Il ne voit, il ne s'entretient que de son *padraste*; son padraste est l'homme qui cohabite avec sa mère; ce n'est pas le même pour toute la durée de sa vie.

Voilà un aperçu de ce que j'ai vu chez les Mucambeiros. Il faut reconnaître que je les juge d'après mes idées de civilisée, des idées toutes faites, conséquence forcée de nos conventions sociales. Je suis peut-être injuste à leur égard, car après tout peut-on réellement exiger les mêmes qualités à chacun des types des diverses races!

Je ne voudrais pas que l'on crût que je les condamne entièrement, que je leur refuse le droit d'exister; non, car nul ne peut modifier de soi-même son individualité propre, sa moralité, son intelligence. Je voudrais seulement

attirer l'attention de Son Excellence le Gouverneur du Para sur la nécessité qu'il y a *providenciar*. On ne peut songer à réformer les adultes déjà trop viciés, mais il est de toute nécessité de prendre soin du moral des enfants, de mieux le diriger, de le façonner avec attention, de l'orienter vers le bien. Si nous voulons considérer les Mucambeiros comme des frères, commençons par les améliorer, car il faut avouer que ce sont des frères bien malades, moralement, et qu'ils ont besoin d'un traitement sérieux.

Loin de moi la prétention d'avoir vu et relevé toutes les ressources du Cuminá, dans ce rapide voyage d'exploration j'ai fait le plus possible.

La Fortune s'est montrée prodigue pour l'Amazonie. Parmi les nombreuses richesses du Cuminá, après les campos dont j'ai déjà parlé, je citerai les mines d'or.

Mais, va-t-on me dire, comment savez-vous qu'il y a de l'or, avez-vous fait une prospection?

Non, je n'ai pas fait de prospection, je n'en avais point besoin, puisqu'elle avait été déjà faite. Voici comment je l'appris.

En rencontrant des terrains semblables aux terrains aurifères de Carsewenne, je songeai un instant à la possibilité de gisements d'or dans le Cuminá. Puis, absorbé par mon levé, j'oubliai cette idée.

Un jour, je vois sur la rive du quartz, je ramasse quelques cailloux quartzeux, je les examine, puis je les jette et j'allais passer. Alors Guilhermo, après qui je m'étais fâchée et qui désirait rentrer en grâce, me conta l'histoire d'Horace le Cayennais.

Un mulâtre cayennais du nom d'Horace fut envoyé par un grand commerçant du Pará, à la recherche de mines d'or dans le Cuminá; bien entendu le mulâtre ne trouva rien et revint au Pará, le négociant en fut pour les frais de l'expédition. Mais peu de temps après le même mulâtre remonta la rivière avec un autre Cayennais, emmena avec lui quelques travailleurs et renouvela ses essais. Guilhermo était du nombre des manœuvres et demeura quelques semaines avec Horace. Ce dernier, n'ayant plus de vivres, descendit avec une malle très lourde sur laquelle il couchait la nuit et qu'il n'abandonnait jamais le jour. C'est lui-même qui la portait. Il partit, ne revint point et depuis on n'entendit plus parler de lui. Son compagnon mourut avant d'arriver à

Obidos. J'entrai dans l'igarapé où Horace avait travaillé, je vis quelques trous de prospection.

Comme je me trouvais à deux jours de son campement, l'idée me vint d'y aller et de laver quelques bâtées, puis je me souvins de Carsewenne et de Counani, du temps et de l'argent perdus, et je me sauvai bien vite pour ne pas succomber à la tentation.

Il y a des castanheiras depuis la bouche du Cuminá jusqu'en amont de la Poanna, cependant d'autres rivières sont plus riches en castanhas (*Itacayuna et Pucuruhy*).

Si le Cuminá est un des principaux centres d'exportation de castanhas, c'est qu'au moment de la safra tous les habitants, hommes et femmes, vont à la castanha. Cela leur rapporte peu, mais c'est de l'argent immédiatement.

Cette année, il y aura peu de castanhas venant du Cuminá, tous les travailleurs sont partis faire du caoutchouc dans les seringães que j'ai découverts dans le Rio Mapuéra.

En amont de la cachoeira do Inferno, nous avons vu des copahus (*Copayfera officinalis*) presque sur la rive, dans l'intérieur ils doivent être plus nombreux.

Puis, le balata qui n'est point à dédaigner. C'est le balata qui donne la gutta-percha, produit bien supérieur au caoutchouc et d'une valeur marchande plus élevée.

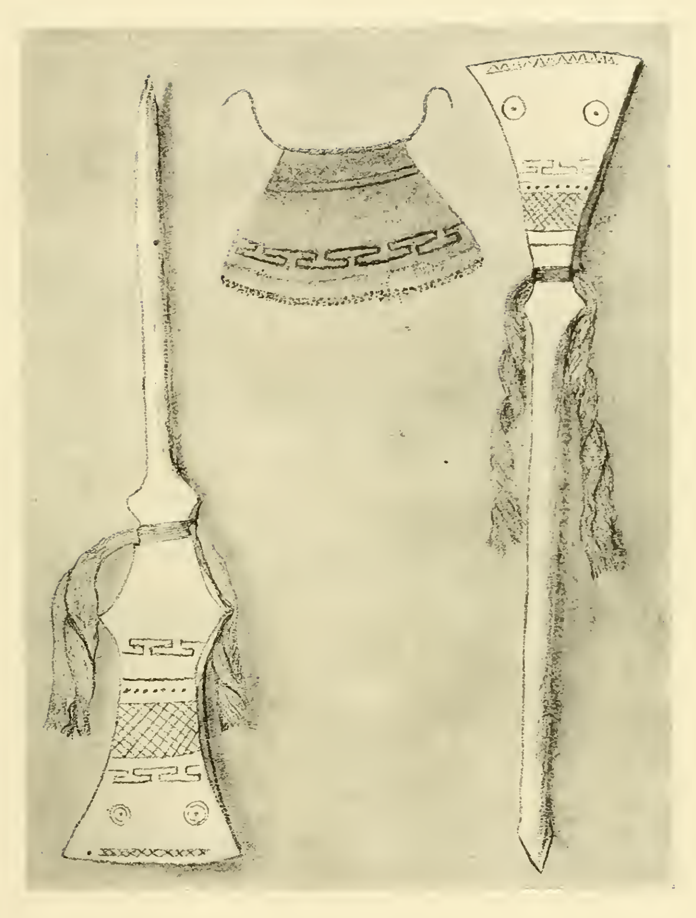
Dans l'igarapé Poanna, il y a du *quinaquina*, le quinquina jaune.

Il n'y a pas d'héveas dans le Cuminá, on y trouve quelques arbres à gomme, donnant un caoutchouc de qualité inférieure : la *seringa barriguda*.

Il ne faudrait pas croire que ces explorations fussent vaines, elles ont déjà porté des fruits. Les 300 Seringueiras de la Mapuéra et le caoutchouc reçu par des commerçants du Pará sont là pour l'attester. Cependant, on pourrait en retirer davantage.

En citant quelques-unes des nombreuses richesses du Pará, j'estime qu'il ne faudrait pas se contenter de savoir qu'on est riche. En indiquant les bras (*Indiens et Mucambeiros*) dont on peut disposer, en évaluant leur force productive, je pense qu'on ne doit pas laisser se perdre cette main-d'œuvre.

Avec les missions religieuses, ces Indiens peuvent être amenés à la civilisa-



Casse-tête et tangue piánocotós.

tion, dans un temps relativement court. Je citerai pour preuve ce qu'a fait et ce que continue de faire le Révérend Père Gil Villanava dans l'Araguaya.

Le Pará désert a besoin de colons, tout d'abord, qu'on utilise les indigènes qui sont déjà acclimatés.

Cette relation de voyage a été terminée le 28 octobre 1900. J'ai donc en six mois fourni une somme de travail énorme.

J'étais seule pour faire et établir un levé de plusieurs centaines de kilomètres, seule pour écrire le récit de l'exploration, récit illustré de photographies faites aussi par moi.

Ma tâche a été d'autant plus lourde et plus pénible que l'humidité et la lourdeur de l'atmosphère débilitent et éloignent du travail, qu'elles alanguissent les nerfs, et que la dépense des forces est beaucoup plus considérable que dans les climats tempérés.

Je désire de tout mon cœur avoir été utile à l'État de Pará et à tous ceux qui viendront plus tard s'établir sur les riches campos du Cuminá.

Je remercie Dieu de m'avoir permis d'accomplir ce périlleux voyage. Quelque fatigue que j'en ressente encore, à l'heure présente, je suis heureuse de ce que j'ai fait.

« A quoi sert de vivre, vivons pour être utiles, dût-on mourir plus tôt; on mourra plus tranquille si l'on a fait un peu de bien. »

Pará, le 28 octobre 1900.

O. C.

# APPENDICE

---

## COORDONNÉES

| | | |
|---|---|---|
| Confluent du Cuminá . . . . . | Latitude. . | 1° 45′ 29″ S. |
| — — . . . . . . . . . . . . . . | Longitude. | 58° 29′ 42″ O. Paris. |
| Confluent de la Poanna . . . . . . . . . | Latitude. . | 9′ N. |
| — — . . . . . . . . . . . . . | Longitude. | 58° 57′ 2″ O. Paris. |
| Point extrême atteint dans la Poanna . . . . . . . | Latitude. . | 17′ 30″ N. |
| — — — . . . . . . . . | Longitude. | 59° 7′ 27″ O. Paris. |
| Confluent du Parú et du Murapi . . . . . . . . . . | Latitude. . | 35′ 30″ N. |
| — — — . . . . . . . . . . . . | Longitude. | 58° 35′ 43″ O. Paris. |
| Campo Grande du Parú . . . . . . . . . . . . . . . . | Latitude. . | 49′ 40″ N. |
| — — . . . . . . . . . . . . . . . . . . | Longitude. | 58° 29′ 40″ O. Paris. |
| Morro do Tocantins . . . . . . . . . . . . . . . . . . | Latitude. . | 56′ 20″ N. |
| — — . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | Longitude. | 58° 29′ 51″ O. Paris. |
| Point extrême atteint dans le Parú . . . . . . . . . . . | Latitude. . | 1° 28′ 54″ N. |
| — — — . . . . . . . . . . . . | Longitude. | 58° 36′ 20″ O. Paris. |
| Campo du Murapi . . . . . . . . . . . . . . . . | Latitude. . | 59′ 9″ N. |
| — — . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | Longitude. | 58° 50′ 50″ O. Paris. |
| Point extrême atteint dans le Murapi. . . . . . . . . | Latitude. . | 1° 19′ 10″ N. |
| — — — . . . . . . . . . . . | Longitude. | 50° 51′ 2″ O. Paris. |

---

# ALTITUDES

D'après un baromètre altimétrique Naudet, un baromètre altimétrique Boucart et un baromètre enregistreur Richard frères.

| | | |
|---|---|---|
| Cachoeira Tronço | 21 | mètres. |
| Cachoeira da Lage Grande | 27 | — |
| Amont de la Cachoeira do Inferno | 65 | — |
| Ilha do Mocaco | 72 | — |
| Ilha do Mel | 75 | — |
| Amont de la Cachoeira S. Nicolaú | 87 | — |
| Amont de la Cachoeira Varadourosinho | 105 | — |
| Amont de la Cachoeira do Retiro | 115 | — |
| Amont de la Cachoeira Pirarara | 130 | — |
| Amont de la Cachoeira Tracuá | 142 | — |
| Cachoeira da Rampa | 150 | — |
| Cachoeira do Torino | 167 | — |
| Tapéra Santa-Anna | 170 | — |
| Cachoeira do Taxi | 176 | — |
| Premier campement indien | 180 | — |
| Confluent de l'igarapé Poanna | 182 | — |
| Amont du sentier à la cachoeira Paciencia | 195 | — |
| Amont de la Cachoeira Jacaré | 210 | — |
| Amont de la Cachoeira Resplendor | 230 | — |
| Cachoeira Grande (en amont de Salto) | 245 | — |
| Amont Cachoeira Grande | 255 | — |
| Igarapé des Roucouyennes | 255 | — |
| Confluent du Parú et du Murapi | 260 | — |
| Amont de la maloca piánocotó | 264 | — |
| Igarapé S. Antonio | 270 | — |
| Campement de Chico | 275 | — |
| Praio Bonita | 287 | — |
| Igarapé d'Agua preta | 295 | — |
| Igarapé da Trahira | 270 | — |
| Igarapé do Campo Grande | 275 | — |
| Point extrême atteint dans le Murapi | 285 | — |
| En haut du Morro | 390 | — |

# TABLE DES GRAVURES

# TABLE DES MATIÈRES

## CHAPITRE IV



## CHAPITRE V



## CHAPITRE VI

### RIO PARÚ, MONTÉE, DESCENTE

## CHAPITRE VII

### RIO MURAPI. MONTÉE, DESCENTE



## CHAPITRE VIII



## CHAPITRE IX

## CHAPITRE X

### CAMPOS GERÃES



## CHAPITRE XI

### LES INDIENS PIÁNOCOTÓS



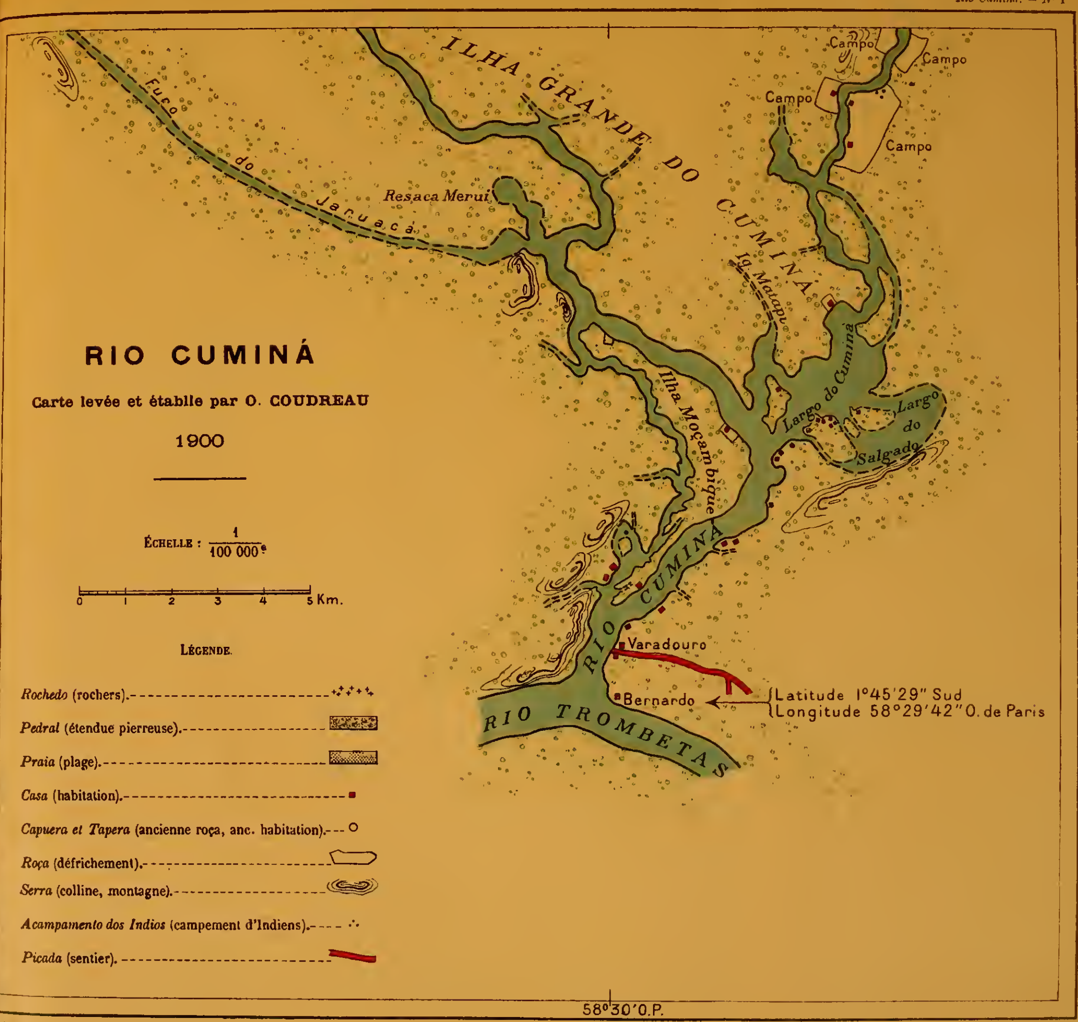
## CHAPITRE XII

### LES MUCAMBEIROS



## APPENDICE

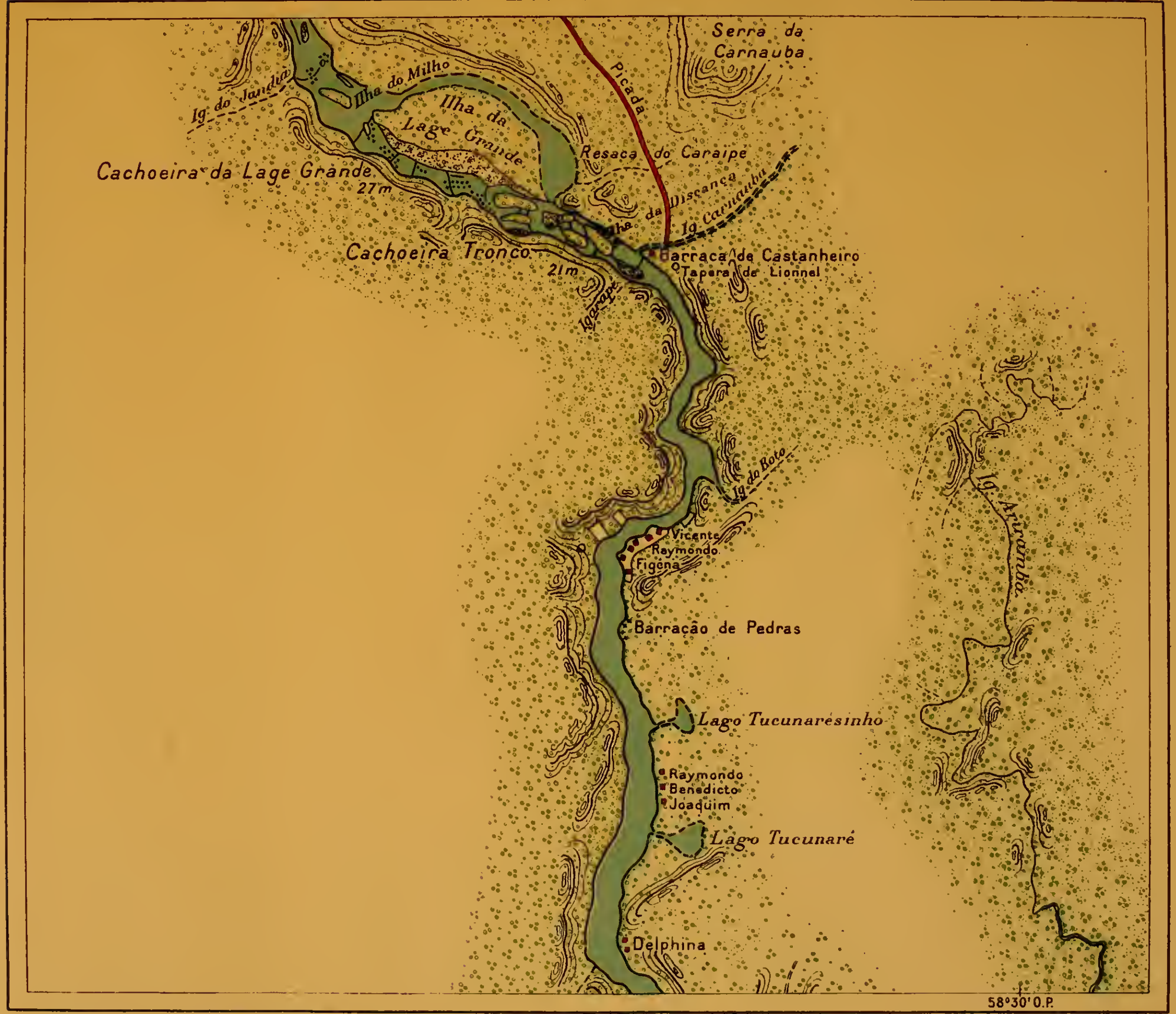
44843. — PARIS. IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE
9, RUE DE FLEURUS, 9



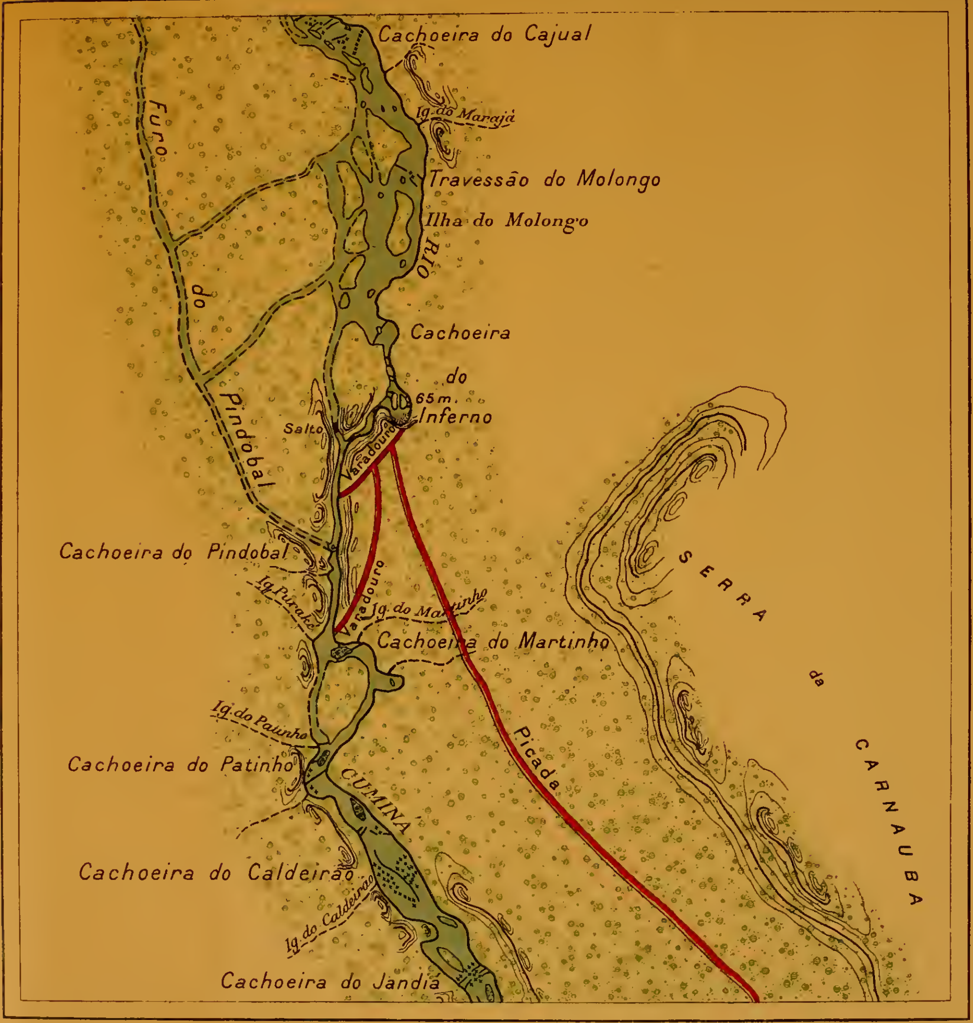

Université Nouvelle. — Institut géographique de Bruxelles.



Ig. Araça
Guilhermo
Barranco grande de Cannarana
Emydio Martin
Barranco
Barranco
CASTANHAL
Igarapé Arinambá
Campo da S Anna
Ilha do Jauary
Santa Anna
Lago Encantado
Ig. do Jauary
Paolino
José Mendes
Igarapé Cuminá Mirim
CASTANHAL
Ig. Cararú
CASTANHAL
ILHA GRANDE do CUMINÁ
Campo
Campo
CASTANHAL
CASTANHAL
1°30' S
Mirim
Cuminá
RIO CUMINÁ
Aux sources de cette rivière il y a des Indiens Pauxis
Largo do Campo alegre
Largo da Fortaleza
Rio Acapu
CASTANHAL
Furo do CASTANHAL
Lago Jaruaca
Campo Manoel Garça
58°30'0P



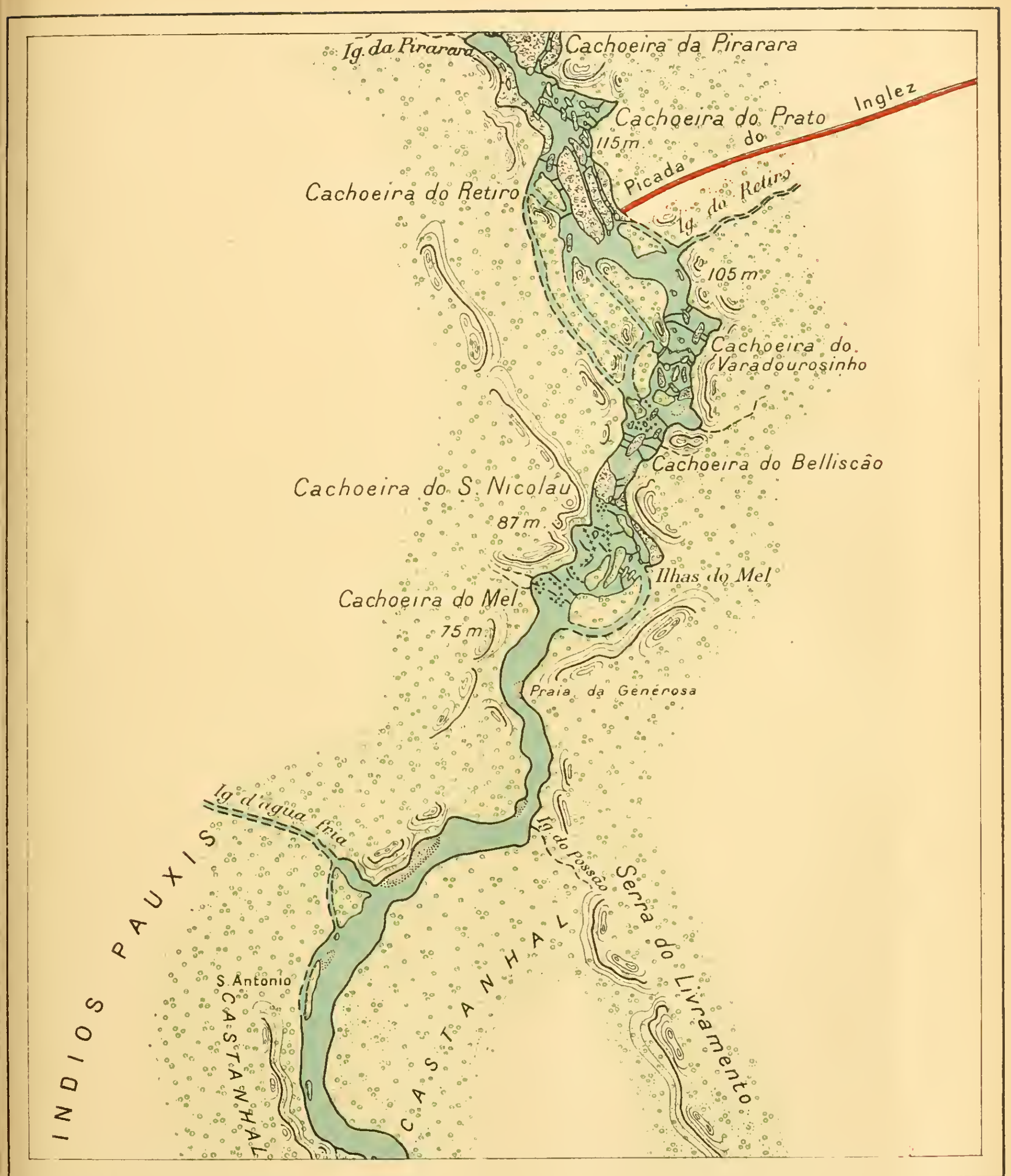

Université Nouvelle. — Institut géographique de Bruxelles.

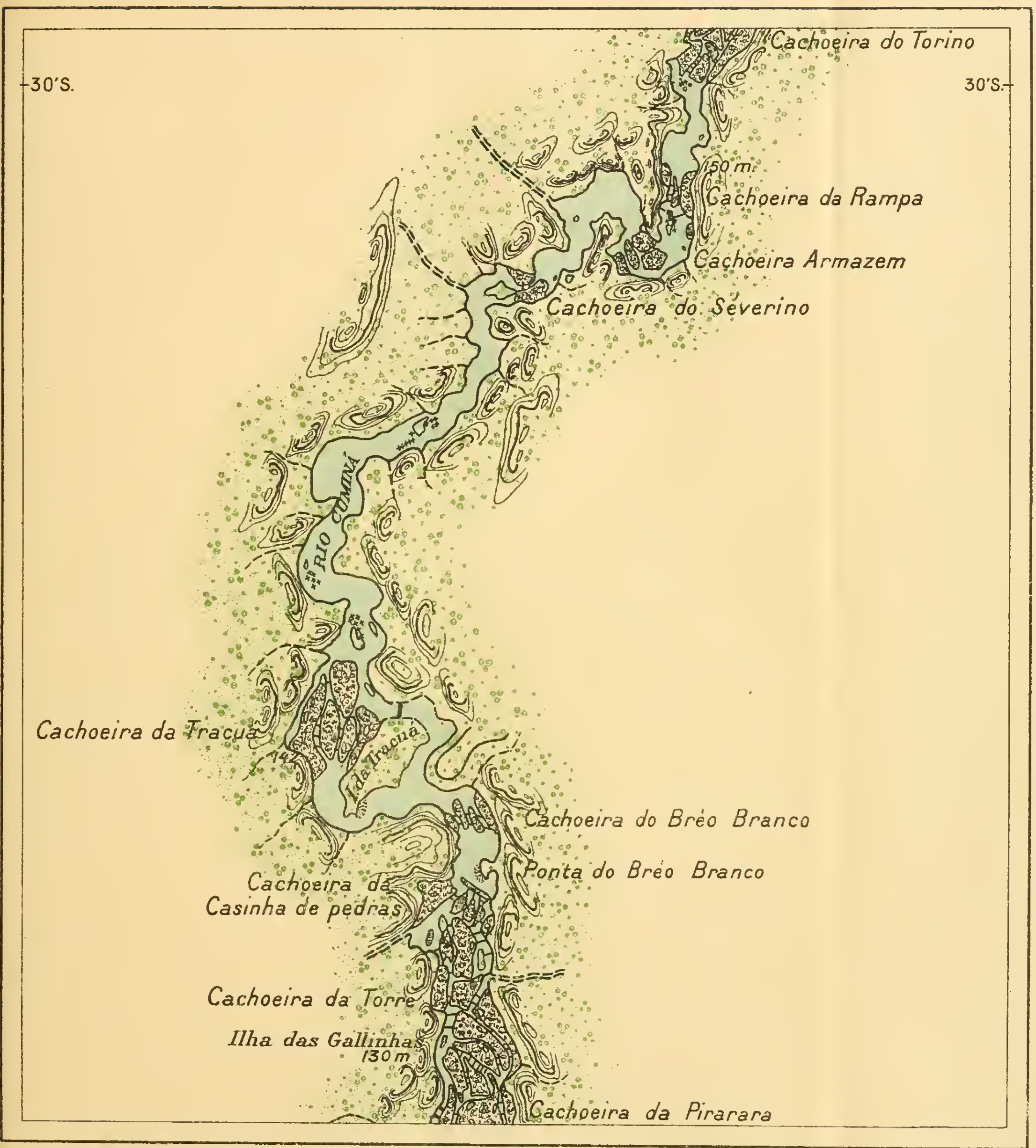



Université Nouvelle. — Institut géographique de Bruxelles.

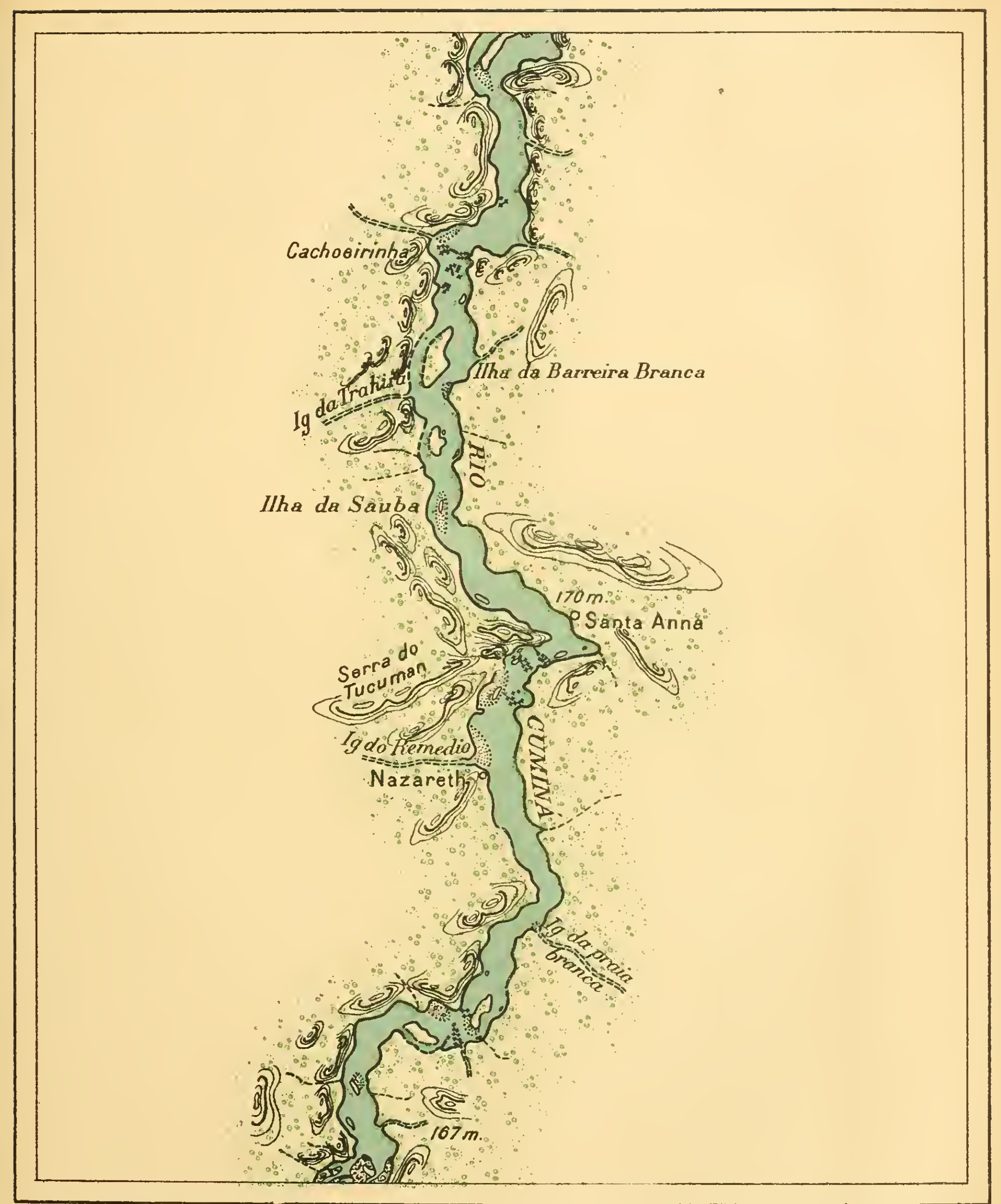


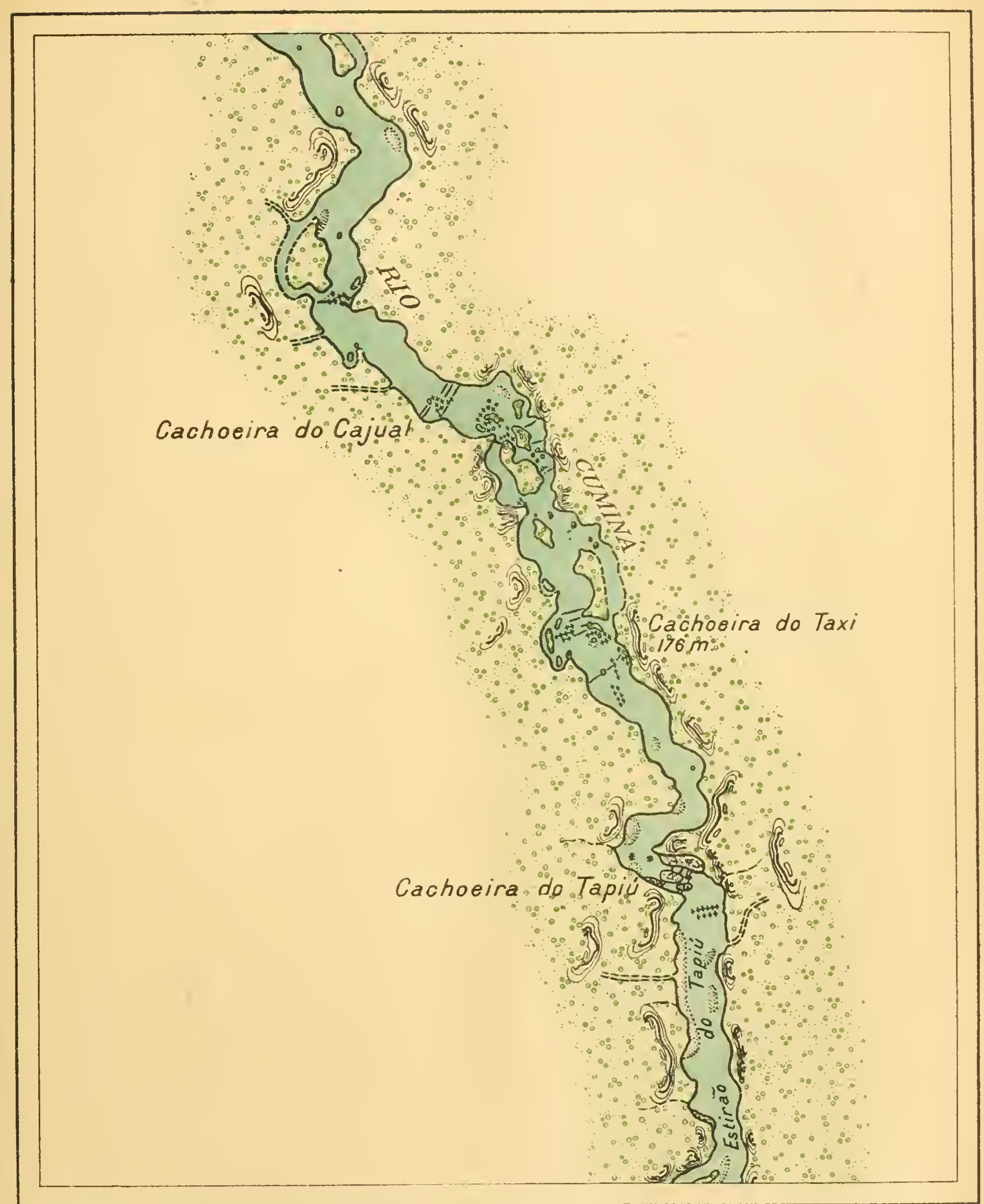

Université Nouvelle. — Institut géographique de Bruxelles.


Ig. da Pirarara
Cachoeira da Pirarara
Cachoeira do Prato
Picada do Inglez
115 m.
Cachoeira do Retiro
Ig. do Retiro
105 m.
Cachoeira do Varadourosinho
Cachoeira do Belliscão
Cachoeira do S. Nicolau
87 m.
Ilhas do Mel
Cachoeira do Mel
75 m.
Praia da Generosa
Ig. d'agua fria
Ig. do Possão
Serra do Livramento
INDIOS PAUXIS
CASTANHAL
S. Antonio
CASTANHAL

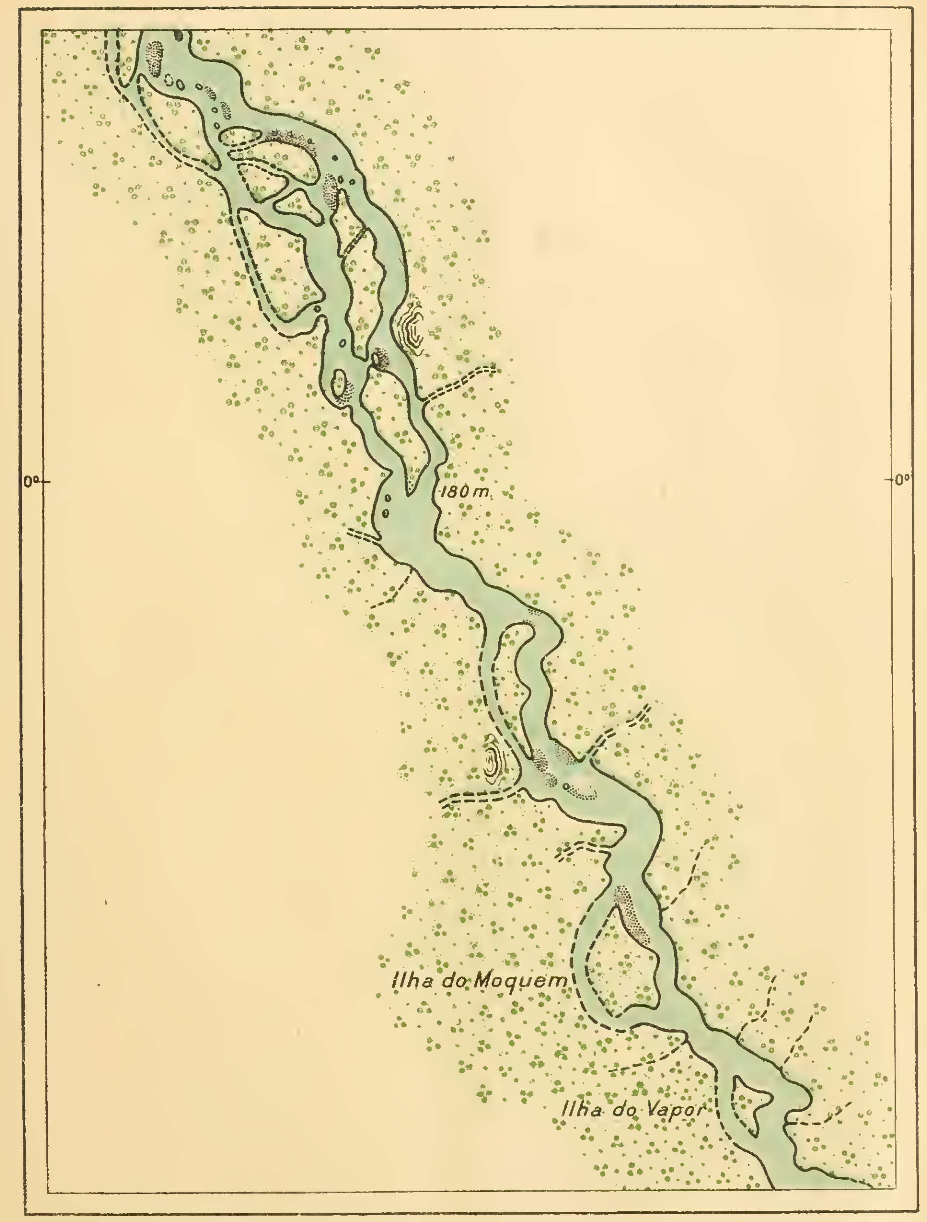


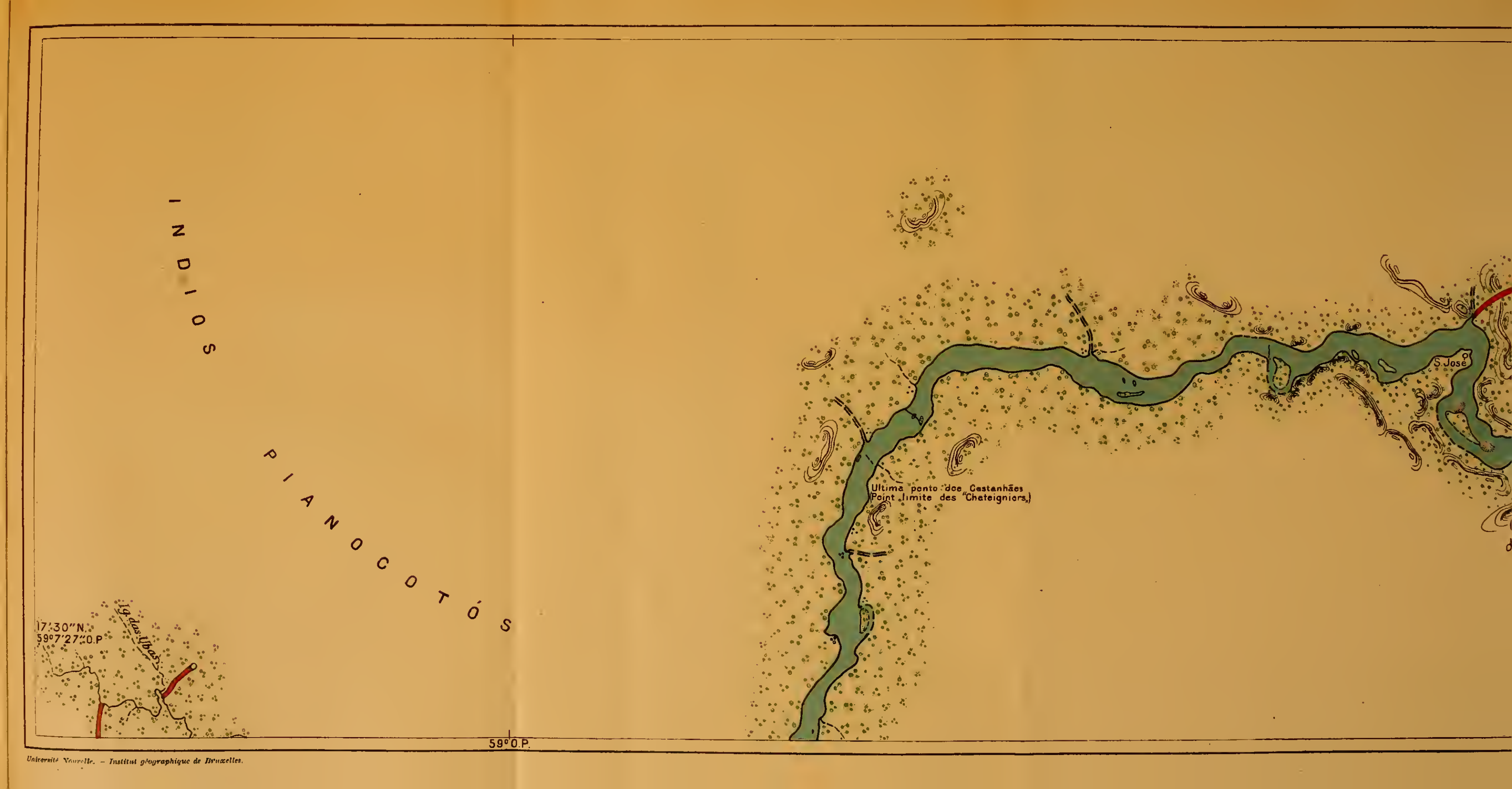

Université Nouvelle. — Institut géographique de Bruxelles.


Cachoeirinha
Ilha da Barreira Branca
Ig da Trahira
RIO
Ilha da Sauba
170 m.
Santa Anna
Serra do Tucuman
CUMINA
Ig do Remedio
Nazareth
Ig da praia branca
167 m.



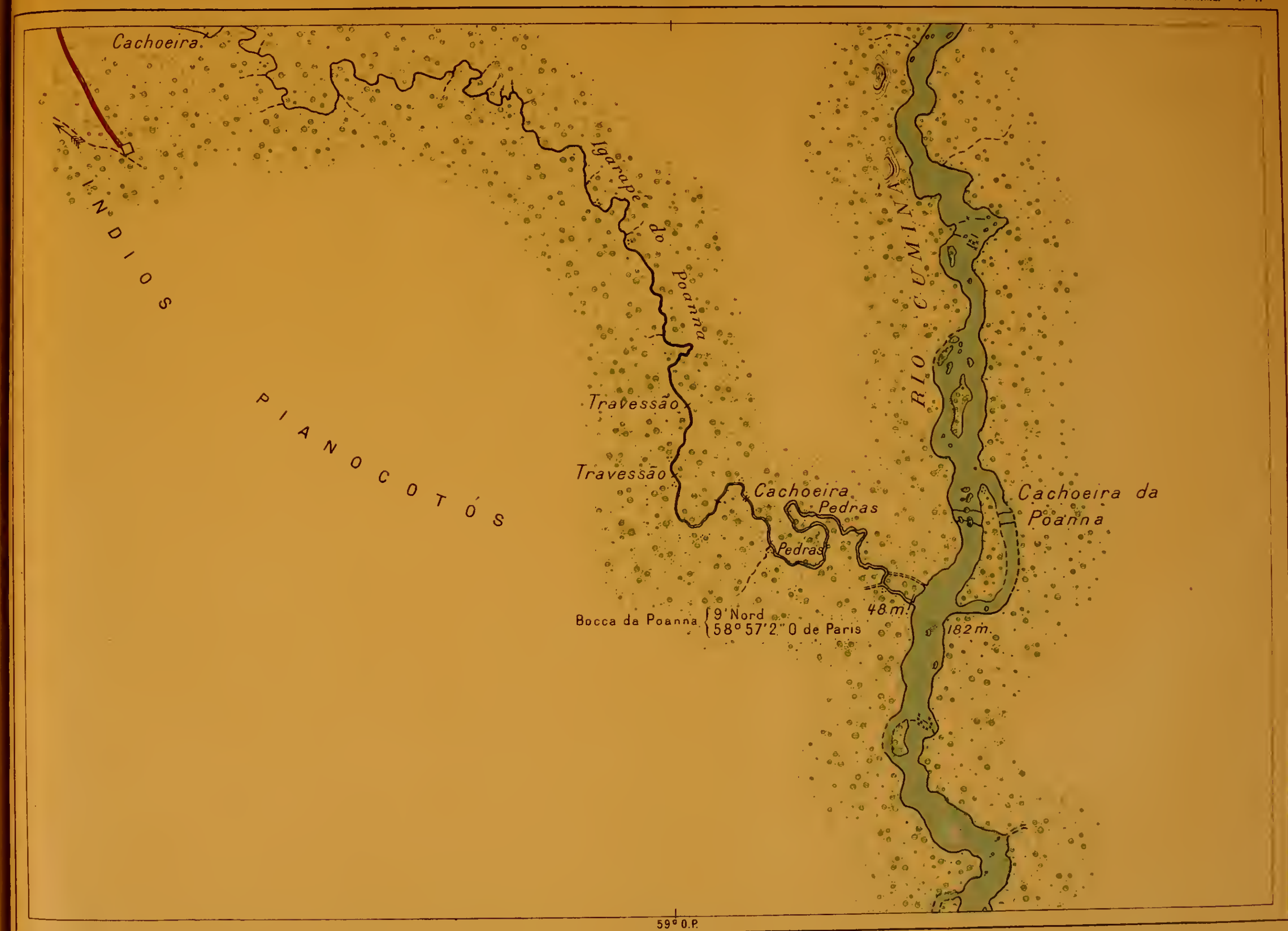

Université Nouvelle. – Institut géographique de Bruxelles.


0°
0°
180m
Ilha do Moquem
Ilha do Vapor

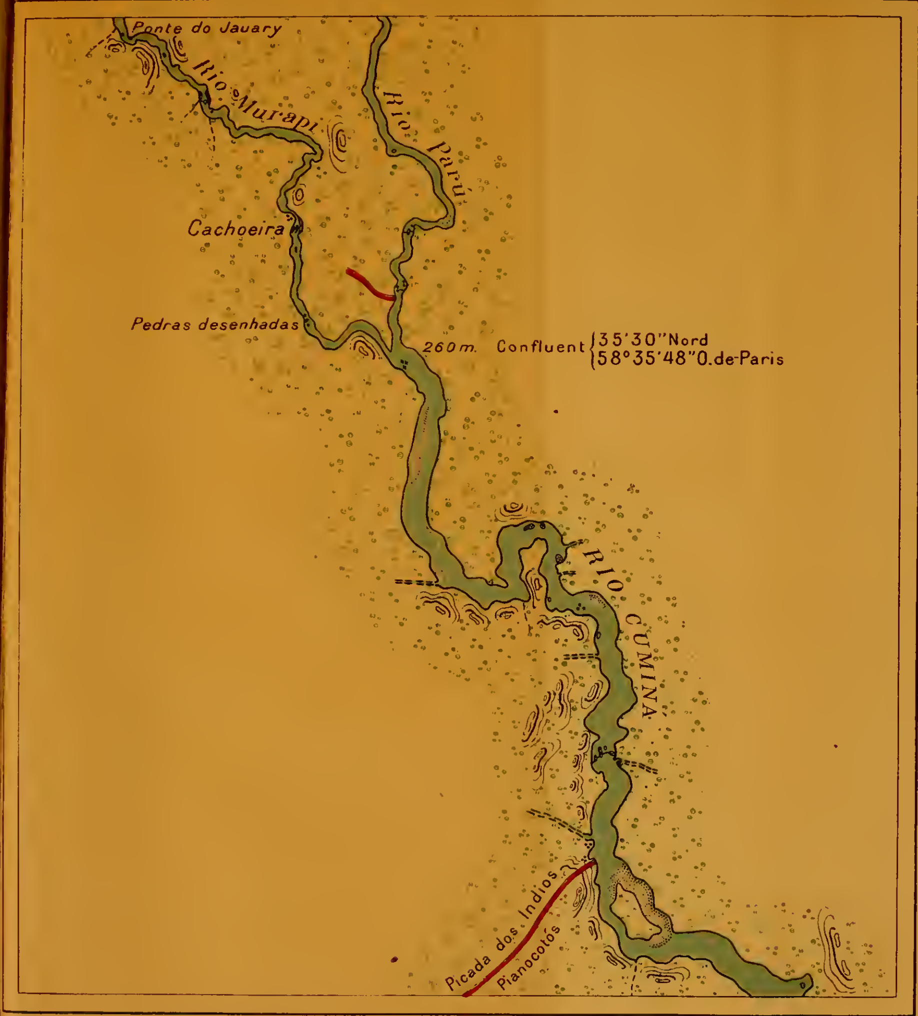


Université Nouvelle. — Institut géographique de Bruxelles.

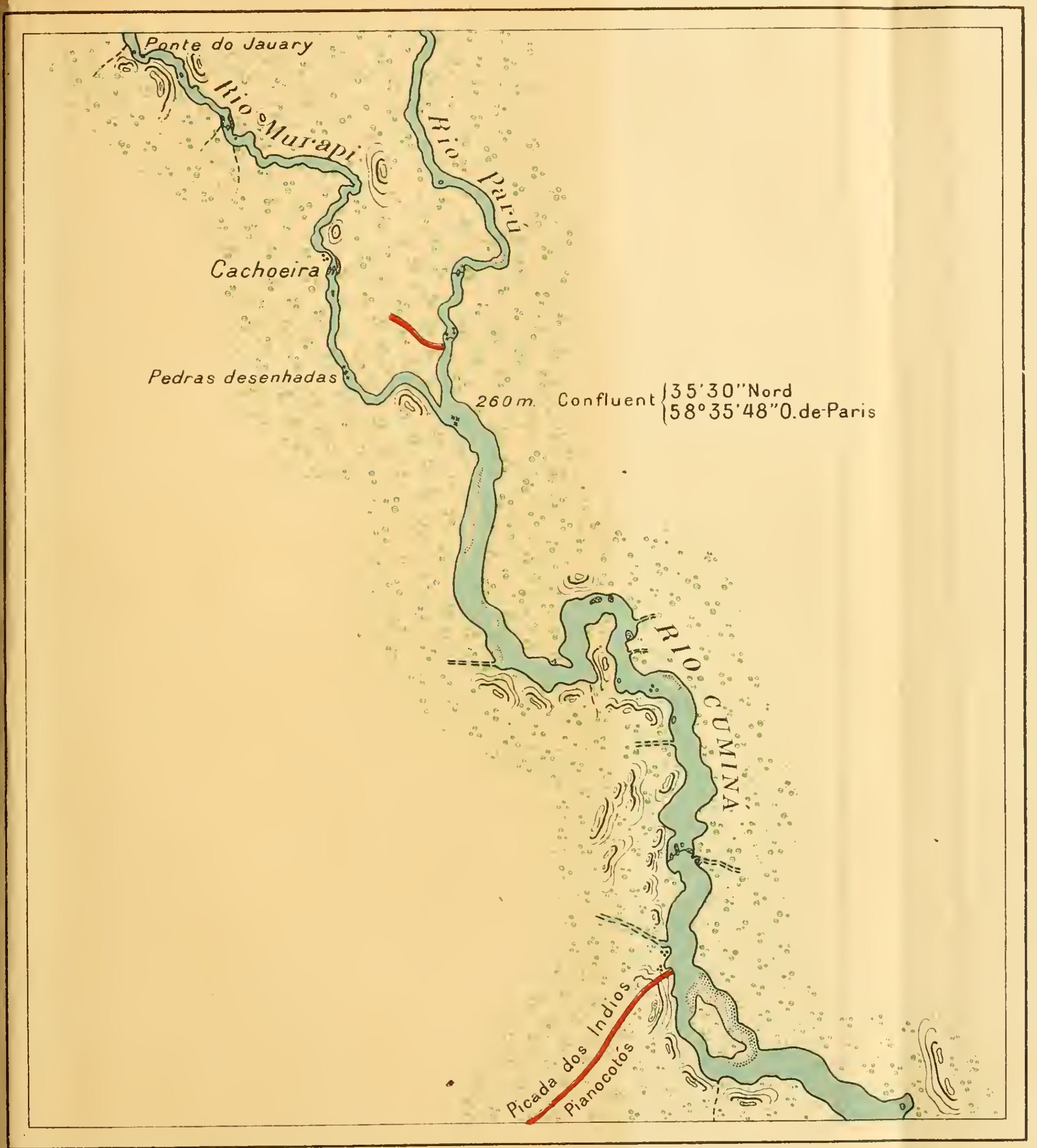
Picada dos Indios Pianocotós
Cachoeira da Paciencia 195m.
Cachoeira do Jacaré
210m.
230m.
Cachoeira Resplendor
245m.
Cachoeira grande
255m.
Igarapé dos Rucuyánnas
58°30'O.P.




Université Nouvelle. — Institut géographique de Bruxelles



Ponte do Jauary
Rio Murapi
Rio Parú
Cachoeira
Pedras desenhadas
260 m.
Confluent {35'30"Nord
58°35'48"O. de Paris
RIO CUMINÁ
Picada dos Indios
Pianocotós


Ponte do Jauary
Rio Murapi
Rio Parú
Cachoeira
Pedras desenhadas
260 m.
Confluent { 35'30"Nord
58°35'48"O. de Paris
RIO CUMINÁ
Picada dos Indios
Pianocotós

INDIOS PIANOCOTÓS
CARRASCAS
Campinho
Limite do Campo
Maloca Pianocotó
264 m.
Maloca Pianocotó
Espirito Santo
Maloca Pianaçotó
Imararú
Igarapé
INDIOS PIANOCOTÓS
INDIOS
Rio Murapi
Ig. Grande
Rio Parú
58°30'O.P.

1°N

CAMPOS GERAES

57'9"N
58° 50'50"O.P.

Limite do Campo

Ig. da Trahira
270 m.

1°N.

CAMPOS GERAES

56'20"N
58° 29'51"O.P.
Morro do Tocantins

Limite do Campo

Cachoeira do Chico

INDIOS PIANOCOTÓS

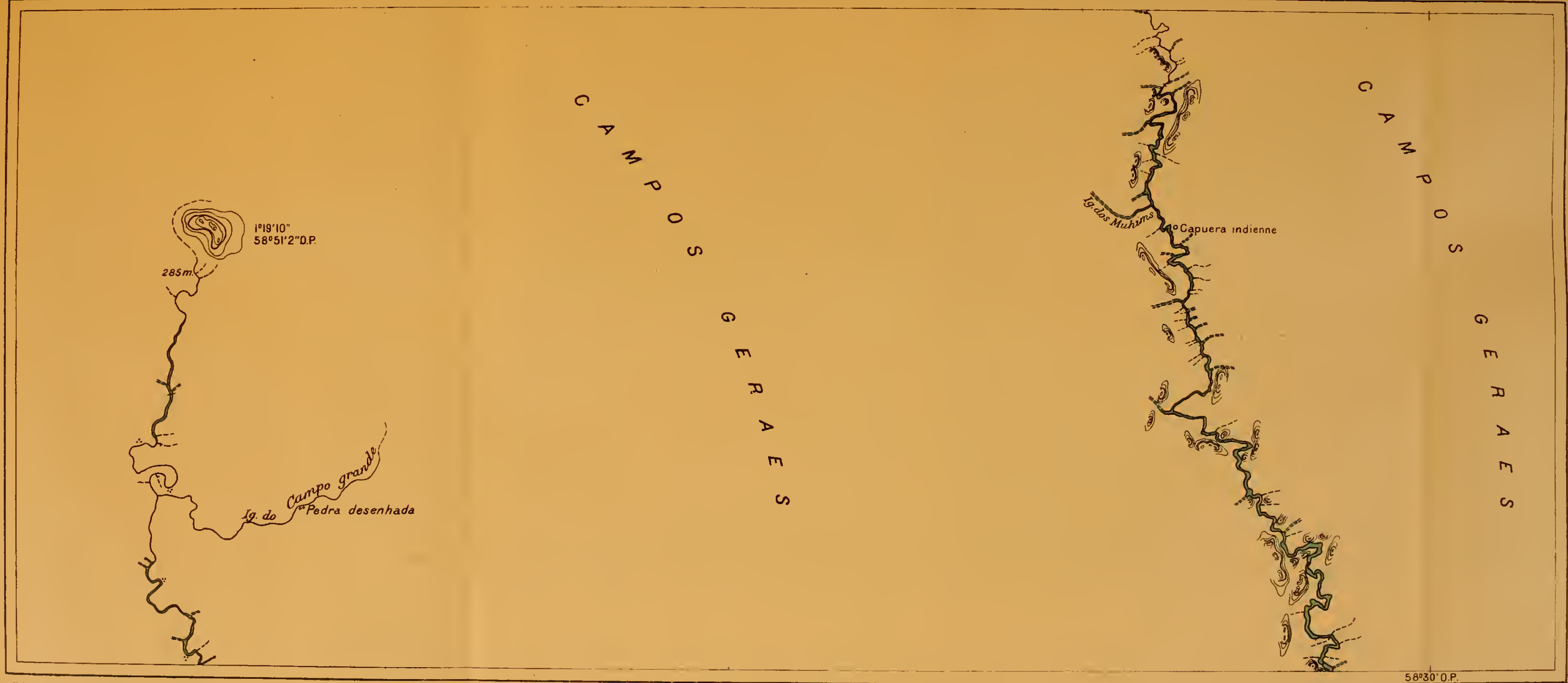
CAMPOS GERAES

Pedra desenhada
270 m.
Ig. S. Antonio
Picada de Valente Couto

Cachoeira do Campo Grande
49'40"N.
58°29'40"O.P.
Limite do Campo

58° 30'0 P

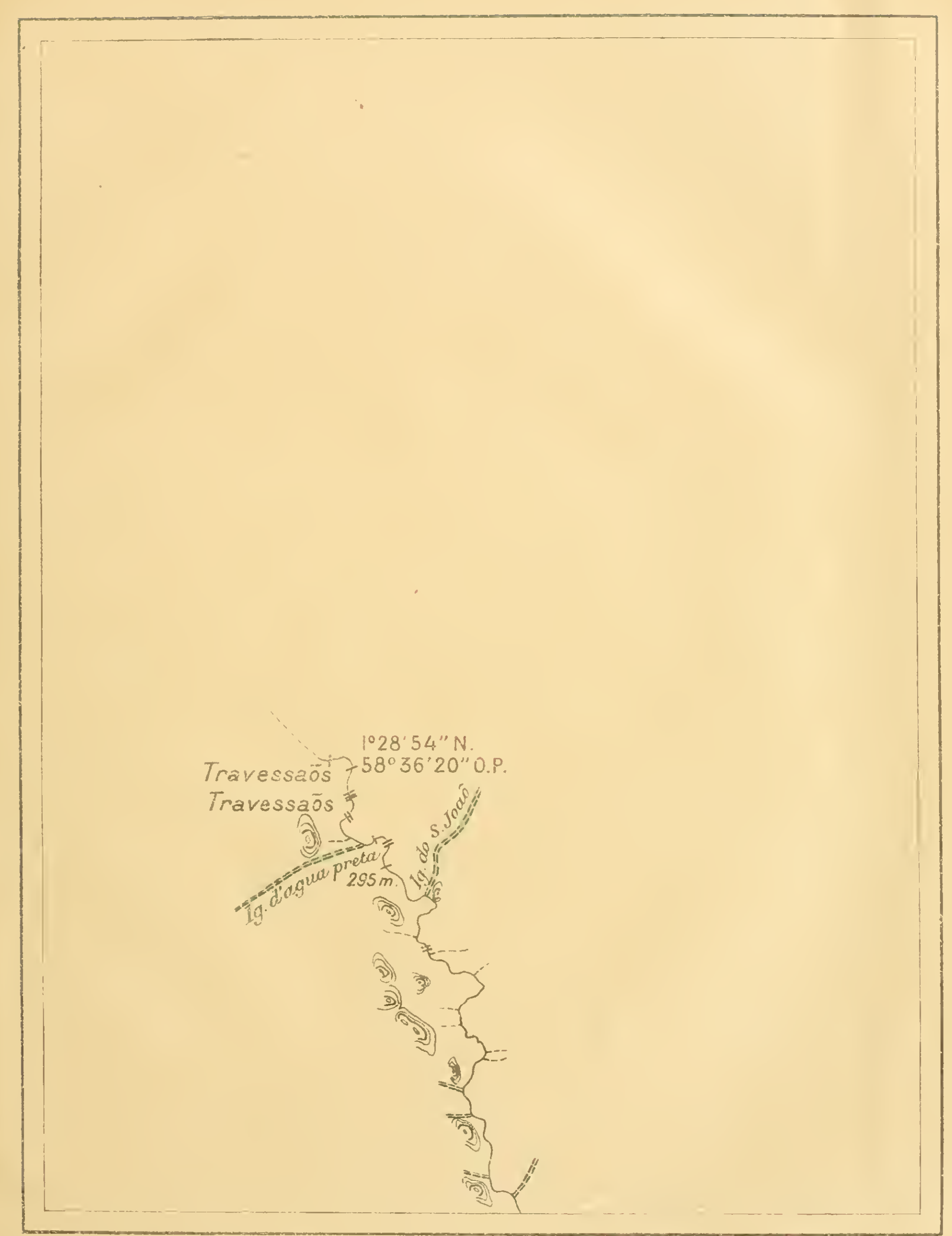
Université Nouvelle – Institut géographique de Bruxelles




Université Nouvelle. — Institut géographique de Bruxelles.

275 m.
Campement de Chico
Cachoeira da Onça
CAMPOS GERAES
CAMPOS GERAES
Ig. Grande
Sinal no meio do Rio
58°30'0 P.

Université Nouvelle. — Institut géographique de Bruxelles


1°28′54″ N.
58°36′20″ O.P.
Travessaõs
Travessaõs
Ig. d'agua preta
295 m.
Ig. do S. Joaõ

